

De l'air,
du silence
et de l'eau

PHILIPPE
ROUQUIER

III

VERS UN CHAMANISME DE LA TERRE

essai

Ce texte a été chargé depuis le site :
<https://essais.philippe-rouquier.com>

Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez rémunérer son auteur en vous rendant
à cette adresse :

https://essais.philippe-rouquier.com/texte3_1-ame-de-la-terre

De l'air, du silence et de l'eau - © philippe rouquier - 2022

III VERS UN CHAMANISME DE LA TERRE

1.1 Mamilène et ses pochons en plastique

Lorsque ma grand-mère maternelle est morte, on a retrouvé des milliers de sacs en plastique dans son grenier. Elle les appelait des pochons.

Elle n'en a jamais jeté un parce qu'elle l'avait utilisé une fois. Tant qu'ils n'étaient pas percés, ils pouvaient resservir. Elle en prenait donc soin. Comme elle en prenait grand soin, elle n'en utilisait que très peu, d'où l'accumulation de pochons dans le grenier, ce qui a peut-être servi d'isolant, on ne sait pas, car aucune étude n'a été menée à ce sujet. Comme elle les employait aussi une dernière fois en sac-poubelle, le peu de sacs utilisé donne le faible volume de déchets qu'elle mettait sur le trottoir. Ces milliers de pochons retrouvés ont été de loin la trace la plus extravagante de ce que ma grand-mère a laissé comme souvenir dans sa modeste maison. Tout le monde a pensé que c'était un truc de vieille, mais pas pour moi. Et ceci pour plusieurs raisons.

D'une part, je me souviens de l'impact qu'a eu l'arrivée du sac en plastique à Moscou. Lorsque la Perestroïka a entrouvert le pays à l'économie de marché, de petites baraques en bois ont fleuri sur les trottoirs des avenues principales à proximité des bouches du métro afin de vendre des produits essentiellement de l'Ouest. Pour chaque achat, le Moscovite avait bien sûr droit à un sac en plastique, toujours aux couleurs d'une marque de cigarettes américaines, cela va sans dire. Les gens s'en servaient jusqu'à des taux d'usure difficilement imaginables à l'Ouest. Car ces sacs avaient une valeur pour eux comme pour ma grand-mère. Si leur comportement a fait

sourire plus d'un consommateur occidental, il est aujourd'hui évident que ce sont eux qui avaient raison.

Ma grand-mère n'a pas fait d'études. Elle a juste eu le temps d'apprendre à lire avant de devenir valet de ferme en Bretagne. « Placée » dans une ferme, pour reprendre l'expression de l'époque, ce qui était le tout petit échelon au-dessus de l'esclavage. Elle a ouvert ses premiers livres à la retraite, n'ayant pas eu le temps de lire avant. Elle a eu cinq filles qu'elle a élevées essentiellement seule, devenue veuve avant 35 ans. Elle a travaillé comme femme de ménage dans une école maternelle toute sa vie, se déplaçait en vélo, mangeait peu de viande et se nourrissait essentiellement des légumes et des fruits de son jardin, frais en saison et en bocaux hors saison. Elle gardait ses pommes, ses poires, ses pommes de terre dans un cellier les mois d'hiver et faisait plus de bocaux de compotes que de confitures.

Elle donnait une valeur à ces sacs en plastique qui pouvaient garder une utilité bien supérieure à leur durée de vie supposée, mais elle avait d'autre part une relation avec la terre que je n'ai connue que chez elle et que par elle. Nous l'avons vue des dizaines de fois ramasser des mégots de cigarettes, y compris sans filtre, jetées par les visiteurs et les passants dans l'allée menant à sa maison et sur les bords de ses clôtures.

Lorsque nous étions enfants, il ne pouvait y avoir aucun jouet en plastique, aucun débris, aucun papier, aucun bout d'aluminium et surtout aucun pochon en plastique laissé dans le jardin. Elle nous disait : « Qu'est-ce que tu crois que la terre va te donner à manger si tu lui donnes du plastique ? » « Tu crois que la terre va te donner à manger si tu lui donnes du poison ? » « Tout ça, c'est du poison pour la terre, elle mange que les restes ! » Je m'imaginais des centaines de petites bouches qui devaient sortir de terre la nuit pour manger lorsqu'on dormait.

D'autres images ont dû entrer en ligne de compte dans ma conception très archaïque que je me faisais de ma grand-mère au plus jeune âge. Elle venait d'un pays lointain qu'on appelle toujours la Bretagne et si ce pays s'est depuis sensiblement rapproché de la région parisienne par l'ouverture de voies de communication, lorsque j'avais six ans, c'était très loin. Lorsqu'on passait Vannes, ma mère nous disait « Ça y est, on n'est plus en France, on est en Bretagne ! » Et mon père d'ajouter « Et d'ailleurs, il pleut ! ». C'était un simple carrefour devenu un rond-point au nord de Vannes.

La ferme de la marraine de ma mère avait une salle commune de terre battue et une seule ampoule au plafond au centre de la cuisine, au-dessus d'une table pour douze personnes. On se lavait dans l'étable et lorsque le vent soufflait la nuit, on avait besoin de parler pour pouvoir s'endormir. À l'église, les femmes portaient un foulard gris ou noir sur la tête et étaient séparées des hommes par l'allée centrale à travers laquelle je regardais ma sœur assise avec ma mère. Les plus vieilles qui ne portaient pas de foulards avaient des coiffes qui leur donnaient un air encore plus médiéval. Pas étonnant que dans ce pays, la terre ait des centaines de bouches qui mangent pendant la nuit ce qu'on y laisse le jour.

Avec ma sœur, nous avons tenté plusieurs expériences avec des peaux de bananes. Nous les laissions bien en évidence sur un coin de sol nu et étions déçus de les retrouver le lendemain à la même place, certes couvertes de fourmis, mais absolument pas croquées sur les bords par les petites bouches de la terre. Notre esprit logique déjà en place se heurtait à une métaphore chamanique construite par notre grand-mère, bien malgré elle, au détour d'une phrase. Mais qui est toujours restée ancrée dans mon esprit et qui prend chaque jour une importance plus grande face aux désastres engendrés par nos sociétés industrielles. Comme si le jardin de Mamilène avait été malgré

elle, corrompu à jamais.

Mais à l'époque de mon enfance, je pensais que grand-mère avait dû importer jusqu'en France (en Île-de-France, pour être précis) ce charme hérité de sa lointaine culture bretonne et qui lui permettait de se nourrir de son jardin. Sa maison était une des dernières de notre village et les champs commençaient tout autour. Le bout du monde.

Tout ceci a dû participer pour beaucoup à mon imaginaire d'enfant afin de donner à ma Mamilène des racines culturelles exotiques conférant au chamanisme. Mais pas seulement. Car elle avait un réel besoin de sa terre, le même besoin qu'une personne des Peuples Premiers. Son jardin était nourricier. Son lopin dont elle prenait tant soin était la terre dont elle devait tirer une large partie de sa subsistance. Même si elle avait de quoi vivre autrement, une fois ses filles parties de la maison, elle a continué à vivre comme elle était née. C'est tout ce savoir primordial qu'on attribue aisément aux besogneux qui m'est revenu dans les locaux design d'une agence de communication parisienne quelques décennies plus tard.

1.2 Tous des Buzz l'Éclair

Il a fallu un demi-siècle pour que l'humanité s'éveille à ce que ma grand-mère pensait. C'est la drôle de constatation que je fais, un petit sourire aux lèvres pendant que la chargée de clientèle et le responsable de l'agence de communication dans laquelle nous sommes réunis pour un « brief », présentation du projet, problématique, environnement, objectifs. Un de mes amis réalisateurs m'a convié à cette réunion. Nous devons à la suite de la prise d'informations, proposer un scénario pour un film documentaire sur le travail de l'ONG « 7e continent » qui se

bat contre la plastification des océans. C'est encore à ce moment-là, un sujet peu couru, mais qui va enflammer la toile et le petit écran dans les mois qui suivent.

Travailler sur ce genre de dossier permet d'avancer très vite sur un sujet puisqu'il me met en contact direct avec généralement ses acteurs de premier plan et les meilleurs spécialistes. Ça me permet aussi de jauger des failles et des pièges de la communication qui en matière d'écologie sont aussi gigantesques que les chantiers eux-mêmes.

Le fondateur de l'ONG est là, c'est un navigateur qui a pris conscience comme d'autres, du problème de la plastification lors d'un jour sans vent au milieu de l'océan, en voyant flotter des déchets de plastique autour de son embarcation.

Il y a quelques années, notre navigateur a choisi d'illustrer son combat par l'image d'une mer de plastique qui s'était formée sur la côte à la suite d'une tempête. Il reconnaît qu'il a commis une grossière erreur, car les médias se sont emparés de cette image réelle qui ne correspond en rien à la vérité de la plastification des océans. Elle était plus parlante pour exprimer le 7^e continent et en est devenue le symbole, mais malheureusement, l'évidence moins visuelle est terriblement plus dramatique par son étendue.

En arrivant, je pensais effectivement avoir affaire à un océan de plastique concentré sur les gyres des océans et m'attendais à ce qu'on m'explique les moyens de le ramasser. Ceci est faux. Il y a çà et là de grandes étendues de plastiques flottants, mais malheureusement pas de rassemblement de la taille d'un continent. Tous les programmes de déplastification des océans annoncés à grand renfort d'aventureux navigateurs et d'annonces médiatiques et de réseaux sociaux sont des opérations illusoire qui doivent particulièrement plaire aux plasturgistes.

Pourquoi ?

Parce que d'une part, aucun programme n'est capable de récolter en un an ce qui afflue dans les océans en une journée, et d'autre part parce que le plastique flottant ne représente que 1 % du plastique rejeté. Les projets de barrages flottants, de catamarans géants ramasseurs d'ordures seraient des initiatives louables s'il s'agissait de nettoyer un étang ou une forêt inondée. Mais inopérant à l'échelle des océans. Lorsqu'il s'agit des océans de la planète, nous sommes totalement incapables de nettoyer le petit 1 % de nos déchets plastiques qui flotte encore. Pourtant, toutes ces personnes qui jugeraient ridicule de balayer leur rue avec un ramasse-miettes sont convaincues du bien-fondé de leur démarche.

À la fin du film *Buzz l'Éclair*, le général de Star Command félicite Buzz en lui disant : « Bravo Buzz, une fois encore, vous avez sauvé l'Univers ! » Et Buzz de répondre avec la modestie qui le caractérise : « Merci mon Général, mais vous savez, c'est un peu mon métier ! »

Il faut se rendre à la cruelle réalité, nous ne sommes pas des Buzz l'Éclair.

Dire « Il faut sauver la planète » a été aussi préjudiciable à l'environnement que d'appeler « 7e continent » des millions de milliards de microdéchets plastiques invisibles, flottants en de multiples gyres au milieu des océans. Car dans les deux cas, cette communication induit de fausses possibilités de solutions et engendre une série d'erreurs sur la situation réelle de l'être humain sur Terre.

Penseriez-vous à sortir de chez vous avec un parapluie sous votre manteau pour le protéger des intempéries ? Certainement non. Avec la Terre, c'est la même chose. La Terre est là pour nous protéger et nous fournir ce dont nous avons besoin pour boire, manger et avec les différents matériaux que nous pouvons en tirer pour nous habiller et

nous abriter. Nous ne savons rien faire d'autre que nous adapter.

Et puis par où commencer pour sauver la planète ? Nous sommes chaque jour accaparés par un nouveau scandale écologique. La terre brûle. Le CO2 augmente. Les calottes glaciaires fondent. La couche d'ozone est trouée. Les virus sortent du pergélisol (permafrost)... Comment éteindre tous les foyers de la planète alors que nous en allumons chaque jour de nouveaux ? Nous n'avons aucune discipline ou philosophie pour rassembler notre macrocosme planétaire et notre petite personne.

1.3 Plastiques et tabous

Lors de notre réunion sur le projet de film et lors des discussions suivantes avec mon ami nous sentons qu'on nous oriente plus vers la solution du recyclage du plastique que vers l'interdiction des emballages plastiques. La raison en est simple. Le groupe Total étant un des plus importants sponsors de l'ONG, il faut ménager le financement et le financier. Le programme de l'ONG et son but est d'informer sur les ravages de la plastification des océans, pas de l'interdire. Ce genre de détail est toujours d'importance. Et c'est là que le problème survient. Car ici, dans la communication écologique comme dans toute l'écologie politique, il s'agit d'une transaction. Mais, comme on le verra plus tard, la transaction est une action inconnue de la nature.

C'est donc à ce tabou que nous nous heurtons lors de l'écriture de notre film documentaire sur le 7e continent. On nous demande de favoriser le volet recyclage. Le plastique aurait une seconde vie par le recyclage. On parle de minerai secondaire. Ici, des ingénieurs ont mis au point des briques de

construction en plastique recyclé, là, il s'agit d'une machine en libre-service qui sortirait du plastique recyclé pour imprimante 3 D. L'idée que l'on nous incite à faire passer est que si l'on recycle, si le plastique usagé prend une valeur, il n'y aura plus de plastique dans les océans. C'est tout aussi faux que le reste.

Premièrement, comme vous le savez certainement, tous les plastiques ne sont pas recyclables, et ceux qui le sont ne le sont qu'une seule fois. Si le plastique recyclé prend une valeur, ce qu'il a déjà dans certains pays pauvres, il y en aura peut-être moins de perdu, mais dans des proportions que personne ne peut prévoir et il y en aura toujours à la surface des océans. Pourquoi ? Parce que toute activité a une entropie.

Lorsque je faisais des films institutionnels, j'allais d'une usine à l'autre, je passais de la sidérurgie à la plasturgie, du nucléaire à l'automobile, etc. Pour le « brief », j'avais affaire à un responsable de communication qui était généralement accompagné d'un ingénieur pour la partie technique. Lorsque le responsable de communication me faisait le panorama quasi idyllique de l'entreprise, je surveillais toujours l'ingénieur du coin de l'œil, car il lui arrivait de sourire imperceptiblement. Lorsqu'il prenait la parole à son tour, il m'expliquait qu'il y avait des à-côtés qu'il fallait taire. En effet, quoi qu'on fasse, on pollue. Aussi importante que soit l'attention portée au traitement des déchets, il y a parfois des accidents et très souvent des incidents... qui polluent.

Au milieu des océans, on trouve des débris de plastique, mais aussi des « larmes de sirènes ». Les « larmes de sirènes » sont de petites billes de plastique, une des formes de la matière première que vendent les plasturgistes aux fabricants d'objets en plastique. Pensez-vous que ça amuse les plasturgistes ou les fabricants d'objets en plastique de perdre de la matière première ? Non bien sûr. Ils font tout pour ne pas en perdre,

mais ils en perdent suffisamment pour qu'on retrouve des billes de quelques millimètres de diamètre au milieu des océans. Le recyclage n'a donc rien à voir avec l'arrêt de la pollution. Il peut éventuellement la diminuer et encore ça reste à prouver.

Reste également à prouver que le recyclage des millions de tonnes de déchets plastiques par an n'aura pas autant d'impact que la fabrication première du plastique, car on oublie toujours que le recyclage a aussi un coût énergétique. Reste aussi à savoir ce qu'on fait du plastique lorsqu'il a été utilisé une deuxième fois. Bref... Le militantisme que nous devons tenir dans l'écriture de notre film apparaît de plus en plus encadré et les zones d'ombres s'étendent.

Durant l'écriture, un événement vint apporter son grain de plastique. L'arrêt de la gratuité du sac plastique à la caisse des commerces. C'est de loin la victoire écologiste la plus marquante de ces dernières années. Ce que j'en ai vu à Paris, c'est que le lendemain et par la suite, les clients sortaient avec des sacs plastiques achetés. Plus lourds, plus résistants. Le poids de plastique produit pour la fabrication des sacs n'a pas dû diminuer, car nous avons fait le choix de continuer à produire de l'emballage. Le faire payer est une transaction financière et politique. Ce qui conforte la position de nos communicants écologistes. Mais toujours pendant que nous travaillions sur ce sujet, l'Inde interdit tout objet plastique jetable sur son territoire. Le Kenya l'a suivi un an après.

Il s'agit bien évidemment d'un choix de société que nous ne faisons pas et comme l'ensemble de la société française n'est pas prête à faire ce choix, il n'entre pas dans le cadre de communication d'une ONG, y compris si elle est supposée combattre ce fléau. La France occupe la deuxième place européenne en matière de plasturgie. Il n'est donc pas opportun de combattre ce qui nous rapporte. L'épidémie de Covid a depuis apporté sa contribution par un retour du tout

emballage plastique et fait taire pour un moment les contestataires.

Dans cet environnement écologico médiatique fait de communicants, de chercheurs, de navigateurs, de diffuseurs d'internet et de télévision, j'ai observé plusieurs comportements qui démontrent tous la rupture de ces personnes avec l'eau et la Terre (l'eau en tant qu'élément premier de notre corps et donc de notre vie). La chargée de clientèle m'a dit que j'avais beaucoup de chance d'avoir eu cette grand-mère qui m'avait dès le plus jeune âge dit ce que la terre devait manger pour bien nous nourrir. De plus, cette jeune femme se disait elle-même incapable d'abandonner les emballages plastiques dans l'achat de sa nourriture.

L'ensemble des problèmes de l'eau et du plastique était une thématique qu'elle devait traiter professionnellement, mais elle n'en percevait aucune implication personnelle physique directe. Le patron connaissait extrêmement bien le sujet et me semblait très impliqué jusqu'au moment où il me remit sa carte de visite professionnelle, design et très originale... en plastique transparent ! Le navigateur, aventurier avait fait de son combat une partie de sa vie, mais il ne pouvait dénoncer des faits mettant directement en cause ses sponsors au point que je n'ai jamais su s'il avait une totale conscience de ce qui se jouait réellement.

C'est certainement de cette relation incestueuse que souffrent les combats français pour l'environnement. Il en va de la recherche comme des ONG. Les budgets publics de recherches ont été diminués obligeant les chercheurs à se tourner vers le privé. Ils ont trouvé des financements dans les branches liées à leur domaine. Des recherches qui s'arrêtent souvent au moment d'aboutir sur un résultat qui gênerait le donateur. Notre société toute scientifique devrait être plus souvent remise en cause par le bon sens qui n'a hélas plus

souvent le droit de cité. Nous avons créé des politiques (y compris écologistes) chargées de couper nos liens avec la nature.

1.4 Petite histoire du morcellement

Malgré les interdits et les tabous, nous avançons dans notre écriture et nous arrivons au problème des 99 % de plastique disparu. Puisque les scientifiques nous disent que statistiquement, le 7^e continent n'est composé que de 1 % de plastique à la surface, où sont les 99 % ?

Au contraire des politiques et de ceux qui communiquent par slogans, nous, scénaristes, savons que nous devons montrer au public les choses jusqu'au bout. Si l'on dit que seulement 1 % des déchets plastiques flottent, il est légitime de se demander où est l'immense partie de l'iceberg. Nous voilà donc partis à la recherche des 99 % non visibles auprès des scientifiques associés à l'ONG.

Nous apprenons que le plastique se morcelle, se casse et devient de plus en plus petit. Morceaux, débris, poussières, microparticules, nanoparticules.

Nous apprenons également que le plastique en se désagrégant prend une odeur de choux pourris proche de l'odeur d'algues et de plancton auquel il se mélange. Les scientifiques nous expliquent donc qu'il faut éviter de manger de gros poissons pêchés au large et préférer les petits, pêchés sur les côtes. Plus un poisson est gros, plus il aura été nourri par les petits, qui se seront nourris eux-mêmes de plastique. Ce discours s'est généralisé depuis.

Nous apprenons que dans la prochaine expédition, il devrait y avoir des spécialistes du mouvement des nuages pour aider ceux qui étudient le plastique des océans à comprendre

comment... Mais là, ça s'interrompt ! Car nous entrons sur le terrain d'un laboratoire qui voudrait être le premier à publier sur ce sujet et donc, qui préfère garder le secret.

Un secret facilement imaginable et depuis en partie révélé : les microparticules et nanoparticules de plastique s'évaporent avec l'eau, partent dans les nuages et retombent sur la terre avec la pluie, la neige et la grêle, entrant ainsi directement ou indirectement dans la chaîne alimentaire de la terre ferme.

Nous apprenons aussi que personne ne sait si le plastique absorbé est mauvais pour la santé. Mais tous s'accordent sur le fait que les microparticules et nanoparticules de plastique agrègent des particules de métaux lourds et des bactéries qui y trouvent un précieux cocon et un confortable moyen de transport au long cours.

Nous apprenons aussi que s'ajoute à cette pollution de nanoparticules issues du morcellement des déchets, celle de tous les tissus à fibres plastiques ainsi que l'usure de toutes les semelles, dont celles en plastique. En effet, tous nos tissus nylons, élasthane et autre polypropylène perdent des fibres lorsqu'on les lave. Ces microfibrilles plastiques pèsent à elles seules 15 à 31 % des 9,5 millions de tonnes rejetées en mer. La fourchette de pourcentage (chiffres 2020) laisse entrevoir le peu de choses qu'on en sait. Les études manquent sur les fibres synthétiques parce que les scientifiques ont du mal à les identifier et les quantifier à grande échelle autant dans l'air que dans l'eau. La France a légiféré pour qu'en 2025, tous les lave-linges soient équipés d'un filtre capable de retenir ces microparticules. On ne peut que souhaiter que la technologie et les constructeurs réussissent. En cas de réussite, il ne s'agira cependant que d'une infime quantité de ce que nos vêtements et objets infligent dans la nature.

Lorsque nous mettons proprement nos chaussures dans la

bonne poubelle, c'est souvent parce qu'il manque une partie de la semelle, usée par le frottement sur le sol. Tout ce qui manque est parti dans la mer... C'est un sujet qui n'a pas encore été abordé. Pourtant chaque jour des milliards de semelles en plastique s'usent sur la surface de la planète, y compris celles des sportifs amoureux de la nature qui cumulent dans leurs tenues la totalité des fibres polluantes pour l'eau. Nous savons créer des fibres synthétiques qui arrêtent la pluie et laissent sortir la transpiration. Mais nous ne savons pas filtrer ces mêmes fibres mélangées à l'eau que nous absorbons. Sous prétexte de confort et de rentabilité et sans aucune projection sur l'avenir, nous avons dépassé le seuil de sécurité en utilisant à l'échelle mondiale des matériaux dont les poussières mettent aujourd'hui notre santé en danger.

Selon l'étude du Centre de recherches océaniques et atmosphériques de l'université de Kyushu (Japon), il y aurait 24,4 trillions (milliards de milliards) de ces particules d'une taille comprise entre 1 et 5 millimètres, en suspension dans les océans, et non 5,5 trillions, comme estimés initialement ; ce qui représenterait entre 82 000 et 578 000 tonnes. Les analyses ont détecté en moyenne entre 113 000 et 5,3 millions de pièces de microplastiques au kilomètre carré, soit un poids de 130 grammes à 2,67 kilos. (Le Monde, 10 septembre 2021)

Les études nous donnent encore une fois des données chiffrées difficilement représentables. La seule constante des chiffres de toutes les pollutions est la réévaluation à la hausse de chaque nouvelle étude. Nous comprenons donc facilement que chaque étude apporte des chiffres plus importants et que rien ne vient stopper les pollutions, mais la représentation de trillions de microparticules n'est pas accessible à l'esprit humain.

La plastification de l'eau possède le caractère le plus fascinant de toutes nos pollutions. Elle atteint notre élément constitutif principal (76 % d'eau dans notre cerveau, 90 %

d'eau dans notre sang) sans que personne n'ait rien vu arriver. Après plus de deux siècles d'une pollution visible (fumées envoyées dans l'air et produits chimiques déversés dans la terre et les cours d'eau), nous avons créé des pollutions invisibles dont nous ne pouvons voir que les effets et non la manifestation directe. Il est peu probable qu'ils soient bénéfiques et l'importance de la masse de particules nous dit que ces effets seront forcément proportionnels à son envergure.

Ce constat signe l'échec de la science et de la politique écologiste à faire apparaître les dangers de notre développement. Les vêtements synthétiques sont très récents (Nylon 1930) et leur hégémonie mondiale sur les fibres naturelles date d'une vingtaine d'années. Leur pollution est donc foudroyante à l'échelle de la planète. Pourtant les populations ont plus peur de la guerre que de la pollution alors que pour la grande majorité, la guerre est plus lointaine.

Des chamanes, magnétiseurs, guérisseurs, géobiologues sentent certaines ondes de réseaux construits pour différentes technologies néfastes pour la santé, mais ils ont été incapables de « sentir » la microplastification de l'eau.

Personne n'a rien vu arriver, y compris chez les peuples qui vivent dans l'eau comme les Moken et les Badjaos ou dans la glace comme les Inuits. Le morcellement du plastique de nos objets courant et la rupture des fibres synthétiques de nos vêtements symbolisent de façon parfaite notre arrogance sur la nature. Nous avons tellement dépassé notre point de développement que nous produisons sans aucune conscience des pollutions qui nous sont invisibles sans une aide technologique.

1.5 Où est donc passé le 7e continent ?

Certainement un peu partout d'après un des chercheurs participant à un colloque sur le sujet que nous entendons un peu plus tard. Mais ce chercheur, au contraire de ses confrères, a préféré le bon sens à la stratégie scientifico-médiatique. Il a annoncé début 2017, sans pouvoir le prouver, qu'il n'y avait plus aujourd'hui sur toute la planète, un verre d'eau sans une microparticule de plastique. Pour lui, nous buvons nos déchets depuis un bon moment déjà. L'air, les légumes, les fruits, les animaux... bref, tout ce qu'on respire, boit ou mange, peut contenir des particules de plastique.

Si nous la buvons, nous la mangeons peut-être aussi, car pour l'heure, aucune étude complète n'a été publiée sur ce cycle microscopique et nanoscopique de la pollution plastique. Donc, rien non plus sur le taux de métaux lourds et de bactéries transporté par l'eau de mer dans la nourriture des poissons ou par l'air dans la nourriture des animaux et dans l'eau qui nourrit toujours l'ensemble des terres cultivées.

99 % de la masse de la pollution plastique manque à l'appel, mais aucune étude ne prouve sa disparition si ce n'est la dilution en poussière de plastique.

Il n'y a donc aucune preuve pour le démontrer. Ce qui veut dire que le phénomène n'existe pas. Effets pervers de la société scientifique qui veut que tout soit démontré pour exister. La preuve scientifique est devenue le dogme de la transparence libérale. Comme la plupart des démonstrations scientifiques sont réfutables ou facilement contestables, le plus souvent par les protocoles mis en place pour l'expérience elle-même à l'instar des vices de procédure d'un procès, la preuve qui en résulte laisse le champ large sinon libre à toute communication auprès du consommateur qui est la seule et unique cible de ce grand cirque. Il faut continuer à consommer en abondance et donc ne pas culpabiliser le

consommateur.

Ici, pourtant, le sens commun, la prudence, ou encore la sagesse du chamanisme qui fait entendre de loin en loin sa voix dans les conférences internationales sur le climat et la pollution pourraient nous dire que nous avons franchi trop de barrières, dérangé déjà trop de choses dans le monde, pour ne pas en subir les conséquences.

Ce sont de curieuses barrières, ténues, invisibles qui n'apparaissent qu'une fois franchies. J'ai été profondément bouleversé lors d'un récent voyage au Burkina en voyant l'état de la terre. Le Burkina est un pays en pente pour reprendre l'expression de mon ami Élie Hien le chamane. L'eau coule comme sur une dalle dans les pays voisins. L'eau ne reste pas au Burkina. Les Burkinabés ont donc édifié des retenues. La construction des routes souvent surélevées a permis de mutualiser les coûts et d'augmenter le nombre de ces retenues. Les Burkinabés ont également mis au point des techniques de culture très intelligentes, en cerclant de pierres les courbes de niveau d'un terrain pour retenir l'eau mètre carré par mètre carré, et réalisent ainsi de bonnes récoltes sur des sols arides. Ils ont également mis la société Monsanto dehors après avoir essuyé des récoltes de coton transgénique catastrophiques. Le gouvernement a d'ailleurs assigné la multinationale en justice. Et pourtant... En roulant sur une route neuve près d'une retenue d'eau pratiquement asséchée, mon œil a été attiré par un reflet sombre qui courait sur le sol qui est généralement rouge de latérite.

Une fois arrêté, je n'ai pas eu à marcher jusqu'au reflet qui m'avait attiré. Partout, sol, herbe, arbustes, il y avait du plastique noir en morceaux fins, cristallins. J'ai pris un peu de poussière du sol dans le creux de ma main. En la faisant bouger doucement, d'infimes particules de plastique aussi fines que la poussière se sont envolées.

Depuis quelques années, tous les commerçants des marchés sont fiers de vous donner vos achats dans des sachets. Le « sachet » est au Burkina ce que le pochon était à ma grand-mère. La seule différence d'importance, c'est que le « sachet » burkinabé est noir, très fin et cassant, qu'il a une durée de vie de quelques mètres après l'achat.

J'avais déjà vu des sacs plastiques accrochés par centaines aux moindres obstacles dans le désert, mais je n'avais jamais vu de poussière de plastique. Les Burkinabés sont très fiers de leurs sachets, c'est un signe de développement qui a envahi le pays depuis quelques années. Mais ils ont déjà commencé à le boire et à le manger. Avec toute leur intelligence, avec les efforts énormes que demande quotidiennement la culture de leur terre, avec une situation géographique qui les isole relativement bien de la pollution, avec un gouvernement qui prend ses responsabilités face à des multinationales comme Monsanto, ils arrivent à tout ruiner en faisant allégeance à ce piteux signe de consommation de la société occidentale qu'est le sac plastique.

Il y a une raison à ce désastre. Le sac plastique vendu aux Burkinabés est un sac plastique OXO, censé être biodégradable, il est même vanté sur certains panneaux d'affichage comme le nouvel engrais. En fait, c'est faux. Il se brise et se désagrège très vite à l'air et sous l'effet du soleil, mais les dizaines de milliers de petits bouts qu'un seul sac génère restent de la poussière de plastique pour des centaines d'années comme tout plastique. C'est à n'en pas douter une des grandes catastrophes sanitaires africaines à venir.

Les recherches avancent vite, poussées par des chercheurs inquiets. Un regroupement international de scientifiques donne ses premiers résultats en 2019. Dans l'Arctique, des prélèvements ont permis de compter 14 400 microparticules (de moins de 5 mm) par litre de glace. Dans une région rurale

de Bavière, ce n'est pas moins de 154 000 microparticules relevées par litre de glace. Une moyenne de 365 microparticules par jour et par mètre carré a été relevée dans une station météorologique des Pyrénées, idem dans les Rocheuses, au Colorado... etc. On en retrouve dans l'eau de pluie, très exactement partout où l'on en cherche. Et bien sûr, l'eau du robinet en contient aussi, à des pourcentages différents entre l'Europe, les USA, etc., mais elle en contient partout. On sait d'ores et déjà que l'ensemble de la planète est touchée. Les estimations font une évaluation de 52 000 microparticules de plastique ingérées par an et par personne. Il n'existe à ce jour aucune étude ni sur leurs effets ni sur les nanoparticules de plastique qui pourtant existent aussi dans un volume que personne ne connaît. Le 7e continent que l'on cherchait il y a à peine trois ans semble en voie de dispersion sur l'ensemble de la planète, présent au-delà des mers, des cours d'eau et des océans, il est entré dans la chaîne alimentaire et continue sa dispersion aussi bien dans les nuages que dans tous les organismes. Il a fallu mettre en péril la chaîne de production de l'eau sur Terre pour que nous commençons à en concevoir la réalité.

1.6 Plastiques et eaux

L'eau et le plastique sont intimement liés dans nos sociétés capitalistes toutes dédiées à la consommation et il n'y a rien d'étonnant à ce phénomène. L'eau est le premier élément vital à pouvoir être commercialisé, l'air ne pouvant pas encore être vendu. Hier, dans les années 1960, le plastique est apparu comme le contenant idéal, aujourd'hui les bouteilles se sont morcelées pour entrer dans le liquide qu'elles contiennent. Mais qu'à cela ne tienne, la production de

plastique augmente en se diversifiant. L'emballage plastique a envahi le tiers-monde et les pays en voie de développement sous forme de dose unique : café, lait, shampoing, détergent, dentifrice... Poudre, crème, liquide, solide, tout est conditionnable en dose unique sous plastique.

Le plastique sert à vendre aux pauvres de petites quantités — les seules auxquelles ils peuvent prétendre — de produits dont ils n'ont pas besoin.

Du plafond des cahutes servant d'épicerie au bout du monde, pendent des rubans colorés de doses uniques, nouveaux produits, nouveaux polluants venu remplacer des produits locaux utilisés depuis toujours. Compte tenu des conditions atmosphériques de ces zones et des conditions économiques des sociétés qui y vivent, la dose unique est le seul moyen de vendre des produits manufacturés. Des milliards de doses de tous produits sont vendues chaque jour.

Le Ghana offre un exemple triste et pathétique de cette économie. Après la décolonisation en 1957, premier pays d'Afrique Noire à accéder à l'indépendance, le développement agricole se fait autour des petits propriétaires terriens dans un environnement politique d'un nationalisme socialiste modéré et le pays tend à l'autosuffisance alimentaire. Le Ghana compte alors le meilleur taux d'alphabétisation d'Afrique. Après un premier coup d'État en 66 soutenu par la CIA, puis une série d'autres putschs dans les années 70, le pays est devenu la vitrine de la réussite libérale africaine.

Aujourd'hui, toute l'eau est privatisée, chacun peut commercialiser l'eau qu'il possède, revendre celle qu'il achète, potable ou non, sans aucun contrôle d'une quelconque autorité sanitaire. L'eau ne se vend pas en bouteille, mais en sac plastique d'un demi-litre, fragile, non réutilisable et bien sûr jamais recyclé. Chaque année, les Ghanéens à eux seuls utilisent 4,5 milliards sacs plastiques uniquement pour boire.

Outre les problèmes sanitaires qu'occasionne ce conditionnement et le non-contrôle du produit (cas de choléra contractés avec des poches d'eau), la dissolution de cette masse de plastique dans les sols augmente les risques sanitaires liés à cette même eau. Personne n'a calculé l'apport du Ghana en déchets plastiques dans les océans, mais la figure de proue du libéralisme africain laissera des traces sur la planète.

Nous avons vu des villes importantes comme Cape Town, Sao Paulo ou Chennai privées d'eau. Les projections indiquent qu'un quart de la population mondiale n'aura pas accès à l'eau potable dans les 10 ans à venir. Un million de Français en sont déjà privés. Pourtant, par manque de mesures fortes, tout indique que la pollution de l'eau par le plastique va doubler dans le même temps. Donc au manque d'eau absolu pour un quart des humains s'ajoute la contamination incontrôlable pour les trois quarts qui continueront à en avoir.

Plus les problèmes du manque d'eau et de son altération augmentent plus l'emprise de sa privatisation est forte. Ceux-là mêmes qui poussent la consommation à l'excès et qui engendrent la pollution plastique viennent expliquer que pour avoir une eau de qualité, il faut la privatiser. Le Ghana montre pourtant bien l'ampleur du désastre de la privatisation. On pourrait synthétiser le problème dans cette simple équation : capitalisme + eau = pollution plastique. Alors que : politique publique + eau = contrôles sanitaires, tuyaux et robinets.

Comment peut-on envisager de privatiser ce qui est essentiel à la vie et présent à l'état naturel comme l'air ? Comment peut-on envisager de privatiser plus de la moitié de chaque être humain ? Les cellules de notre corps sont composées à 60 % d'eau, notre cerveau est composé à 80 % d'eau. Chaque ruban d'ADN de chacun de nos chromosomes contenus dans nos 50 000 milliards de cellules flotte dans un liquide aqueux. C'est une très curieuse idée de vouloir

privatiser l'eau qui nous compose sous prétexte qu'elle est polluée.

Le droit pénal international devrait se pencher sur ce problème qui semble pourtant relever du plus élémentaire droit de l'homme. Non pas seulement le besoin en eau de chaque personne, mais l'eau qui en compose chaque cellule et qui lui permet de penser. L'ONU en a fait un droit qui n'est malheureusement pas appliqué. Les problèmes sont nombreux entre l'approvisionnement en eau potable et l'assainissement des eaux usées. Mais la privatisation de plus en plus fréquente de l'eau va accentuer les problèmes existants. En 2020, pour la première fois, l'eau (le marché de l'eau en Californie) a été cotée en bourse (sous forme de contrats à terme). La solution humaine, logique et légitime que tout le monde connaît est la gratuité de l'eau pour chaque individu suivant sa consommation vitale quotidienne et un prix au mètre cube qui augmente de façon exponentielle dès qu'on sort de ce besoin. Suivant ce schéma, le prix de l'eau deviendrait exorbitant pour remplir une piscine, mais tout le monde y aurait accès.

Nous sommes à ce point coupé de notre propre nature que ces problèmes qui sont les plus graves menaces auxquelles nous avons à faire face à très court terme sont perçus comme des problèmes de consommation et non comme ce qu'ils sont réellement : notre lien essentiel à la vie. L'eau forme un seul corps avec la vie sur notre planète.

2.1 Les Bienfaits de l'auto-administration

En une à deux générations, les Burkinabés et les Ghanéens ont perdu le sens commun d'une population profondément ancrée dans la ruralité. Au Burkina, on peut facilement voir le lien entre l'abandon des chefferies qui tombent en ruines faute d'entretien et d'habitants avec le développement économique qui l'entoure. À Dano, bourgade de 6 000 âmes il y a 30 ans, et de 40 000 aujourd'hui, la chefferie est pratiquement en ruine et la maison des « jeunes hommes » qui vivaient entre eux pendant leur deux années d'initiation ne compte que quelques pensionnaires.

Cet abandon de l'habitat traditionnel est directement suivi par l'abandon de la structure sociale traditionnelle. La chefferie — le conseil des sages — a perdu progressivement de son autorité au profit des municipalités, départements, régions... etc., qui représentent l'organisation administrative occidentale centralisée. Le prix du mètre carré augmente en centre-ville, car aujourd'hui tout le monde peut acheter suivant l'argent qu'il possède.

Auparavant, le chef de terre, membre de la chefferie, distribuait les terres selon les besoins de chaque famille. Une administration basée sur l'équité que la colonisation et par la suite l'influence occidentale ont fait disparaître.

Les empires africains des Grands Lacs ont connu une organisation administrative d'une brillante intelligence avant la colonisation. Le territoire était divisé entre des chefs des hommes, des chefs des troupeaux, des chefs de terres. Mais au lieu que chaque chefferie soit sur le même territoire de façon

pyramidale et centralisée comme chez nous, les territoires de chaque chef étaient imbriqués dans les territoires de plusieurs autres. Un chef des troupeaux devait discuter avec plusieurs chefs de terre pour organiser le pâturage. Si un problème survenait, il se tournait vers les chefs des hommes qui venaient le soutenir pour expliquer que les hommes de tel ou tel territoire avaient besoin de nourriture et donc de pâturages et vice-versa. Par cette autogestion, l'empereur n'avait pas besoin de police ni d'argent pour l'administration et sa petite armée ne servait qu'à défendre l'ensemble du territoire et non ses intérêts. Ce mode de gestion a été mis à mal par les colonisateurs qui n'en ont d'ailleurs rien retiré pour organiser l'Europe actuelle, ni même la décentralisation en France. C'eût été reconnaître une organisation aux sauvages à civiliser et surtout une forme d'autogestion fonctionnelle et fonctionnant. Le but de la colonisation était l'exploitation, pas la connaissance.

Aujourd'hui, l'organisation centralisée héritée du colonisateur permet la collecte de l'impôt, le développement économique et finit d'effacer la culture traditionnelle. L'abandon de l'initiation chamanique, l'éloignement de la culture traditionnelle et de la ruralité fait place à ce qu'on appelle ici la modernité (le goudron : la route goudronnée, l'électricité et l'eau courante). Les villes se développent et la pollution survient. Comme si l'homme dépossédé de sa responsabilité sur la terre n'en comprenait plus l'utilité. Le changement administratif a rompu les liens que l'homme avait naturellement tissés avec sa terre.

2.2 *Des écolos sans terre*

La nécessité est le seul lien réel de l'homme à la terre nourricière, dès que ce lien est perdu, le plus souvent par l'éloignement, il oublie la surface vitale dont il a besoin pour vivre et la pollution augmente. La pollution augmente beaucoup plus par le manque de compréhension des besoins réels de chacun que par celle qu'occasionne le transport de la nourriture. Si chaque consommateur comprenait ce que sa propre consommation engendre comme perte, il n'aurait pas le même appétit. Il verrait autour de son assiette tout ce qui a été perdu en cours de route. C'est l'éloignement de sa source de nourriture qui lui permet de ne pas y penser. C'est un schéma récurrent. On remarque dans l'évolution du choix des leaders écologistes que l'éloignement de la terre se conjugue avec un rapprochement du libéralisme.

René Dumont (père fondateur de l'écologie politique française) est le seul leader écologiste né dans un milieu rural à avoir eu une connaissance de l'agriculture par des études d'agronomie et d'économie rurale. Par la suite, on trouve Brice Lalonde, homme politique parisien ; Antoine Waechter, universitaire ; Dominique Voynet, médecin ; etc. Depuis Dumont, aucun leader d'un parti écologiste français n'a plus été lié à la terre par sa naissance et ses études. Seul Waechter a eu un cursus universitaire concernant la nature avec des études d'éthologie. L'écologie anti-capitaliste de l'homme de la terre est devenue l'écologie libérale des citadins.

Si un rentier qui n'a jamais travaillé se présentait à la tête d'un syndicat ouvrier, il y aurait comme un malaise. Que les leaders écologistes n'aient aucun lien avec la terre ne choque

personne. Comme pour les autres politiques, les alliances sont de circonstance et les mandats, des opportunités de carrière. Pour les leaders écologistes, l'écologie est une thématique qui permet bon an mal an aux élus de prendre des postes sur le territoire mouvant qui est le leur. René Dumont a fait de sa vie un combat politique. Il y a engagé toute sa vie, c'est-à-dire sa passion, son travail, ses connaissances de la nature et de la ruralité (l'exploitation de cette terre nourricière). Ceux qui l'ont suivi ont fait le chemin inverse en rencontrant la nature lors du développement de leur carrière politique.

Comparez le discours d'un Inuit, d'un Indien des Plaines ou d'Amazonie avec un des leaders écologistes et vous entendrez d'un côté quelqu'un qui défend ses racines et de l'autre quelqu'un qui a pris pour parler des liens de la société avec la nature, le discours des technocrates qu'il est censé combattre. Les premiers sont dans la réalité de la Terre et les seconds dans la transaction politique.

En 2018, Nicolas Hulot, ministre de l'Écologie et de la Transition Énergétique qui a fait découvrir aux téléspectateurs les beautés de la nature depuis un hélicoptère sponsorisé par un géant de la pétrochimie, a engagé le pays dans l'électromobilité. Sa nomination a soulevé autant de commentaires enthousiastes que sa démission, mais pour une fois l'enthousiasme est resté du même côté. Ceux qui ont espéré un changement par son arrivée au gouvernement ont continué d'attendre un sursaut avec son départ, voire la naissance d'un nouveau leader écologiste avec la liberté retrouvée. Ce qui veut dire, en passant, que tout le monde reconnaît implicitement qu'il n'en avait pas au gouvernement. Donc, pourquoi avoir espéré ? Ce cycle de la vie des écologistes au sein des gouvernements libéraux est récurrent et ne produit jamais plus que des commentaires.

La mesure phare de son travail au ministère a été le

passage pour 2040 des véhicules essence et diesel à l'électrique. Toutes les voitures doivent être électriques en 2040. L'objectif a survécu à son passage puisqu'il était en place avant. Si cette mesure devient effective dans toutes les villes du globe, c'est une excellente nouvelle pour les citoyens. Mais la production des batteries nécessaires à la fabrication des voitures électriques est déjà aujourd'hui une catastrophe écologique. L'extraction et le raffinage des terres rares entraînent de larges pollutions de l'eau (nappes phréatiques, fleuves et mer). L'utilisation de l'eau pour le raffinage est telle que les usines l'opérant tuent l'agriculture de régions entières. Au Chili, producteur de cuivre, les groupes miniers envisagent l'utilisation de 50 % d'eau de mer dessalée dans les cinq ans à venir pour le raffinage. Des scandales fleurissent un peu partout, ils vont de pollutions étendues comme au Chili, mais aussi aux Philippines (Dinagat Islands) jusqu'à l'exploitation des enfants dans les mines (Cobalt en RDC). Aux Philippines, j'ai vu des îles entièrement rasées par les mines à ciel ouvert. Rasée au sens premier. Des îles où il n'y a plus que de la roche à nue. Sur une d'elles, j'ai vu se former un orage d'une puissance colossale. Des éclairs montaient du sol pour percuter le nuage. Je me suis dit qu'à force de détruire et de creuser, nous allons peut-être faire naître de nouveaux volcans ! Nous avons déjà provoqué des tremblements de terre en construisant des barrages trop lourds à des endroits qui n'étaient pas faits pour en supporter autant. Peut-être allons-nous réussir à transformer des îles de forêts luxuriantes en volcans crachant du feu. Nous n'en sommes pas loin et nous aurons réussi à générer en quelques décennies ce que la terre met habituellement des millénaires à produire par elle-même.

Au-delà des énormes pollutions que la production de ces voitures entraîne déjà, le problème du recyclage des batteries usées n'a pas encore été soulevé et personne ne sait si les

ressources naturelles seront suffisantes pour satisfaire la demande. Mais ceci n'inquiète personne ! Ce qui inquiète le monde (économique) c'est le bouleversement de l'économie-monde. En effet, la Chine s'annonce comme le premier fabricant mondial de voitures électriques puisqu'elle possède les plus grands gisements de terres rares, donc potentiellement, la plus grosse production de batteries. La Chine devrait être logiquement à terme le premier producteur d'automobiles électriques. La seule préoccupation est économique. Pas humaine. Pas écologique, ni même faussement écologique.

En poussant à la consommation de véhicules individuels dits « propres » au lieu de favoriser le développement d'un service public de transports en commun, de véhicules en partage, de mutualisation des transports individuels qui entraînerait une diminution du nombre d'automobiles, le capitalisme occidental risque de perdre la partie en même temps qu'il détruit un peu plus la planète. Mais surtout, il nous entraîne avec l'aide de nos plus éminents écologistes dans une voie dont personne ne connaît l'issue.

Comme pour l'avocat bio, les 4 milliards de citoyens très écologistes de la planète ne devraient pas être immédiatement inquiétés par les bouleversements que commencent à provoquer leurs véhicules écologiques, car il ne se passera en ville que des choses positives. Même si ces bouleversements économiques entraînent quelques guerres ouvertes et quelques millions de morts, la politique écologique se félicitera d'une grande victoire. Les villes auront alors détruit une nouvelle part de la planète, mais encore plus loin d'elles qu'elles ne l'ont fait auparavant.

En soixante ans, toute l'idéologie de l'écologie politique sera retournée à l'économie de marché et au capitalisme en passant de la campagne à la ville. Comme au temps de la colonisation, nous achetons notre confort sur la santé des plus

pauvres vivant hors de notre regard. L'éloignement tient lieu de bonne moralité pour peu qu'on ne considère pas l'avenir à plus de dix ou vingt ans.

2.3 Révolutions en cours

Au tournant des années 2010, une révolution discrète a changé le visage du monde. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'esclavage n'était plus compétitif par rapport au travail robotisé. Ça s'est passé dans des entreprises comme la « Morning Star ».

La « Morning Star » transforme, dans une usine entièrement robotisée, les tomates d'industrie récoltées mécaniquement dans les vallées californiennes de culture intensive (Central Valley, Sacramento, Napa...). L'entreprise de Chris Rufer produit 12 % du concentré de tomate mondial avec seulement 400 employés. Sa productivité est meilleure que celle des fermes usines chinoises qui fonctionnent avec des prisonniers, et que celle des Italiens qui travaillent dans les champs avec de la main-d'œuvre composée essentiellement d'immigrés africains gardés en semi-esclavage (leur salaire ne leur est pas toujours versé) par le système des caporetos. Un système initié par Mussolini et conservé par la mafia. Chris Rufer est un libertarien. (cf. L'Empire de l'or rouge : Enquête mondiale sur la tomate d'industrie. Jean-Baptiste Malet. Éd. Fayard et <https://www.morningstarco.com>) Beaucoup plus à droite que Trump, il prône la libre entreprise et l'exploitation privée de toutes richesses, quelles qu'en soient les conséquences. Pour se prémunir du syndicalisme et augmenter les profits, l'ultralibéralisme a vaincu l'esclavage par la robotisation. C'est une victoire incontestable, mais dans quel but ? Qui peut aujourd'hui juger de l'augmentation de la

distance que la robotisation agricole va mettre entre la terre nourricière et l'être humain ?

Le travail de la terre a toujours été une des plus pénibles tâches de l'homme, quel que soit l'endroit de la planète. Dès que l'on dépasse la taille du potager familial qui demande déjà des efforts, le travail est dur. Mais il est devenu de plus en plus dur au fur et à mesure que le prix d'achat des productions agricoles chutait et que le prix de la main-d'œuvre augmentait. Le temps de travail humain de la terre est devenu invivable. Le principe de non-reconnaissance du caractère vital de la terre a rendu l'agriculture impossible. C'est un choix de société qui a engendré des choix politiques récents. La dernière ferme de ma famille, la ferme bretonne de mon enfance, a disparu dans les années 70, notre grand-oncle a vendu bêtes, terres et matériel pour empêcher ses fils de continuer espérant ainsi leur offrir un avenir meilleur.

Quel sera notre lien avec la terre lorsque son exploitation se fera entièrement par des robots ? On ne peut que se réjouir que la technologie remplace l'esclave, mais que nous racontera l'agriculteur qui supervisera les robots travaillant dans ses champs depuis la salle de contrôle de sa ferme ? Nous avons franchi un cap qui va définitivement couper nos liens à la terre nourricière sans nous en apercevoir, car les changements les plus profonds se font généralement en silence.

La robotisation de l'agriculture livre aussi la terre à la surexploitation puisque le temps humain, y compris celui de l'esclave de la terre, n'existe plus. La robotisation permet également une utilisation totalement libre d'une chimie humainement insupportable.

Chaque année, le chiffre de la surexploitation de la planète tombe de plus en plus tôt. En 2018, il nous faudrait 1,7 planète pour vivre l'année complète. Tout le monde le sait, tout le monde en parle, mais aucun de nous n'est capable de dire

quelle surface de terre il lui faut pour manger pendant une année. Bien sûr, les surfaces dépendent du climat et du choix chimique ou biologique de la culture. Pour un potager familial, les chiffres tournent autour de 300 m² pour quatre personnes, sans viande, sans farine et sans huile. La FAO donne 0,32 ha cultivé par habitant en France, contre 0,25 pour l'Union européenne, 0,68 Amérique du Nord et 0,12 en Chine.

Ce sont des chiffres difficilement appréhendables tant le nombre de paramètres est important. Mais ce qui est certain c'est que ma grand-mère savait ce dont elle avait besoin pour l'année lorsqu'elle voyait le rendement de ses planches de légumes. Elle savait également ce qu'elle consommait puisqu'elle mettait les bocaux de fruits et légumes qu'elle confectionnait sur les étagères de son cellier. Elle pouvait donc les voir diminuer au cours de l'hiver et calculer aisément ce qui lui restait avant les prochaines récoltes. C'est une réalité toujours actuelle pour une partie de l'humanité qui vit de la terre sans l'aide de l'agro-industrie.

Nous, citoyens occidentaux, n'avons pas à surveiller le volume du blé dans le grenier ni le nombre de pommes qui sommeillent sur les claies du cellier ni les conserves sur les étagères de la cave. À portée de voiture, nous avons un grenier aussi inépuisable qu'une corne d'abondance : le supermarché. Nous savons que c'est faux, mais la réalité que nous voyons quotidiennement tient lieu de vérité. Depuis qu'un de nos anciens ministres a découvert qu'en France les cerisiers ne donnent pas de fruits en hiver, nous savons qu'elles viennent par avion, ce qui ne nous empêche pas de trouver « écolo » de manger toute l'année des avocats bios en provenance d'Amérique du Sud. La distance qui nous sépare de sa culture nous permet d'ignorer la déforestation qu'il provoque. Penser qu'on fait du bien à la planète en mangeant un avocat bio qui vient du Brésil est donc faux. On fait moins de mal à notre

organisme ponctuellement, car la pollution qu'engendre le voyage de cet avocat bio finira par nous atteindre, comme la déforestation qu'engendre aujourd'hui la mode de l'avocat bio.

Il en va de l'avocat bio comme de beaucoup d'autres produits et ce que l'Occidental mange est une petite partie de ce qu'il consomme de la planète pour laquelle il forme cette immense conscience écologiste. Le bio trompe tout autant sur sa réalité écologique lorsque le produit vient de loin.

Mais comment expliquer à une personne qu'elle consomme de trop alors qu'elle n'a aucune idée de ses besoins pour un mois ou une année ?

La ville d'Albi tente le pari de l'autosuffisance alimentaire en amenant l'agriculture périphérique à une production maraîchère variée, en utilisant les espaces verts pour créer des massifs potagers, ce qui en plus d'apporter des fruits et légumes de qualité, instaure un changement d'état d'esprit. C'est un projet ambitieux insufflé par un pouvoir politique temporaire. On ne peut qu'espérer que ça marche et que le cas fasse école, mais c'est avant tout une façon de vivre qu'il faut réinstaller à travers cette démarche. « Acheter local » était la seule chose que pouvaient faire les consommateurs il y a moins d'un siècle, car le coût du transport était trop élevé et trop lent. La consommation de produits locaux ne devrait pas nous apparaître comme un choix, mais comme la seule possibilité viable. Pour que de tels projets voient le jour, il faut aussi qu'un pacte de plusieurs décennies existe entre les pouvoirs publics et la population pour échapper aux changements brutaux que peuvent entraîner des élections.

Un important problème de démocratie se profile derrière le développement durable dès lors qu'il est partagé par les pouvoirs publics. Les « incroyables comestibles », dont se réclament quelques Albigeois, mouvement mondial venu d'Angleterre est certainement l'unique solution d'un

développement « quasi durable » communautaire en zone urbaine puisqu'il résout le complexe « distance et surface » du citadin en lui donnant une visibilité tant individuelle que collective de ce qu'il lui faudrait pour vivre. Reste à rouvrir des fermes en ville ou en proche périphérie. La dernière ferme de Paris a disparu il y a une quarantaine d'années. Reste aussi aux agriculteurs à produire de quoi donner directement à manger à leurs familles et aux communautés rurales proches à travers potagers, vergers et poulaillers, autres grandes disparitions du monde rural.

2.4 Y a-t-il du nouveau depuis le 7 mars 1884 ?

À la distance trop importante entre l'homme et sa terre nourricière, néfaste à sa vie ; à la surface nécessaire à cette vie et devenue invisible à l'échelle humaine, il faut ajouter le temps, l'avenir qui est toujours plus loin qu'on ne le pense et le passé qui est toujours plus chargé d'oubli qu'on ne le souhaite.

L'écologie politique n'a pas réussi en trente ans à freiner la production de l'emballage des produits vendus en supermarché. Mais le tri sélectif s'est développé dans le même temps. Dans les années 70, nos plus brillants libéraux prenaient en exemple les kilos de déchets par habitant aux USA pour exprimer toute leur admiration de la société de consommation, et raillaient dans le même temps la société française qui en produisait moins, prouvant ainsi son retard par rapport à cette production d'immondices supposée être porteuse de richesses puisqu'elle était symbole de confort. Dans les années 80, des écologistes ont donc monté des associations de récupération et passaient collecter, au bon vouloir des citoyens, les déchets plastiques, papiers, métaux.

Ces associations subsistaient grâce aux aides à l'emploi et aux subventions... Ces militants écologistes, devenus experts, ont conquis les mairies et autres mandats. Ils ont donc délaissé les associations pour des emplois plus qualifiés et mieux rémunérés. Le ramassage du tri sélectif devenu obligatoire dans le même temps est donc passé aux mains des collectivités locales qui ont vu, s'il y avait encore quelque chose à découvrir, que ça ne rapportait rien et que ça coûtait le double ou le triple du ramassage des ordures ménagères puisqu'il faut plus de collectes et des déchèteries différentes. Au fil des ans, le résultat est donc une réduction du nombre de passages ce qui provoque un entassement de verre, de papier et de métal dans les appartements et les jardinets des habitations hors des grandes agglomérations. Il n'y a eu aucune mesure ni aucune campagne pour rationaliser et faire diminuer le nombre d'emballages jusqu'à très récemment. Dans ce recyclage, on oublie également l'usage de l'eau, car la plupart des contenants gardés plusieurs jours dans des habitations sont lavés avant d'être jetés, on oublie également le carburant puisqu'un grand nombre de maisons ne sont pas desservies par une collecte, obligeant chaque habitant à utiliser un véhicule particulier pour aller vider ses poubelles.

Pourtant, nous savons depuis plus d'un siècle ce qu'est le tri sélectif, son importance et son coût pour le traitement des déchets. Il fait partie de l'arrêté du 7 mars 1884, du préfet Poubelle, obligeant les Parisiens à remplir de leurs ordures des récipients aux normes définies par le même arrêté et qui prendront son nom par mauvais esprit. L'arrêté stipulait qu'il fallait disposer de trois boîtes réglementaires : une pour les matières putrescibles, une pour les chiffons, une pour le verre, la faïence et les coquilles d'huîtres. La seule nouveauté en plus d'un siècle a été l'oubli de cette pratique pour la faire renaître, comme la bouteille consignée a été abandonnée pour des

contenants jetables économiquement plus profitables dans les années 1970. Face à l'augmentation des emballages, on savait pertinemment que le problème du tri serait grevé d'autant. Mais ce qui coûte rapporte, peu aux associations de l'époque, beaucoup aux sociétés privées qui le traitent aujourd'hui à travers les contrats des collectivités locales, payés par le contribuable. Contrairement à ce qu'on aimerait penser, le recyclage des déchets n'est pas nouveau, la seule nouveauté est leur augmentation.

2.5 Croisements

Dans ces mêmes années 70, 80 qui ont vu l'ascension des idées vertes, les écologistes citadins partis à la défense de la nature ont croisé les fils de paysans qui allaient au lycée agricole pour sortir de la paysannerie et devenir des exploitants agricoles. Ils ont appris le bon usage des pesticides, des fertilisants et des emprunts bancaires. Ils sont devenus plus riches que leurs parents, mais plus endettés aussi. Pendant que les citadins défendaient la terre, les agriculteurs remplaçaient par un savoir universitaire rempli de courbes de rendement et de rentabilité, la connaissance transmise jusqu'alors par la famille.

Si le paysan d'antan avait peut-être des lacunes — ce qui reste à prouver —, on sait aujourd'hui que ses descendants ont engendré plus de problèmes qu'ils en ont résolus. Là encore, l'éloignement de la terre par ceux qui la cultivent n'a pas été profitable à la nature dans son ensemble ni à nos organismes, parties intégrantes de cette nature.

Pour en sortir, c'est une lutte parcelle par parcelle. Une lutte illusoire. Une petite commune du Vaucluse dans laquelle je séjourne affiche fièrement « commune 0 pesticide » à

l'entrée, effectivement, un matin je suis entouré de papillons, ça faisait plus de trente ans que ça ne m'était pas arrivé en France. Il doit y avoir un rapport de cause à effet. Mais de tout l'été, je n'ai pas vu un insecte s'écraser sur le pare-brise de ma voiture. Il y a seulement vingt ans, on achetait un lave-glace « spécial été », efficace pour décoller les insectes morts des pare-brise qui en étaient couverts dès qu'on roulait. Aujourd'hui, il n'y en a plus besoin. Le tonnage de pesticide utilisé en France a augmenté de 25 % entre 2011 et 2018 alors qu'il était prévu de le réduire de 50 %.

Un agriculteur à la retraite me disait l'an dernier qu'il avait lui aussi utilisé des engrais, des fertilisants et des pesticides : « Moi aussi j'ai fait du mal à la terre, j'ai mis tout un tas de saloperies, c'est sûr que ça marche, ça rapporte, ça coûte aussi, mais on le voit bien que ça tue tout ce qu'il y a autour ! » Chacun est responsable de la surface qu'il cultive pour les autres. Le paysan avait la responsabilité de nourrir sa famille en vendant sa production, l'agriculteur a aujourd'hui la responsabilité de nourrir les autres en plus de sa famille. Mais il ne nourrit plus sa famille avec la production de sa terre.

Celui qui a fait des études universitaires en sait plus que celui qui n'en a pas fait. C'est une certitude dans bien des domaines, mais pas toujours dans l'agriculture. Car le cultivateur doit trouver des ressources d'intelligences quotidiennement pour voir sa production augmenter et ses observations ainsi que les discussions opiniâtres qu'il entretient avec ses voisins depuis des générations sont autant d'études, même si dans ce cas elles sont appelées expériences.

Un paysan du Sud-Ouest qui avait un champ trop éloigné et trop haut pour pouvoir l'irriguer a jeté des graines qu'il a laissées pousser au bon vouloir de la nature. D'une année sur l'autre, il a sélectionné pour l'année suivante les graines des plus beaux spécimens de chaque espèce qui poussaient seuls. Il

en a tiré une production. Aujourd'hui, il ne produit plus que des graines et est entouré d'ingénieurs agronomes. La liaison entre la science et le pragmatisme terrien ne semble donc pas hors d'atteinte.

2.6 Et pourtant, on l'a toujours su

Ma grand-mère a eu cinq filles qui ont toutes fait plus d'études qu'elle et ses petits-enfants globalement encore davantage. Lorsqu'elle nous voyait manger des fruits exotiques (des kiwis à l'époque) en plein hiver elle prenait un air inquiet et dégoûté nous disant qu'on ne savait pas d'où ça venait. En effet, tout ce qui ne venait pas d'un jardin connu était suspect et ce qui avait voyagé en avion devenait obligatoirement dangereux. Il en allait de même pour les gâteaux et les crèmes desserts du supermarché. « Qu'est-ce que t'as besoin de leur acheter ça, alors qu'il y a de la compote à la maison ! » disait-elle à ma mère... Avec ses quelques années d'école et son adolescence de fille de ferme, elle avait sur l'alimentation, par économie autant que par intelligence, une vision juste de ce que nous pouvions faire ou non.

Je suis effrayé d'imaginer la courbe exponentielle de l'empreinte de chacun de ses descendants sur la planète. Aucun de ses petits-enfants ne fait un travail physique comme elle. Pourtant nous mangeons tous plus qu'elle et aucun de nous ne se nourrit de son jardin même si plusieurs d'entre nous en ont la possibilité.

Elle recyclait pratiquement tout et jetait très peu bien avant l'heure et sans qu'on ne lui ait rien demandé ni enseigné. Elle cultivait son jardin en plus de son travail pour se nourrir, comme le firent un grand nombre de paysans devenus ouvriers jusque dans les années 80, 90. Cet apport de connaissances de

la terre des paysans aux villes s'est éteint avec eux.

Chacun de ses petits-enfants doit au minimum jeter 10 à 15 fois plus d'emballage qu'elle. Quant à notre consommation en viande et produits préparés, le rapport doit être de 1 à 30.

Ma grand-mère n'a jamais parlé d'écologie et je ne suis même pas sûr qu'elle a un jour saisi l'utilité de l'écologie politique. Sa seule éducation d'écologiste a été de grandir dans une famille paysanne pauvre. Son éducation couplée à son niveau de vie n'a amené aucun besoin d'écologie. Elle vivait globalement en accord avec son milieu naturel.

Ma grand-mère avait en ceci un point commun avec les peuples premiers. Comme eux, elle n'a jamais dissocié sa propre consommation de l'écologie. Si nous savons intellectuellement que ce lien est vital, nous l'avons oublié dans notre vie quotidienne.

On croise de plus en plus d'agriculteurs souvent jeunes qui après le lycée agricole ont décidé de devenir paysans comme leurs grands-parents. L'un d'eux, rencontré sur un marché, vit avec trois vaches dont il tire le lait pour en faire du fromage qu'il vend lui-même. Il en vit avec un amour visible, certes chichement, mais sans dettes. Il lui arrive même de vendre un fromage spécial, très jaune et un peu salé, qui ressemble beaucoup à ce qu'on appelle du beurre en supermarché, mais qu'il n'a pas le droit de fabriquer puisque c'est un monopole des laiteries industrielles. Il fait bien son travail, comme ses ancêtres dont le but premier était de nourrir leurs familles. Les gens raisonnables pensent souvent que les jours passés à attendre des jours meilleurs sont des journées perdues. Il doit être un de ceux-là.

3.1 Transactions

Une transaction se fait entre deux parties à travers des négociations, des règles ou des lois. Dans la nature, il n'y a pas de transaction, il y a des échanges. Échange de flux, de fluides, de matières, d'informations aussi, mais pas de transactions. Ce n'est pas parce que nous avons besoin d'air que l'oxygène (dioxygène) accourt à nous si nous venons à en manquer en altitude ou dans les entrailles de la Terre. La pluie ne tombera pas pour vous sauver d'un incendie de forêt, même si vous avez tout l'argent pour payer l'eau. La conception de la Terre toujours très partagée surtout par les citadins occidentalisés fait de notre support de vie un supermarché englobant toutes les polices d'assurance.

Si nous pensons la Terre comme un supermarché, il est logique que nous lui offrions une transaction. Aussi absurde que soit cette démarche, c'est pourtant sur cette base anthropocentrée que se fonde la communication de l'écologie politique bien au-delà de l'écologie libérale suspecte et du « greenwashing ». Cette communication désastreuse également portée par des gens sincères signe le comportement de notre société à l'égard de la Terre Mère.

Les seules et uniques transactions que l'homme fait depuis la nuit des temps avec la Terre passent par le chamane qui négocie le sort d'un homme ou d'une communauté avec les esprits des plantes, l'esprit-gardien du gibier, l'esprit de la pluie, du vent... etc. Les esprits, les dieux et peut-être quelques saints de différentes confessions sont les seules entités suprahumaines susceptibles d'opérer une négociation entre nous et la nature.

Mais elle n'est pas directe, pour se faire, nous avons besoin d'intercesseurs ! Nous n'avons jamais eu aucune possibilité directe de transaction avec la nature.

On pourrait dire ni transaction ni écologie, car la Terre ne connaît pas l'écologie non plus. Les plantes développent des toxicités pour se protéger, entraînant ainsi une forme de pollution autour d'elle. Une éruption volcanique se soucie peu des forêts qu'elle détruit. Un tsunami n'a que faire de la vie sous-marine ni un tremblement de terre des rivières qu'il perturbe. Quant aux animaux, il y en a peu qui s'inquiètent de leurs ressources.

Qu'il y ait des êtres vivants ou non ne change rien pour la Terre. La Terre peut être morte pour nous et rester hospitalière pour les bactéries d'où nous sommes issus. Nous ne pouvons que nous adapter à ses conditions favorables ou défavorables.

Partout où l'être humain a su s'adapter, il l'a fait en comprenant les mécanismes les plus complexes de son environnement par une intelligence organique. C'est-à-dire qu'il l'a fait en cohésion et non en transaction. Si l'on veut faire une transaction avec la nature, ce n'est donc pas en faisant de l'écologie politique que l'on réussira, mais bien à travers le chamanisme.

L'écologie politique est une production intellectuelle purement occidentale qui existe que par cette transaction supposée entre l'être humain et la Terre. Mais elle opère seulement des transactions entre les forces économiques et politiques à l'intérieur des frontières de cette même politique. Et encore de petites échelles, car les effets des politiques écologiques internationales sont quasiment nuls.

Respirer les gaz d'échappement d'un camion qui paye une taxe carbone ne change rien à l'air qu'on respire. Aucune des mesures écologico-industrielles n'a d'impact direct. Planter des

arbres est mieux que les couper, mais ça ne remplace pas les dévastations des incendies provoqués par le réchauffement climatique qui détruisent arbres adultes comme jeunes pousses. Faire des murs végétaux, c'est beaucoup mieux que du béton, mais ça ne résout rien si la circulation automobile augmente dans le même temps.

Contraindre les gens à marcher deux kilomètres ou à prendre leur vélo ou les transports en commun chaque jour plutôt que prendre leur voiture amène à une transaction plutôt sensée entre le profit et notre survie. Mais on commence à toucher à la consommation individuelle et là, il y a un problème. C'est pour cette raison que des dizaines de milliers de trottinettes électriques en partage envahissent les trottoirs des villes. Sous prétexte d'écologie, on propose un nouveau produit en substitution d'un autre. C'est en fait une transaction morale que l'on fait sous le prétexte de l'écologie, mais qui finalement ne révèle que la faiblesse de notre engagement pour la survie de notre espèce sur la planète.

La taxe carbone, au-delà des escroqueries qu'elle a entraînées, n'apporte aucune réponse. Pour réduire l'impact de la taxe carbone sur une société, il suffit d'augmenter sa rentabilité, soit en vendant son produit plus cher au client, soit en produisant moins cher en faisant payer le salarié. La terre s'en moque autant que votre organisme. Penser qu'en l'espace de quelques générations, on va remplacer les forêts parties en fumée en un été est un leurre de l'écologie politique créé par les sociétés capitalistes. 350 millions d'hectares partent en fumée chaque année, 6 fois la superficie de la France... Chaque année ! Comment peut-on imaginer remplacer ces arbres à notre échelle humaine ? Quand bien même nous y arriverions, nous aurions des problèmes de diversité dans les biosphères reconstruites, comme nous avons aujourd'hui partout des problèmes de pollinisateurs. Car la Terre n'est pas

notre jardin. Ce n'est pas à nous de décider ce qui est bon pour elle. Elle le sait suffisamment pour nous avoir permis de naître.

3.2 La Place de l'humain (dans la nature)

Les plus proches menaces sont les conséquences de la pollution de l'air et de la terre due à l'utilisation extensive de la chimie sur notre santé.

La défense de la chimie dans l'agriculture est historiquement fondée sur deux axes : le rendement pour l'indépendance alimentaire et les règles sanitaires et industrielles. Sans la chimie, nous serions déjà tous morts de faim, nous dit-on, et malheur à ceux qui comptent les morts que fait la pollution par pesticides, engrais et fertilisants, tous supposés être utilisés pour notre bien !

La phrase qu'on a le plus entendue depuis les années 1970 et qui continue d'être employée comme argument légitimant tous les excès de l'agriculture : « il fallait donner à manger à tout le monde ! » Ou encore : « Comment va-t-on donner à manger à tout le monde ? »

Mais seules les associations caritatives « donnent » à manger, et ce, grâce aux dons qu'elles reçoivent, car rien n'est gratuit. On ne donne pas à manger, on vend à manger !

Si l'on donnait à manger, les agriculteurs seraient des dieux vivants, la terre serait sacrée et les engrais, les pesticides et les fertilisants chimiques n'existeraient pas, parce que l'agrochimie n'aurait rien à y gagner. On ne donne pas « à manger au pays » ou à la planète, on vend à manger à ceux qui peuvent payer. C'est la raison pour laquelle beaucoup meurent de faim.

Rectifier cet abus de langage apporte une vision plus claire

de la réalité.

L'issue du débat 2018 sur le glyphosate est édifiante. Tout le monde a reconnu le caractère nocif du produit. Tout le monde s'est accordé pour dire qu'il fallait le supprimer, mais le résultat fut une diminution progressive sur un calendrier incertain. L'argument-choc émis par un agriculteur, représentant syndical, fut de dire : « Si nous ne gardons pas un minimum de glyphosate, nous ne pourrions faire face à la concurrence et les produits qui seront vendus en France, en provenance de l'étranger, en comporteront bien plus que ce que nous utilisons nous-mêmes. »

L'issue de la négociation politique induit que l'État, représenté par l'ensemble des autorités compétentes du pays responsable du dossier, n'est pas apte à protéger les citoyens de produits toxiques venant de l'étranger, ni de favoriser une transition par d'autres solutions, par la baisse du coût du gasoil pour inciter au désherbage mécanique au lieu de l'utilisation de la chimie, par exemple. La transaction n'a pu se faire qu'entre le choix du mal et du pire, pas entre le mauvais et le bon.

En 2019, le tonnage de glyphosate employé a encore augmenté alors qu'il était censé commencer à diminuer. C'est le schéma constant qui résulte de l'écologie dans une société libérale. Il faut produire plus pour être compétitif, relever ou relancer la croissance, vendre et consommer plus, y compris lorsqu'on est conscient qu'il s'agit de polluer et gaspiller. Il faut produire plus, quitte à entrer dans des processus dont on ne maîtrise pas l'issue et qui finalement influent sur notre santé à travers ce que nous rend la nature, par l'eau, l'air, les nutriments issus de nos cultures.

Le lien avec la santé est toujours évacué pour que l'économie soit in fine bénéficiaire. L'économie dans le langage politique est présentée comme un bien commun inamovible.

Mais on le voit dans tous les domaines, le flux d'argent est à sens unique. Les pesticides rapportent, il ne faut donc pas arrêter. Ils génèrent même doublement des revenus, car si les cancéreux coûtent à la sécurité sociale, ils rapportent aussi beaucoup aux industries pharmaceutiques et médicales.

Dire que la chimie a permis des rendements suffisants pour nous garantir une sécurité alimentaire tout en provoquant de plus en plus de morts passe pour une ironie cynique. Reste à prouver que cette chimie qui met les terres agricoles sous perfusion ne causera aucune famine dans les années à venir. L'illusion de « donner à manger » à tout le monde peut s'évanouir d'elle-même, le jour où il n'y aura plus rien à vendre.

Nos sociétés libérales, soumises et dociles aux règles économiques dictées par des instances supranationales sur des indices proposés par des cabinets privés ne se posent jamais la question de l'entropie du capitalisme. Ce serait tout remettre en cause. Pourtant, nos problèmes de pollution sont connus depuis une cinquantaine d'années, énoncés non pas par des lanceurs d'alerte, mais par des scientifiques qui étaient souvent au départ rémunérés par des entreprises qu'ils ont par la suite dénoncées. L'effet des pesticides et herbicides sur la nature a été constaté dès les années 1950, période des premiers épandages massifs aux USA.

Lors de la chute du communisme en Union soviétique, nous avons découvert les désastres écologiques produits derrière le rideau de fer. Mon activité de l'époque était pour moitié de concevoir et réaliser des films pour les entreprises. J'ai parcouru des friches industrielles incroyables, vu d'immenses étendues de terres polluées. J'adorais ça, j'avais l'impression d'être dans « Stalker » de Tarkovsky. Un matin d'hiver, un agent de sécurité m'a emmené dans une friche du côté d'Uckange et d'Hagondange. Officiellement, je repérais,

mais j'utilisais ma fonction pour satisfaire ma curiosité. Je ne sais pas si cet agent l'a deviné. Il m'a interdit de prendre des photos. Nous avons roulé sur des kilomètres et il m'arrêtait toujours dans des coins où des tuyaux sortaient de terre et vomissaient des liquides rouges dans des mares. J'ai vu des étangs aux reflets de mercure. Il faisait un froid terrible et tout était givré. Mais par endroit, la terre fumait. Il regardait ça comme moi, sans rien dire. Puis nous repartions vers une autre zone où il s'arrêtait pour me faire admirer la pollution en secret. Le monde qui nous entourait semblait irréel.

Lorsqu'autour de moi, les gens regardaient les images télévisées de la pollution de la désormais ex-URSS, je leur disais que j'avais vu la même chose en France, mais personne ne me croyait. Car notre société ne pouvait pas faire la même chose qu'une dictature communiste. Et pourtant, elle a continué à le faire jusqu'à très récemment. Le despotisme du profit n'a rien à envier aux dictatures relevant d'autres idéologies. Ce qui me frappe dans cette anecdote, c'est là aussi, l'incapacité de chacun à concevoir son empreinte sur la planète à travers sa consommation. Les Occidentaux regardaient l'écroulement du monde communiste sans penser un seul instant que pour produire le même acier, la même énergie nucléaire, nous engendrions peu ou prou des problèmes identiques. En Europe, encore aujourd'hui, peu de personnes sont prêtes à admettre que le développement industriel et technologique de leur pays a participé à engendrer le chaos que nous avons sous les yeux. Durant le XXe siècle, aucune idéologie n'est allée à l'encontre du développement sauvage qui avait été pourtant prévu et pensé.

Marx a été un des seuls penseurs de la modernité industrielle à aborder le problème dans le Capital, à travers son concept du métabolisme de l'homme et de la nature qui n'avait rien d'utopique ni de dictatorial et qui, au contraire de

l'écologie politique, cherchait à intégrer l'homme industriel dans le cycle de la nature. À la même époque, quelques utopistes avaient déjà dessiné les villes du futur avec de vraies décentralisations et pour chaque famille, un espace vital qui comprenait un jardin. Les Cités-Jardins, désormais engloutie par l'urbanisation en est une des traces. Sur ce terrain-là non plus, personne n'a réagi. Les parcelles de terre nourricières octroyées aux classes laborieuses par des patrons qui devaient savoir qu'ils ne les payaient pas suffisamment pour qu'ils puissent se nourrir n'ont pas été défendues et encore moins développées par les partis de gauche. L'objectif de tous les dirigeants durant la seconde partie du XXe siècle a été de vendre au consommateur et non de lui permettre de se nourrir par lui-même. Le lien a été cassé et la terre des jardins est devenue immeubles ou parking.

OXFAM relève dans son rapport 2019 que les 26 plus grosses fortunes mondiales possèdent autant que la moitié de l'humanité la plus pauvre. Comment peut-on imaginer que cette incommensurable plus-value ne pèse pas sur les ressources de la planète ? Comment peut-on imaginer que cette énorme somme d'argent rassemblée par seulement 26 personnes n'ait aucun lien avec une quelconque surproduction ou à la production de biens inutiles, puisque justement, la moitié de l'humanité (4 milliards d'individus) ne peut boire, se nourrir, se vêtir et se loger ? Si tout le monde avait de quoi boire, manger et s'habiller, on comprendrait aisément que ceux qui leur vendent soient riches. Mais ce n'est pas le cas, c'est même le contraire. L'exploitation de la terre se fait bien pour un profit et non pour une nécessité.

Le capitalisme qui érige le libéralisme (ou le néolibéralisme) comme unique modèle de société est bien le premier responsable du chaos dans lequel nous sommes entrés. Il est responsable de l'endoctrinement matérialiste auquel il

soumet les populations, qui se traduit par l'addiction à la consommation et par l'acceptation de l'exploitation sans aucune retenue de toutes ressources, végétales, minérales et humaines.

L'argument fallacieux toujours avancé du devoir « nourrir tout le monde » est faux pour le quart de l'humanité qui meurt de faim. Le deuxième argument est le prix. La chimie et l'industrie agroalimentaire seraient les uniques solutions pour que le consommateur puisse se nourrir à un prix raisonnable. La guerre entre exploitants et distributeurs nous a enseigné que cet argument est également faux. Les personnes qui achètent directement chez un agriculteur voisin savent qu'on y trouve de meilleurs produits pour moins chers.

L'idée même de vouloir nourrir tout le monde alors que nous savons d'ores et déjà que nous ne pouvons pas nous développer plus dans les régions habitables du globe est une idée capitaliste qui ne voit que le profit et qui n'a déjà plus rien d'humain.

La preuve en est que cette idée provient de pays qui ont les plus faibles taux de natalité. À qui profite donc la surexploitation et la surproduction sinon au capitalisme ? La moitié la plus pauvre de l'humanité va voir ses conditions de vie devenir de plus en plus difficiles jusqu'à un probable anéantissement, c'est l'aboutissement obligé du processus, sinon le but voulu. Pour nous, habitants de pays riches et tempérés, le risque apparaît aujourd'hui moindre, comme la pollution il y a trente ans, mais il existe tout autant. Nous aurons bientôt des réfugiés climatiques français qui viendront du sud pour s'installer au nord. Les viticulteurs de Bordeaux ont déjà commencé à préparer leur transhumance climatique.

Mais encore aujourd'hui, alors que les preuves sont sous nos yeux chaque jour, la doctrine libérale continue de nous faire prendre des transactions politiques pour des solutions

écologiques, ce qui est aisé puisque nous ne savons plus où est notre juste place sur Terre. Depuis notre canapé nous assistons léthargiques à l'avènement de puissances multipolaires dont le seul point commun est le capitalisme qui s'apprête à régner sur les ruines du monde.

Les ressources et leur partage sont l'équilibre sur lequel tente de se stabiliser chaque communauté, quelle qu'elle soit. Famille, tribu, village, pays, tout le monde a le même souci même s'il ne s'exprime pas de la même façon. C'est la taille de la communauté qui rend le problème des ressources social et sa solution politique. Mais une réduction des ressources vitales entraîne partout tensions et conflits, quelle que soit la taille de la communauté. Le manque d'argent apporte des conflits familiaux. Une mauvaise récolte amène des personnes à quitter le village. Les disparités économiques entraînent des conflits sociaux au sein d'un pays.

D'après les études, les bandes de chasseurs-cueilleurs ne dépassaient pas 150 individus. Il est possible que l'administration d'alors ou leur manque d'administration leur ait interdit la gestion d'un plus grand nombre de personnes. Sédentarisés dans des villages, les premiers agriculteurs ont mis des millénaires à former des bourgs. L'organisation de villes a demandé d'autres millénaires. Les mégapoles que nous connaissons aujourd'hui sont nées au moment où nous en découvrons les méfaits. Seule notre exponentielle capacité d'administration jumelée à la rupture du monde naturel leur permet d'exister.

Le partage des ressources n'a jamais rien eu à voir avec notre chère démocratie. La réduction des ressources faisait peser la question des vieux incapables de chasser lors de famines chez les Inuits. Le spectre de la surpopulation dans des îles isolées du Pacifique obligeait les plus jeunes hommes en âge de se reproduire à partir en pirogues à la recherche très

incertaine d'une nouvelle terre.

Les besoins de chacun sur son propre territoire ne sont pas compatibles avec les besoins des autres. Mais aujourd'hui, la réalité des ressources nourricières de notre territoire dépend de l'écologie de la planète. Et c'est ainsi pour chaque pays. Si les frontières défendent des lois, elles ne défendent plus les ressources nourricières puisque celles-ci peuvent être gâtées par les polluants émis depuis l'extérieur. La déforestation de grands espaces (Amazonie, Sibérie, Amérique du Nord) fait peser un risque de manque d'oxygénation de l'air à l'échelle de la planète. Le manque de terres nourricières provoque des migrations. Dans ces conditions, les frontières politiques n'existent plus à cause de la pression environnementale et humaine qui est trop forte. La raison commune de ces désastres est de s'être dit que la planète était suffisamment vaste pour tout supporter.

Notre conception de l'écologie comme politique libérale et démocratique n'est certainement pas compatible avec un territoire étendu sur lequel vit une large population. Si nous considérons les formes que revêt l'écologie lorsqu'elle est vitale, nous ne pouvons que l'imaginer sous forme de dictature à l'échelle de la planète. Sera-t-elle, comme elle se dessine aujourd'hui, une dictature capitaliste visant à réduire drastiquement les populations non productives ou alors une dictature verte cassant les outils de production pour réduire l'impact des plus voraces sur la nature et permettre au plus grand nombre de subsister ? Ce qui apparaît clair, c'est que l'avenir parle peu de démocratie telle qu'elle s'est brièvement développée dans la seconde partie du XXe siècle dans différentes cultures. Mais la place de l'être humain sur Terre n'a jamais rien eu à voir avec la démocratie.

3.3 *La Place de la nature (dans l'être humain)*

Si vous avez la chance d'habiter à la campagne ou en montagne et que par surcroît vous n'avez que quelques kilomètres vous séparant de vos activités, vous voyez peut-être plusieurs milliers d'arbres chaque jour. Si vous êtes en banlieue et que vos activités demandent une transhumance quotidienne de plusieurs kilomètres, vous en apercevez tout au plus quelques centaines. Si vous êtes citadins, il est possible que vous en croisie quelques dizaines. Mais si vous regardez des publicités, si vous surfez sur internet ou si vous regardez un flux télévisé, alors vous regarderez chaque jour des dizaines de milliers d'arbres, et ceci, que vous soyez campagnard, banlieusard, montagnard ou citadin. La nature apparaît dans toute sa splendeur et dans toute sa diversité surtout à travers nos écrans.

Seuls ceux qui se coupent des flux d'images ont une chance d'échapper à la représentation de la nature. Ils verront certes beaucoup moins d'arbres, mais ceux qu'ils verront seront réels. Ils ne pourront s'extasier sur la faune sauvage (composée d'animaux dressés pour le besoin des films). Ils ne se prendront pas à méditer devant la mue accélérée d'un papillon depuis lors disparu. Ils ne contempleront pas l'opéra de la nature filmé par des drones pour vendre du fromage, une automobile ou une assurance vieillesse. Mais le peu qu'ils verront sera réel et c'est beaucoup mieux ainsi, car il vaut mieux contempler la réalité dans sa nudité et son apparente simplicité que tenter de le faire sur une image produite pour apporter l'illusion d'une petite étincelle de vie.

Notre vision de la nature est faite depuis longtemps par

l'image et non plus par la réalité. L'image façonne notre relation avec la nature. Premièrement parce que l'image sublime la nature en adoptant des points de vue rarement accessibles à un simple bipède. Les drones ont démultiplié la capacité de filmer la nature en permettant des prises de vue spectaculaires à l'intérieur des forêts, au ras de l'eau, au milieu de cascades, en nous permettant de rentrer dans l'intimité des animaux sauvages... etc.

L'image de la nature est chargée d'émotion, donc, elle fait vendre. Elle vend du rêve, de l'aventure et de « l'extrême ». Elle donne au spectateur retranché derrière son écran la sensation d'une vie sur Terre. Mais la vision que lui donne son écran de la nature est tellement éloignée de la réalité objective et en quelque sorte de la réalité de sa vie terrestre que cette image ne sert au spectateur qu'à projeter ses fantasmes qui se résument à l'évasion, l'aventure et « l'extrême », les trois sentiments que doit provoquer toute image de nature, quel que soit le programme dont elle est issue et quel que soit son but rédactionnel.

L'impact de cette conception relativement nouvelle de l'individu pour la nature n'est pas neutre. On peut même dire que cet impact augmente en fonction de l'utilisation de la nature par l'individu. Plus la nature représente une évasion extrême, plus l'impact humain est important sur l'environnement.

Lorsque j'étais enfant, au sud de la région parisienne, le début de la Beauce qui se dessine en plateau dans cette région, il m'arrivait de croiser sur les chemins de terre des employés de ferme qui rentraient chez eux à pied ou en vélo. Les fermes sont à plusieurs kilomètres du bourg et ces chemins offrent souvent le moyen le plus direct de s'y rendre. Ils étaient en habit de travail, en bleu et en bottes en semaine et en habit de ville le dimanche. Il leur arrivait de ne pas rouler très droit (les

chemins n'offrent pratiquement jamais de virages dans cette région) et ils pouvaient accidentellement mettre de la boue sur leurs souliers. Lorsqu'aujourd'hui on croise des cyclistes le dimanche sur ces mêmes chemins, ils portent des casques, des lunettes de protection, des cuissards, des chaussures spéciales, des blousons de textiles techniques, le tout bien sûr en matière synthétique. Leurs vélos en carbone sont suréquipés et souvent électriques, ils ont un ordinateur sur le bras pour calculer leur rythme cardiaque, un autre ordinateur sur le guidon pour calculer la distance, un GPS, un téléphone, ça va sans dire, et surtout une caméra perchée sur le haut du casque. À quarante ans d'intervalle, ils empruntent tous les mêmes chemins qui ont très peu changé si ce n'est les fossés et les talus qui ont disparu et qui pouvaient présenter des dangers à l'époque. Ils ne les empruntent pas pour les mêmes raisons, mais le font avec des moyens proches. Les employés de ferme vivaient dans cet environnement et se servaient de ces chemins pour se déplacer. Pour les semi-citadins qui vivent aujourd'hui dans ce qui est devenu la grande banlieue de Paris, ces chemins sont un espace de loisir dans lequel ils pénètrent bardés de matériels.

Vous pouvez faire les mêmes constatations en fonction du degré sportif pour lequel la nature est utilisée. Il s'agit d'un impact direct et indirect. Toute incursion dans la nature commence par la visite d'un magasin de sport ou d'un centre commercial, dans lesquels sont achetés, chaussures, collants, lunettes, casques, écouteurs pour baladeurs, toute la panoplie en matière synthétique qui permettra de protéger, d'isoler le corps pendant l'incursion dans la nature et le matériel qui permettra d'en rapporter les images souvenirs. Un promeneur a un équipement moindre qu'un joggeur. Un marcheur en raquettes a un impact moindre qu'un skieur de piste à qui il faut des remontées mécaniques. À ceci viennent s'ajouter les

comportements des individus qui prennent l'ensemble de la nature comme un espace de loisir, comme un espace à affronter et des éléments auxquels se confronter. Le comportement d'un skieur de randonnée n'est pas celui d'un skieur de piste. Il suffit de constater la saleté des terrasses et des abords des bars d'altitude pour comprendre que les skieurs de piste achètent un loisir et ne se considèrent pas comme hôtes de la nature qui est réduite à un simple support de leur sport. Ce phénomène s'aggrave en fonction du standing de la station. Plus la station est chère, plus ceux qui y pratiquent sont sales, laissant aux employés le soin de ramasser pour eux, sans aucun souci pour la nature qui pourtant les entoure. Ils imitent en ça les alpinistes des sommets himalayens qui au fil des années ont créé les décharges les plus hautes de la planète sur les camps de base des ascensions.

C'est une simple question d'économies, car il suffit de payer les Sherpas pour qu'ils redescendent les emballages et matériels devenus inutiles. Mais tout comme le skieur de piste, l'alpiniste est là pour son dépassement personnel, pas pour la nature. Il paye pour son hypothétique exploit, pas pour vider ses poubelles au bon endroit. La nature reste toujours subordonnée à son exploit. Son but est la photo au sommet ; pour cet unique but, il détruit la montagne en y laissant ses ordures pour de mesquines économies.

Le dépassement de soi n'est pas une quête initiatique, une ascension n'a rien d'une démarche spirituelle, ce sont les restes dévoyés d'une crainte ancestrale que certains cherchent à dominer au péril de leur vie et qui implantent dans les cerveaux des consommateurs cette image de la montagne ô combien médiatique et productrice de profits.

On trouve cette même progression dans les sports extrêmes, plus un sport est « extrême », plus son impact est important sur la nature à travers le matériel, l'intendance et les

voyages qu'il demande. Les sports comme le wingsuit sont de grands pourvoyeurs d'images impressionnantes et forment la vision de la nature d'un large public, ce qui est bien sûr fait pour vendre en général le produit du sponsor.

La mer, autre terrain de loisir, n'échappe pas non plus à l'avidité du consommateur. Les navigateurs solitaires ont gravé des images d'aventurier sur lesquelles surfent les vendeurs de bateaux, de séjours touristiques et les promoteurs immobiliers. Un des résultats visibles en Bretagne par exemple est l'envahissement du paysage par les bateaux de plaisance. Pour tout le monde, ces voiliers amarrés font partie du paysage. Il ne viendrait à personne l'idée de comparer ces voiliers inoccupés à des caravanes abandonnées. Mais s'il y avait autant de caravanes sur les plages que de bateaux amarrés dans les baies leur faisant face, le tollé serait incroyable. Il s'agit pourtant du même phénomène. Il y a quelques années, la moyenne de sortie des navires (essentiellement des voiliers) du port de plaisance du Crouesty était d'une journée par an. Des bateaux principalement composés de matières synthétiques issues du pétrole. Tous les propriétaires se considèrent comme des amoureux de la mer et donc de la nature. Si quelques-uns d'entre eux faisaient le lien entre leur supposé amour de la nature et l'impact de cet amour, ils loueraient leurs bateaux un jour par an plutôt que de l'acheter. Mais être propriétaire d'un voilier amarré en Bretagne permet de se prouver et de montrer à son entourage qu'on vit son rêve, ça donne du prestige. Et ceci sans risque, tant que le bateau reste au port.

L'image de la nature comme espace de loisir, l'image de la nature hostile permettant le dépassement de soi a largement contribué à sa désacralisation. La montagne a été dans toutes les cultures un pilier du monde terrestre, l'espace par lequel les hommes communiquent avec les dieux, avec les esprits. Samivel doit se retourner sur son petit nuage en voyant ce que

son amour de la montagne et son talent d'écrivain pour la décrire ont produit.

La nature est devenue une image, les lieux les plus craints comme les cimes et les vagues ne sont plus redoutés. Les cimes s'effondrent et la mer menace d'envahir les côtes. La Terre nous répond sous forme de catastrophes.

4.1 Notre lien énergétique avec la Terre

C'est un lieu commun de dire « Je pars à la campagne me ressourcer » « Lorsque je rentre de la montagne, je suis en forme. » « Que j'aimerais vivre là-bas, au bord de la mer ! » Certains lieux rechargent. Certaines personnes sont de la mer, d'autres de la montagne. Certaines restent attachées à la terre de leur enfance, d'autres trouvent leurs racines dans une autre région, un autre pays parfois très éloigné de leur lieu de naissance, mais dans lequel ils se sentent chez eux. Il s'agit pour chacun d'un endroit, d'un petit coin ressenti comme le sien. Dans ce lieu, l'être profond de l'individu trouve son lien avec la terre. Il y a ses racines. Si elles sont souvent vécues comme culturelles, elles sont en fait d'abord énergétiques et vibratoires. Pour certains chercheurs, la raison en serait l'information identique contenue dans l'eau de l'individu et dans l'eau (sous toute forme) de son lieu d'origine ou de résonance. Ce qui nous donnerait cette bonne sensation. C'est effectivement un endroit où le corps vibre, emmagasine de l'énergie, par le sol, le vent, la pluie, le soleil et toutes les énergies cosmiques à portée de peau. Notre lieu, notre petit bout de terre nous recharge et nous apaise. C'est notre moment chamanique, le moment où l'on s'enracine, notre « ici et maintenant je vis sur terre ».

L'éloignement entre un individu et Sa Terre diminue son potentiel énergétique comme une plante qui a besoin de soleil et qu'on laisse à l'ombre. Ce manque transforme cette énergie en nostalgie, en apathie ou en lassitude. Rien de bien méchant au départ, mais l'impératif de retourner « là-bas » se fait sentir

tôt ou tard. Comme les animaux et les plantes, nous avons besoin de notre milieu naturel. Certains le savent, d'autres n'en ont jamais conscience et traînent leurs pathologies de déracinés qui deviennent parfois sévères au fil des ans. Si l'on multiplie par le nombre d'individus privés de leur morceau salvateur de terre natale, nous avons le tableau des malheurs du monde sous les yeux. La mauvaise santé de la planète se voit aux foules déracinées.

Ce manque apparaît aussi par un besoin de se recentrer. C'est notre lien avec la Terre qui nous appelle, l'énergie de l'univers avec laquelle nous sommes connectés à cet endroit par chacune de nos cellules. Ce besoin nous renvoie à ce que nous sommes : de simples mammifères avant d'être cet homo sapiens auto promu fierté de la création et de l'évolution.

Le rattachement avec ce lieu nous permet une pensée claire, en accord avec ce que nous sommes parce que nous sommes là où nous devons vivre. Notre pensée fait partie de notre écosystème, vibre au rythme de notre petit bout de terre. Il n'y a besoin d'aucune croyance ni d'aucune valeur culturelle pour le ressentir. Il n'est pas utile d'en faire un acte magique, car c'est le lien chamanique même de chaque être humain. Chacun appartient à un bout de terre, quel qu'il soit, où qu'il soit. Mais, tout le monde ne le sait pas, beaucoup le perdent et un plus grand nombre encore n'y a plus accès. Il faut écouter son intuition pour le trouver et aller le retrouver dans les moments importants.

Lorsqu'on sort de ce petit territoire ou qu'on en reste trop longtemps éloignés, nos esprits se brouillent. Ils ne produisent plus de pensées cohérentes, c'est-à-dire de pensées en accord avec ce que nous sommes, avec ce qui nous entoure.

4.2 Progrès et développement

Si les débats oiseux sur les conséquences pour les générations futures, l'état de la planète dans un millénaire et les responsabilités passées font débat, les observations que chacun peut faire aujourd'hui autour de lui sont sans appel. Notre monde souffre et, fait nouveau, des voix s'élèvent pour pointer le grand responsable : le progrès.

Prenons deux exemples : le fusil et la roue, progrès incontestables dans l'évolution des civilisations dont nous sommes issus.

Pourquoi certains peuples ne les ont-ils jamais adoptés ?

Nous devons d'abord garder à l'esprit que nous avons toujours l'impression de tout découvrir et que seuls les peuples connus et référencés par nos soins ont le mérite d'exister. La réalité est bien sûr différente, les peuples premiers ont également des yeux, des oreilles et un odorat souvent plus développés que les nôtres ; et ils nous ont parfois observés longtemps avant que nous découvrions leur existence. Ils ont aussi des cerveaux. Ils observent et réfléchissent peut-être même un peu plus que la moyenne de l'humanité vivant en société moderne, car leur survie dépend quotidiennement d'un choix de groupes beaucoup plus restreints que ceux formés par nos états. Pour finir, ils se savent individuellement plus vulnérables que la plupart de nous.

4.2.1 Le Fusil

Pourquoi des tribus vivant de la chasse n'ont-elles pas adopté le fusil après avoir vu et compris la puissance de cette arme dont certains d'eux avaient par ailleurs également fait les frais ? Pourquoi ont-ils gardé par exemple la sarbacane ou l'arc aux flèches enduites de curare ?

Principalement à cause du bruit. La détonation fait fuir le

gibier et indique la présence du chasseur alors que l'arc ou la sarbacane sont pratiquement silencieux.

Ils ont tôt fait de comprendre que l'utilisation d'armes à feu les obligeait à parcourir des distances toujours plus grandes pour pouvoir se nourrir. La technique importée de l'arme à feu ne constituait par conséquent pas un progrès puisqu'il les éloignait de leurs ressources en gibier.

Il y a d'autres exemples où le progrès technique fait reculer la ressource. J'ai pu observer très récemment aux Philippines des pêcheurs qui se rendent à proximité du lieu de pêche avec un bateau à moteur en remorquant une barque à rames dans lequel ils montent pour aller plus loin poser leur filet en silence. Ils savent que le bruit de l'engin fait fuir les bancs de poissons. Le moteur est donc pour eux un progrès qui les a rapprochés des îles voisines, mais un progrès qu'ils ont su tempérer par rapport à leur besoin quotidien de poissons. On retrouve ici le même rapport entre la distance et la surface. Plus on va chercher sa nourriture loin, plus il faut une large superficie et donc plus d'énergie pour se nourrir, car la distance crée des surcoûts de temps et de mobilisation humaine, et donc des pertes que seule l'augmentation de la surface à exploiter peut compenser en production pour que chaque maillon y trouve son compte.

4.2.2 La Roue

Un autre progrès qui n'a mystérieusement pas trouvé (ou peu) d'intérêt chez les Amérindiens est la roue. Ceci est un mystère pour des sociétés comme celles des Aztèques et des Mayas qui possédaient un niveau d'évolution comparable à d'autres sociétés l'utilisant. Il est par ailleurs prouvé par des objets retrouvés qu'ils connaissaient ou qu'ils avaient connu la roue à certaines époques — le savoir se perd parfois. Pour finir, ils avaient tous les matériaux et la maîtrise

adéquate pour construire des chariots à roues, mais ils ne l'ont pas fait. Pour les Incas, une des hypothèses souvent admises serait qu'ils n'aient jamais eu plus que les lamas pour le transport des marchandises. Le lama est un animal de bât supportant uniquement de petites charges et incapable de tirer un chariot. Une autre hypothèse met en cause les nombreux ponts en cordes de l'immense réseau routier, des ponts en effet trop étroits et fragiles pour autoriser le passage de convois lourds et larges. Les deux hypothèses ne prennent en compte que l'impressionnant réseau de routes entretenues de l'empire (estimé à env. 25 000 km) pour expliquer l'inefficacité de la roue. De plus, si la roue n'apporte guère d'avantages pour monter, elle en a en revanche pour descendre. Ils utilisaient des rondins pour déplacer de lourdes charges, ils auraient pu s'en servir pour certains transports. Pour finir, la propulsion animale a commencé par l'homme. Les petits chariots, dont la brouette, ont précédé de plusieurs siècles les calèches et les tombereaux. La roue aurait pu apporter des solutions sur certains terrains, notamment dans quelques villes. Il y a donc un hiatus que l'on cerne toujours mal dans l'évolution de ces cultures sur leurs choix.

Les nations indiennes d'Amérique du Nord n'ont pas plus adopté la roue. Ils en avaient pourtant un bon nombre d'exemples sous les yeux avec les chariots des colons. Ils ont continué à utiliser leurs travois, ce dispositif composé de deux perches de bois assemblées par une pièce de cuir ou de tissus pour poser une charge tiré par un cheval ou des hommes.

Pour eux, les raisons de cette résistance sont multiples et claires. Les roues des chariots s'embourbent et se brisent là où les brancards du travois glissent et résistent. La roue nécessite une piste, ou tout du moins la recherche d'un itinéraire et d'une topographie adaptés, le travois passe partout, il peut être aisément démonté et abandonné. Changer un brancard prend

quelques dizaines de minutes, réparer une roue peut prendre plusieurs jours. Il faut ajouter un troisième point qui est la force de l'animal de trait. C'est un point souvent mis en avant. Mais si les Indiens d'Amérique du Nord avaient voulu tirer des charges sur roue trop lourdes pour un seul cheval, ils en auraient attelé plusieurs, ce qui les aurait amenés à emprunter certains itinéraires et certaines routes.

La non-utilisation de la roue est donc la conjonction de plusieurs facteurs : les différentes natures de sol rencontrées, la liberté de l'itinéraire, la capacité à pouvoir changer facilement une partie cassée ou endommagée du véhicule qui porte la charge. Il faut ajouter à ceci un autre paramètre que nos esprits occidentaux oublient aveuglés par l'aberration de cette résistance à une technologie vieille de plus de 3 500 ans : on ne construit pas une roue avec du bois de ramassage, or les Indiens ne prélevaient pratiquement pas de bois sur pied et n'utilisaient que du bois de ramassage pour leurs besoins. C'est peut-être également là une des raisons du rejet de la roue à aubes de moulin par les Indiens sédentaires. Considérer un itinéraire comme un Indien amène à une lecture totalement différente de la topographie et donc de la nature.

4.2.3 De la roue à l'automobile

Les Occidentaux ont amélioré cette technologie et continuent de l'améliorer par l'évolution des moyeux, des roulements, des suspensions, des revêtements, etc. Ces évolutions sont toutes très récentes puisqu'elles datent d'à peine plus d'un siècle, ce qui est peu pour une roue de plusieurs millénaires.

Ces changements sont dus à un autre récent progrès, le remplacement de la traction animale par la traction mécanique motorisée qui a transformé le chariot en véhicule automobile. Plus besoin d'animaux ! L'automobile est un

indéniable avancement. Embarquer sur un véhicule un moteur qui en fait tourner les roues est une idée géniale concrétisée par pléthore d'inventions. C'est une évolution dont personne ne peut se plaindre, y compris les bœufs et les chevaux.

Mais la mise en production de grandes séries de voitures automobiles va voir apparaître deux développements majeurs : le confort et la vitesse. Ces deux développements nés d'un progrès vont engendrer la majorité des pollutions et des méfaits liés à l'automobile.

L'autre développement voulu par le capitalisme « Fordien » est la consommation de masse. Ford fonde le capitalisme du XXe siècle en étant le premier industriel à concevoir la production d'un produit, la Ford T, pour une consommation populaire. Il forge le concept en même temps que les millions de pièces de ces automobiles : pour se développer, le capitalisme doit vendre aux masses et non au cercle restreint de la population riche. Quinze millions d'exemplaires de Ford T seront vendus entre 1908 et 1927. Un siècle plus tard, il est difficile d'expliquer aux populations ce qu'est l'aberration de la voiture individuelle.

La vitesse a été comme on le sait un développement inutile, puisqu'aujourd'hui toutes les voitures sont faites pour rouler au-delà des limitations. Elles embarquent pour se faire un équipement qui coûte à la construction, à l'entretien, à la consommation et à la destruction. Il en va de même pour le confort, ordinateur, radio, écrans, commandes électriques sont des développements devenus indispensables pour l'automobiliste et pourtant non fondamentaux à la fonction première de l'automobile qui est de se déplacer sans traction animale.

Les autres développements viennent de la route. Plus les voitures ont roulé vite, plus il a fallu créer des voies de communication permettant de circuler en sécurité et de

supporter l'augmentation exponentielle du trafic. Comme par définition les automobiles ne roulent que sur des routes, le nombre de voies a augmenté de façon à ce que chaque maison individuelle soit raccordée au réseau. Comme les voitures glissent et dérapent, des revêtements ont été mis au point pour permettre une meilleure sécurité lors des déplacements, etc. Par ses développements non indispensables, l'automobile qui constituait un progrès est devenue un fléau.

Des idées émergent aujourd'hui à travers des prises de conscience sans ralentir la production d'automobiles de plus en plus coûteuses et polluantes (le poids et les équipements toujours plus importants ruinent les effets du travail fait sur la pollution due aux carburants.)

La voiture individuelle est en grande partie une absurdité, surtout en milieu urbain qui est le plus touché par la pollution. La rusticité d'un véhicule ne l'a jamais empêché de rouler et au contraire de ce qu'on avait prévu, le confort des bitumes augmente la vitesse et donc le risque d'accident. Lorsqu'une route est refaite à neuf, on l'équipe de casse-vitesse...

Les Premières Nations d'Amérique du Nord n'avaient peut-être pas anticipé d'aussi lointains et désastreux développements en refusant d'utiliser la roue. La majorité de leurs descendants roulent aujourd'hui dans des voitures comme tous les Américains, mais leurs forêts brûlent, et cela, les plus sages de leurs ancêtres l'avaient prévu.

Le second effet pervers des développements liés à l'automobile concerne les voies de communication dont nous sommes si fiers, mais qui ruinent notre vie quotidienne.

4.2.4 Routes

La loi qui préside aux flux routiers dit que là où il y a une route, il a des voitures. C'est une loi du flux comme la conductivité de l'électricité. Certains matériaux

mènent l'électricité d'autres pas, et certains matériaux la conduisent mieux que d'autres. Les chaussées les plus larges et les mieux carrossées attirent plus de flux d'automobiles que les chemins de terre et donc toute nouvelle voie, quelle qu'elle soit, verra tôt ou tard son trafic augmenter. Les routes se sont donc multipliées. Le résultat le plus voyant de ce développement, celui qui cause le plus de dégâts est logiquement la distance qui existe aujourd'hui entre les lieux de vie et de travail qui occasionne un trajet quotidien impensable il y a encore un siècle, mais rendu possible par la vitesse, le confort des véhicules et les voies de circulation. On va quotidiennement travailler à une distance qui aurait demandé une journée de transport jadis.

Les Indiens d'Amazonie ont immédiatement compris que l'efficacité du fusil allait en fait les éloigner de leur source de nourriture. Nous, nous n'avons pas vu que la voiture et la route allaient nous éloigner de notre travail. Car c'est bien ce qui s'est produit et non le contraire. Dire « J'irai plus vite en voiture ! » exprime la difficulté de la distance.

Les Indiens ont gardé leurs travois pour circuler librement à travers les immensités sans détruire la nature et sans l'entraver par des routes. Nous avons fait le contraire sans aucune prémonition des conséquences que ces développements allaient avoir. Et bien sûr sans écouter les autres peuples qui nous avertissaient. Il était pourtant facile de les entendre puisqu'à l'époque, nous vivions chez eux.

Pourquoi ce retour de bâton du progrès ? Parce que si le progrès répond objectivement à un besoin général et apporte à tous, les développements particuliers qui en découlent répondent eux à un désir individuel et ne rapportent qu'à un petit groupe.

Une société traditionnelle sait s'arrêter grâce à une réaction commune, la preuve de leur survie jusqu'à

aujourd'hui l'atteste. C'est aussi parce que l'ensemble de la population refuse qu'un groupe ou une personne fasse des bénéfices sur le bien commun qu'est la nature.

Notre recherche de satisfaction personnelle attisée par toute la puissance marketing de nos sociétés de consommation nous entraîne toujours plus loin et plus vite à la catastrophe. Voir cette catastrophe à l'œuvre et avoir conscience de son omniprésence ne change en rien notre comportement.

Il suffit d'analyser un film publicitaire vantant les mérites d'un véhicule pour comprendre à qui il est destiné et ce que l'acquéreur ciblé recherche : une liberté d'aller confortablement et en toute sécurité là où il veut en séduisant des proches (enfants) ou des inconnus (du sexe opposé).

Mais tout cela est faux. La voiture va uniquement là où il lui est permis de rouler suivant les règlements en vigueur et la carapace qui entoure ses passagers les coupe de toute relation avec l'extérieur : la nature et leurs semblables qui roulent dans le même sens. Contrairement au storytelling environnant l'image du véhicule individuel, acheter une voiture et la conduire, c'est accepter de faire partie d'un flux supervisé et non d'accéder à la liberté de parcourir la nature.

De façon paradoxale, la consommation de masse a révélé l'individualisme qui génère aujourd'hui de lui-même la consommation de masse.

À l'inverse d'un peuple premier constitué autour d'un même besoin de la nature, nous agissons chacun, tels des drogués, guidés par l'unique dessein d'assouvir un insatiable désir qui nous amène à cette funeste confusion entre progrès et développements.

Les progrès sont très rares dans l'histoire de l'humanité, les développements faisant suite aux progrès passés sont aujourd'hui quotidiens et ont un même but : flatter un désir individuel et immédiat pour en tirer profit. Ces

développements ne rapportent donc qu'à quelques-uns et détruisent l'environnement de tous.

4.3 La Science, bombe à fragmentation de la terre

L'utilisation de la fragmentation scientifique est devenue un outil politique délétère. La Covid-19 aura couronné l'absurdité de cette pratique chaque jour de l'année 2020.

La science morcelle et dissèque ce qu'elle étudie, car c'est son mode de fonctionnement. Aucun biologiste ne peut conduire une recherche pour conclure sur des implications psychologiques. Même s'il les met en évidence, il ne peut sortir de son rôle de biologiste.

Si un psychologue reprend l'étude du biologiste pour en expliquer les implications psychologiques, on lui objectera facilement qu'il prend comme source, une base qui n'appartient pas à sa spécialité. Pour valider une investigation de ce type, il faudra monter une équipe pluridisciplinaire, ce qui est lourd en matière d'organisation et de coûts. Il faut donc le plus souvent se contenter de données éparses qui ne sont pas toujours scientifiquement corrélées. La collecte de données pour une récupération politique et polémique est donc aisée pour abreuver de chiffres les médias et les réseaux qui en raffolent. L'absence de liens ou les différences de nature des liens permettent de bâtir toutes controverses politiques sur les sujets importants touchant notamment à nos relations avec la nature, à travers l'air, l'eau, la nourriture, la production d'énergie et donc les pollutions diverses et bien sûr la santé. Plus on empile de données fragmentées, plus il est facile de leur faire dire ce qu'on veut. Le chiffre, la statistique qui souligne un détail devient la preuve irréfutable, parce que

scientifique, d'un tout. Comme notre société matérialiste ne peut parler du monde que par la science, on retrouve inéluctablement ce raisonnement fragmenté et incomplet dans tous les thèmes vitaux. C'est ce qui nous différencie d'une société chamanique qui elle rassemble tout sur des principes vitaux.

Par exemple, une société chamanique observera une nouveauté avec prudence. Car pour elle, quelque chose de nouveau est obligatoirement déconnecté de ce qu'elle connaît. Elle doit donc trouver les liens avec ce qui est connu pour juger de la cohérence de cette nouveauté par rapport à l'ensemble de son monde connu et savoir à quelle entité suprahumaine cette nouveauté est rattachée.

Si l'on prend encore aujourd'hui cette prudence et même cette réticence au progrès comme une arriération, c'est parce qu'on ne comprend pas le langage que revêt leur démarche qui consiste à trouver une signification à ce qui est nouveau. Ce qui est nouveau est par définition extérieur au monde connu, donc potentiellement nocif puisque le monde est équilibré sans cette nouveauté. Refuser la domestication de certains animaux, de certaines plantes, refuser l'utilisation de certains outils est à attribuer à l'équilibre d'un tout et non pas à la satisfaction ponctuelle d'un besoin comme chez nous. Car, si l'on considère le tout, force est de constater que le besoin n'existait pas, ce qui a une signification et donc concourt à l'équilibre de leur monde, en l'occurrence de leur écosystème.

Tabous et superstitions recouvrent aussi des dangers réels. Une superstition s'avère souvent avoir été d'une logique salvatrice une fois qu'on l'abandonne. Si ces sociétés relient aussi précisément les implications d'un développement à ses implications humaines, c'est qu'elles savent que le présent de la vie quotidienne dépend d'un nombre important de paramètres qu'il est aventureux de vouloir dominer. Et qu'il est également

dangereux de penser qu'une quelconque domination est pérenne. C'est une démarche rationnelle puisque la multitude, la multiplicité des interactions est résumée à une unité, un esprit, propriétaire et organisateur de cette complexité.

4.3.1 La Science comme représentation du monde

Au lieu d'unifier la disparité dans une représentation, nous avons suivi une voie radicalement opposée. Nous tentons de représenter le monde à travers une somme gigantesque de données scientifiques. La science n'est pas faite pour représenter le monde et nous ne devrions pas accepter qu'elle le représente. La science étudie d'infimes parties de notre monde à travers des millions d'études. Et quand bien même un esprit humain parviendrait à accumuler la totalité des connaissances scientifiques disponibles pour créer une représentation du monde, il verrait apparaître l'image d'un monde passé, car les études et leurs objets auraient évolué entre temps. Utiliser la science pour représenter le monde est donc une démarche erronée et inutile.

De par l'exiguïté de son champ, une recherche scientifique peut tout au plus révéler un fait qui deviendra un symbole public comme la plastification des océans est devenue un des emblèmes de la pollution. Si les pesticides arrivent sur le devant de la scène médiatique, ils deviennent temporairement les symboles de la dégradation de notre nourriture. La science médiatisée augmente une réalité en occultant toutes les autres. L'air emplit le paysage lorsque sa pollution est à l'honneur. Le vert recouvre tout lorsqu'une étude sur la perte des nutriments dans notre alimentation fait la une.

Les chercheurs nous apportent des éclairages passionnants sur le monde, les journalistes scientifiques font un travail souvent remarquable pour expliquer ces recherches au public.

Mais la conjugaison des deux réduit le monde, le morcelle et l'éloigne de nous puisqu'il s'agit toujours d'un monde expliqué et techniquement représenté. Notre vision du monde subit tous ces filtres : champ réduit d'investigation scientifique, multiplicités des études et donc fragmentation et apparition d'un monde parcellaire, restitution à travers une traduction journalistique des données scientifiques et enfin une image. L'image, vecteur essentiel de la communication, finit la réduction en transformant le morceau de monde qui lui est confié en bibelot que l'on contemple dans le creux de sa main, et en abolissant toute notion de proche ou de lointain, de macroscopique ou de microscopique. Voilà comment sont construits nos rapports avec le monde à travers la science et sa médiatisation. Au contraire, le chamanisme caractérise et habite à travers le dialogue le monde dans lequel il vit. De plus, les individus parlent entre eux de ce qu'ils voient comme des jardiniers qui regardent pousser leurs légumes, ils débattent non pas pour se révolter vainement de ce qu'on leur impose, mais pour savoir ce qui est acceptable.

Ce phénomène de morcellement et d'éloignement du monde reflète le souhait largement partagé d'une société matérialiste et signe l'appauvrissement de nos relations individuelles avec le monde réel et proche. Si l'on se départit des représentations du monde produit par les sciences et véhiculé par les médias, si nous oublions ce que nous avons appris sur les fleurs, les arbres, l'air, les insectes pour observer le monde que nous avons sous les yeux, qu'avons-nous appris directement de lui ? Qu'avons-nous appris par notre observation personnelle au cours de notre vie ? Quel dialogue avons-nous avec le monde que nous avons traversé ?

Pour la majorité d'entre nous, la nature nous parvient seulement par l'air, par l'eau et par les aliments achetés. Nous allons vers elle uniquement pour les loisirs et nous la

découvrons par la science pour les plus curieux. Pour le reste, le monde vient à nous à travers des études et des écrans. Notre société nous amène à l'opposé d'un comportement spirituel qui est pourtant compatible avec la science dans d'autres cultures.

4.3.2 L'exemple du modèle soviétique

La cosmonautique soviétique est un territoire scientifique unique en son genre dans lequel j'ai pu observer une forme de superstition au plus haut niveau.

Un des exemples les plus célèbres est né avec le vol de Yuri Gagarine. Lors de ce premier vol comme lors de tous ceux qui ont suivi, le cosmonaute est préparé et habillé dans un milieu aseptisé pour ne pas transporter bactéries et microbes. Les cosmonautes sont amenés sur le pas de tir dans un bus. Dans le bus, Gagarine eut une envie pressante qui l'obligea à se soulager devant un des arbres sur le parcours. Pour ce faire, on lui ôta sa combinaison de vol, la combinaison anti-g et les sous-vêtements thermiques avant qu'il continue seul à faire ce que la nature commandait.

Depuis et au moins jusqu'au vol de Michel Tognini en 1992, puisqu'il me l'a confirmé, les cosmonautes s'arrêtent devant le même arbre pour se soulager avant de monter dans leur Soyuz. Le problème de bactéries et microbes est plus important puisque les durées de vol depuis Gagarine ont considérablement augmenté, jusqu'à plus d'une année dans la station Mir.

On pourrait rester sur l'idée d'une tradition anecdotique, tout de même potentiellement dangereuse. Mais ce n'est pas exactement ça. Un jour que je me trouvais en présence d'un haut gradé responsable des programmes spatiaux russes, je lui parle de cette anecdote qu'il me confirme. Je lui demande alors si l'on peut qualifier ce rituel de superstition. Avec une pointe

d'agacement pour ma remarque ironique sinon tendancieuse pour un militaire scientifique communiste, il me répond : « Non, ce n'est pas une superstition ! Mais on ne sait jamais ! »

On peut prendre cette réponse comme une finesse intellectuelle. Nous étions à la fin de la période de la perestroïka et donc toujours officiellement sous le communisme où tout le monde devait afficher un total athéisme, surtout dans ces milieux stratégiques. Mais en fait, cette tradition tenait aussi du symbole baignant la recherche spatiale dans laquelle l'humilité des Russes qui y travaillaient était importante.

On peut objectivement se demander comment ce genre de fait peut se produire dans un environnement scientifique, militaire et idéologiquement hostile à la croyance, alors que notre sphère scientifique, supposée ouverte et tolérante interdit tout passage des frontières du rationnel. Il faut d'abord admettre également que l'esprit russe est resté beaucoup plus oriental que la rigidité communiste nous l'a laissé imaginer et paraître, ce qui leur a permis d'agglomérer des zones floues à la logique dans beaucoup de domaines. De plus, la conquête spatiale soviétique a fait beaucoup de morts. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans ce milieu scientifique obligé d'avancer dans l'inconnu souvent rapidement et sous des pressions politiques énormes, cette forme de prudence rationnelle qui confine à la superstition. Voilà qui nous ramène au comportement d'une communauté vivant dans le chamanisme. La communauté des cosmonautes soviétiques a construit une superstition favorable à son activité, sachant qu'elle doit faire face à un nombre de paramètres qu'elle ne contrôlait pas entièrement et peut-être qu'elle doute de contrôler un jour totalement, le risque 0 n'existant pas. L'écosystème de la cosmonautique russe acceptait ce paradoxe de la superstition par le « on ne sait jamais ! »

4.3.3 La superstition comme principe de précaution

Il faut concevoir les tabous et superstitions des peuples du chamanisme comme des principes de précaution, ou tout au moins comme une humble prudence face à cet ensemble complexe que représente leur monde (leur écosystème) et avec lequel on communique à travers des entités suprahumaines.

Chez nous, tabous, superstitions, croyances n'ont pas le droit de cité. Ils ont été remplacés par le principe de précaution scientifique qui prévaut lorsqu'un doute apparaît. Aucune de nos règles de prudence ne peut revêtir un fond de croyance comme pour les cosmonautes soviétiques.

Ce principe de précaution est toujours émis par une autorité qui rassemble des experts et parfois organise un débat contradictoire. La conclusion est toujours scientifique. Le doute a disparu pour laisser place à des données chiffrées que les autorités utiliseront comme une vérité.

On peut ainsi prouver, par le truchement d'une logique de raisonnement scientifique, que le doute a disparu puisqu'il est chiffré. Bien sûr, une fois livrés, statistiques et pourcentages font l'objet de toutes les contradictions et polémiques. Mais un fait scientifique a été établi, il dissout le doute tout en devenant la seule réalité, faisant table rase de toutes expériences passées, interdisant toutes hypothèses différentes. Si l'argument d'un principe de précaution est toujours la protection de la population et de la nature, reste à définir à quel moment, à quel degré se situe le danger et où commence le risque ? Si nous prenons l'épidémie de la Covid-19 comme exemple, on voit bien que l'apparition d'un nouveau virus a produit naturellement des évolutions continues de données. Ces données étaient toutes justes lors de leur parution, mais l'évolution les a rendues en partie ou en totalité caduques par l'arrivée d'autres données comme les hypothèses et les

conclusions qu'elles avaient suscitées. C'est la limite de la démarche scientifique, admise par les scientifiques, mais le plus souvent niée par ceux qui l'utilisent.

Chaque pays, chaque population réagit différemment à un même problème. Mais là où le doute amène le chamanisme à faire intervenir une superstition cohérente, nos sociétés scientifiques et libérales répondent par une zone d'incertitudes qui se doit d'être contenue par un discours politique à coloration scientifique.

4.3.4 Quelques algues dessinent nos comportements

Dans le discours politique, le principe de précaution, le doute est devenu une zone d'incertitudes scientifiques qui reste ouverte. C'est un moment d'attente obligée qui rend la population passive. Un cas très connu nous en donne un parfait exemple.

Depuis les années 1960, des algues vertes prolifèrent sur des plages de Bretagne entraînant des désagréments à cause des émanations de gaz des végétaux en décomposition, ce qui se traduit par une baisse du tourisme sur les plages, des morts accidentelles d'animaux et aussi l'intoxication de quelques personnes.

Dès les années 80, des chercheurs indiquent que les algues prolifèrent à cause de la concentration de nitrates provenant des trop nombreux et trop importants élevages porcins, déversée dans la mer par les cours d'eau. Le débat scientifique s'engage alors. Il dure depuis quarante ans et tourne autour de deux questions principales. Doit-on attribuer la prolifération d'algues vertes aux nitrates des élevages ou non ? Et le gaz émis par la décomposition de ces algues est-il nocif ?

Les études ont avancé et l'on connaît aujourd'hui tout du phénomène. On sait que le taux trop élevé de nitrates dans les cours d'eau vient de l'agriculture intensive. On sait de façon

certaine que les nitrates sont la cause de la prolifération. On sait que les algues en décomposition laissent échapper de l'hydrogène sulfuré qui devient mortel à partir d'une certaine concentration dans l'air. Tout est clair et prouvé scientifiquement. Au-delà des querelles de chiffres inhérentes à ce genre de problèmes et qui jouent sur des quantités non décisives pour confronter la santé publique aux lobbies, la réalisatrice d'un documentaire sur le sujet observe très judicieusement le point critique où la preuve scientifique se voit fragmentée par son utilisation politique. Elle remarque : « Aujourd'hui, on peut dire que les algues vertes proviennent de l'agriculture intensive et l'on peut dire que les algues vertes tuent... Mais on ne peut pas dire que les algues vertes proviennent de l'agriculture intensive et tuent. » Voilà à quel genre de résultat nous conduit notre schéma de pensée et comment un principe de précaution ou une interdiction ne sont pas pris alors que l'observation a permis de tirer dès le début les bonnes conclusions.

Outre le fait que le développement de l'agriculture intensive pollue largement une nature commune à tous en ne rapportant qu'à un petit groupe, ce développement est, par le schéma de raisonnement scientifique utilisé de façon politique, incapable de véhiculer une raison humaine.

Cette prolifération qui n'est malheureusement pas unique aux côtes bretonnes, mais qui s'étend sur d'autres côtes de la planète pour les mêmes raisons, fait écho à une modélisation proposée par Lovelock dans Gaïa et qui aurait pu nous alarmer puisqu'elle est antérieure de quelques années à l'apparition de ces algues vertes. Il imagine comme cas d'étude une prolifération fulgurante d'algues vertes qui se marient aux algues bleues pour former un hybride et ne trouve rien pour l'arrêter. La surface de la Terre est recouverte en quelques mois étouffant toute autre forme de vie organique.

L'ironie se trouve dans la proximité des deux exemples et nous en dit long sur notre incapacité à considérer la vie de notre planète : dans les deux cas, les politiques ne réagissent pas, et la propagation (qui est heureusement plus lente dans la réalité) n'est pas arrêtée et produit trop d'oxygène rendant notre atmosphère inflammable. Dans les deux cas, il s'agit d'une prolifération bactérienne au départ anodine et surtout en apparence inoffensive pour l'humain. Dans les deux cas, scientifiques et politiques s'en mêlent sans aboutir à la bonne solution.

Mais tout ceci est comme souvent, un débat d'amnésiques qui montre bien l'avantage de soustraire tout facteur humain à des débats qui oscillent entre problèmes économiques et écologiques dans lesquels on oublie sciemment la place centrale de l'être humain.

Dans toutes les régions de riziculture, l'élevage du porc est surveillé et contingenté depuis des siècles. Tout le monde sait en effet dans ces pays que le lisier de porc empoisonne l'eau des rizières comme celle des rivières. En tant qu'anciens colonisateurs du Vietnam, Laos, Cambodge et d'un certain nombre de pays d'Afrique de l'Ouest producteurs de riz, nous aurions dû nous en souvenir. À quelles fins peut mener une telle casse du sens commun, de l'expérience et du lien avec la nature ?

Ce comportement irresponsable profite bien sûr d'abord aux plus puissants (du village, de la région, du pays, etc.). Mais il doit son existence à une dilution des responsabilités d'un grand nombre d'acteurs. Au lieu d'endosser une responsabilité et de devoir en payer les conséquences, le responsable ou le groupe responsable oblige par des pressions ou des rétributions chaque intervenant actif ou passif à se défaire d'une partie de sa responsabilité. Chacun sait qu'il a sa part de responsabilité, mais personne n'en assume la moindre puisqu'elle est en partie

reportée sur l'autre. Ce qui du même fait, réduit la culpabilité. Cette réduction de la culpabilité est le réel but de la dilution de responsabilités. Car in fine, le consommateur (que nous sommes tous) doit profiter de ce qu'on lui vend avec le minimum de culpabilité. Les Bretons sont très fiers de leur région et de leurs produits. Ils savent que la prolifération d'algues vertes est due aux élevages de porc ce qui ne les empêche pas de vanter la qualité de leur charcuterie.

Voilà un schéma simple qui nous révèle comment chacun de nous contribue à créer une évolution favorable à une extinction de masse ressemblant de plus en plus à celle du Permien. Le saut entre les deux peut paraître extravagant, il ne l'est malheureusement pas.

Il y a environ 251 millions d'années, des événements ont contribué à la plus grande extinction de masse connue de notre planète. 90 % des espèces vivantes disparurent. Les paléontologues mettent en cause les éruptions volcaniques généralisées sur la planète qui auraient engendré des incendies de forêt, entraînant une forte augmentation de dioxyde de carbone dans l'air. Les incendies auraient dans le même temps provoqué une forte et rapide érosion des sols responsables d'un accroissement des nutriments dans les cours d'eau. Or on retrouve aujourd'hui les mêmes proliférations d'algues et de bactéries propres à tuer toute vie.

Les facteurs de la catastrophe (émissions de gaz à effet de serre, augmentation des températures, augmentation des nutriments dans l'eau) sont en constante augmentation (d'après l'étude de Chris Mays, paléobotaniste — rapportée par Vice, septembre 2021).

Les bactéries et les algues citées par Lovelock, celles de l'étude, celles des plages et des cours d'eau bretons ne sont pas les mêmes, certes. Les émanations de dioxyde de carbone d'aujourd'hui sont très en deçà de celles du Permien, mais elles

augmentent et les signes avant-coureurs sont là. Il y a une forte similitude entre la parabole prédictive, un cas concret bien de chez nous et un phénomène planétaire.

Il est donc possible de concevoir ce qui arrive à la planète lorsqu'on a vu et compris ce qui se passe dans sa région si l'on a compris un fonctionnement naturel à travers une histoire. On peut même se dire sans risque de se tromper que ce qui arrive dans notre microcosme visible à l'œil nu par chacun d'entre nous, existe certainement à l'échelle planétaire auquel nous n'avons accès que par les images des médias qui rendent compte des études scientifiques. Regarder directement et concrètement la nature proche et tirer des conséquences de nos actes permet donc de désamorcer la fragmentation de la science et son reflet médiatique sans trop d'efforts. C'est un premier pas pour comprendre les esprits de la nature.

4.4 Recoller les morceaux

Depuis que les pollutions de grande ampleur liées à des activités transnationales ont été attestées, depuis que le réchauffement climatique est établi, depuis que l'effondrement écologique est une réalité, entraînant conflits et flux migratoires que l'on constate, aucun mouvement politique, y compris écologiste, n'a intégré la moindre parcelle de spiritualité de la Terre et de l'humanité dans sa démarche. On ne parle pas de morale religieuse qui est l'apanage des partis nationalistes, mais d'une spiritualité de l'humanité prise dans son unicité en tant que vie sur terre.

Comment peut-on vouloir arrêter une telle machine de destruction, autant implantée dans chacun de nos cerveaux par des schémas psychologiques ? Comment espérer faire évoluer la situation sans faire d'abord accepter à chacun sa

place sur Terre avec humilité ?

Nous avons besoin de retrouver des repères vitaux et de réadapter notre cosmogonie aux changements. Les paramètres scientifiques déversés chaque jour par milliers sont impossibles à ingérer. Il faut réinventer notre dialogue avec notre environnement réel. Ce dialogue a disparu. Notre environnement mouvant est notre seule réalité. Une matérialité que les statistiques et données chiffrées ont rendue illisible. C'est en cela que le chamanisme est salvateur.

Le chamanisme est le dénominateur commun de la spiritualité humaine ; il n'entre pas en conflit avec les autorités religieuses, il ne met pas en conflit les religions les unes par rapport aux autres puisqu'il reste en deçà de dieu. C'est une spiritualité laïque qui n'a pas aujourd'hui le droit de cité, car comme on l'a vu, le chamanisme ne supporte pas le dogme puisqu'il est un système d'adaptation à son milieu. Tous les peuples premiers, natifs et frugaux d'essence chamanique nous ont mis en garde contre notre comportement depuis maintenant plus de cinq siècles, époque du contact de Christophe Colomb avec le « Nouveau Monde ». Il y a cinq siècles, les peuples libres des tribus se voyaient contaminés par l'esprit européen : la politique, le profit et l'asservissement ; et son inextinguible besoin de développements et de conquêtes.

Notre conception du vivant est aujourd'hui devenue trop exigüe pour nous permettre d'appréhender l'évolution de nos biosphères autrement que par des études scientifiques qui renforcent cette exigüité par la profusion et le morcellement de leurs informations et ceci, quelles que soient leurs qualités.

Fort peu d'individus doivent être capables de se représenter la situation globale de la planète à travers l'ensemble des paramètres scientifiques diffusés chaque jour. C'est pourquoi il nous faut former nos propres métaphores de la situation, y compris au risque d'engendrer des superstitions. Croyances et

superstitions peuvent être propices à stimuler nos imaginations et nos réactions surtout lorsqu'elles collent à la réalité.

En tant qu'irréductibles Gaulois, fiers de l'être, nous avons jadis eu peur que le ciel nous tombe sur la tête. Nous n'étions pas les seuls d'ailleurs, puisque Charlemagne ordonna de couper en 772, Irminsûl, l'arbre sacré des Saxons, pilier du monde, ultime vestige de la cosmogonie chamanique européenne. Certains beaux spécimens d'if subsistent encore devant quelques églises bretonnes, souvenirs d'une culture celte tolérée par les constructeurs d'églises... Il reste à espérer qu'ils sauront tenir la terre qui est en train de nous tomber bel et bien sur la tête. Car si la peur des derniers européens de voir le ciel leur tomber sur la tête s'est éteinte il y a seulement une douzaine de siècles, la peur de voir la terre se retourner contre nous est en train de grandir à juste titre.

Rien n'a vraiment changé, sinon le sens que la science a donné à cet arbre. Hier, l'arbre était un pilier du monde. Il est aujourd'hui une immense colonne d'oxygène. Hier, Charlemagne le coupait au nom d'une religion, aujourd'hui, il meurt au nom d'une doctrine politique.

C'est en devenant mystique qu'une crainte pourrait devenir universelle et amener l'humanité à réagir d'un seul tenant. Car on le voit chaque jour, la raison scientifique pourtant réputée athée et universelle est inopérante dans la cacophonie politique, médiatique et le multiculturalisme des sociétés qui composent l'humanité.

4.5 Les deux visages de notre paralysie

Contrairement aux peuples du chamanisme, dans nos sociétés, la survie de chaque lignée familiale ne dépend pas de la cohérence et de la solidarité de la

communauté, mais de la compétition qui y règne. Notre lutte pour la survie passe par un filtre économique. Nous ne mourrons pas de soif ou de faim par manque de ressources, mais potentiellement par manque d'argent pour en acheter. Ce n'est pas la solidarité de la communauté qui procure à chacun ce dont il a besoin, mais bien la compétition. Ce qui permet à certains d'avoir plus que d'autres. En plus de cela, la compétition conditionne comme on l'a vu, l'intégration de chaque individu à la communauté. On pourrait objecter que la compétition existe dans la nature et que deux chasseurs peuvent ne pas être du même niveau. Ainsi, le meilleur nourrira mieux sa famille que le chasseur moins adroit. Ce serait confondre ressources et aptitudes. Car s'il y a bien une notion de force et d'adresse, il n'y a pour autant aucune compétition entre les deux chasseurs qui ont accès aux mêmes ressources sur lesquels ils sont autorisés à prélever uniquement ce qu'il leur faut. Il n'y a donc pas de compétition, y compris dans un cas où le partage de la chasse ne se fait pas entre tous les participants.

Sur notre schéma sociétal de compétition se greffe un aspect psychologique connexe intime à chacun.

Nous sommes prédisposés à prendre soin de nos proches, à penser à l'avenir de nos enfants et à souhaiter de pouvoir en faire de même avec nos petits-enfants, espoir et gage de longévité familiale et de vie dans une région prospère en paix. Mais ce que nous continuons à faire avec enthousiasme compromet non pas directement la survie de nos enfants, mais de nos « arrières-arrière-petits-enfants ». Nul doute que notre comportement sera jugé lâche par ceux qui verront la vie devenir impossible sur la surface de la Terre. Mais ce ne sera pas nos enfants ni nos petits enfants qui le verront. Nous travaillons à la mort certaine de nos descendants, mais à plusieurs générations. Notre manque de responsabilité est

aujourd'hui confirmé, mais ne concerne pas nos enfants, contrairement au lieu commun qui fait souvent s'écrier : « Regardez ce que nous laissons à nos enfants ! »

On espère pour nos enfants, car ils sont notre lignée, ce qui les différencie de l'ensemble de l'humanité. Ils font partie de notre sang et non de l'organicité diffuse d'un tout vivant. L'avenir de notre espèce est donc surtout soumis à la proximité affective de chacun de ses représentants à travers les lignées familiales, y compris pour ceux convaincus que l'avenir dépend de la responsabilité de tous. Ce modèle psychologique courant naturel et positif devient un facteur qui condamne l'espèce. Sa liaison directe avec la compétition entre individus est un facteur aggravant, même s'il nous paraît naturel.

Mais comment accepter le risque de voir sombrer les siens pour que la vie des « autres » se poursuive dans un siècle ? Comment suspendre la compétition entre les individus et entre les clans, alors qu'il est inenvisageable de prédire ceux qui vivront et ceux qui périront dans l'avenir ? La propension naturelle à la proximité affective couplée au manque de solidarité (ou à une solidarité prudente et donc partielle) ne peut pas apporter la prise de conscience que tout le monde attend.

Si la terre est inhabitable dans cinq siècles (ce que prédit un scénario de collapsologie), il est probable qu'il deviendra difficile de survivre dans de nombreux endroits du globe d'ici deux ou trois siècles et la vie dans un siècle ne sera déjà pas comme aujourd'hui. Ce qui est de la prospective pour nous sera une réalité pour nos arrière-petits-enfants et un danger mortel pour la quasi-totalité de leurs descendants. La lutte pour la survie de l'humanité sera engagée et passera comme aujourd'hui par la natalité. Chacun espérant que son rejeton survivra à la place des autres. Si nous ne voulons pas que ce funeste moment arrive, nous devrions par nos actes montrer

que nous pensons proportionnellement plus à nos arrière-petits-enfants qu'à nos enfants, car ce seront les plus exposés de notre lignée. Voilà qui pose une sorte de paradoxe affectif, car nous sommes faits pour aimer ce qui nous est proche et vivant. On devrait donc dire : « Que suis-je en train de créer pour mes arrières-arrière-petits-enfants et tous ces êtres que je ne connaîtrai jamais ! »

Ce paradoxe affectif existe déjà et il est surmonté ponctuellement et à petite échelle lorsque la nécessité l'exige. Il existe par exemple, dans les clans familiaux de propriétaires terriens, d'industriels comme il a existé dans les lignées royales. Dans ces familles, le chef, le commandant en exercice peut choisir un successeur en faisant un bond à travers les générations et en sacrifiant une partie de la famille. Son choix est guidé par la survie de « la maison » qui dépasse le confort et les ambitions des plus proches descendants. Ce paradoxe affectif existe ou a existé sous différentes formes chez des peuples premiers isolés, notamment chez des peuples d'îles de l'Océan Pacifique ou le quasi-sacrifice de jeunes hommes devait équilibrer la natalité des générations à venir par rapport aux ressources disponibles. (Ils devaient partir seuls en mer pour trouver une autre terre.) On voit bien que déjà la notion de lignée s'efface au profit de la communauté. Communauté et famille peuvent donc se confondre.

Nous pouvons donc nous référer à quelques modèles, mais ils ne nous ressemblent pas assez et surtout, ils restent par le nombre d'individus mis en jeu, très en deçà de la population d'un pays et a fortiori de l'humanité. Nous ne nous donnons pas le droit de choisir notre espèce à nos proches enfants, ni même notre lignée à ceux qui nous suivent directement. Notre maison n'est ni la Terre ni notre espèce. Pour y parvenir, il faudrait d'abord abandonner ce que nous possédons et surtout de nous défaire de ce que l'on imagine être notre sécurité :

notre mode de vie, maillon qui relie la compétition à la défense de ses enfants.

L'abandon de notre mode de vie fait peur par l'inconfort qu'il est supposé produire (ce qui est loin d'être vrai). Pourtant, l'impossibilité pour nos enfants et nos petits enfants de développer une vie similaire à la nôtre apparaît des plus probables.

Nous voyons chaque jour autour de nous les méfaits des développements artificiels de notre société et les surcoûts monumentaux de ce qui est censé être des « sécurités » ; nous voyons des comportements humains aberrants, la prolifération de toutes les pollutions de la terre, de l'eau et de l'air, jusqu'à la pollution de la nuit par la lumière et pourtant, nous souhaitons voir nos enfants poursuivre notre rêve impossible de développement infini et nous les éduquons pour qu'ils en soient capables dans une compétition féroce.

Notre réticence au changement se joue d'abord sur ce terrain de l'imaginaire et de l'affect. C'est parce que nous espérons le meilleur pour nos enfants et que nous travaillons dans ce sens que nous précipitons nos lignées familiales plus lointaines dans le gouffre. L'arrêt de la croissance infinie, du développement tous azimuts de l'industrie, de la technologie et des services fait peur. Il serait indéniablement facteur de chômage et de morts prématurées. Mais qui peut prédire que les catastrophes en cours le seront moins à terme. Mais voilà ! Personne n'a envie de voir disparaître une partie de sa famille au profit hypothétique de l'autre moitié.

L'autre face de notre inertie concerne chacun de nous indépendamment et concerne un sentiment dont nous ne parlons que très rarement. Nous sommes soumis à l'obligation de développement et donc de croissance infinie par une forme de honte qui s'exerce de différentes façons.

Il est impossible de ne pas voir que l'humanité s'est

transformée en cohortes de pénitents. L'attitude physique la plus commune de l'être humain aujourd'hui est celle du pénitent moyenâgeux. Assis, debout, immobile ou marchant, il garde les yeux et la tête constamment baissés. L'écran a remplacé la bible et une instance supérieure diffuse certainement remplacé Dieu. Mais ce qui est frappant, c'est qu'aucune autorité ne semble avoir poussé la majorité de l'humanité à la pénitence comme jadis le clergé. La contrition s'est propagée et se transmet d'elle-même et sans effort.

Il y a dans cette posture une proportion de « honte prométhéenne » (terme forgé par Günther Anders dans l'Obsolescence de l'homme) qui définit ce sentiment de se sentir inférieur aux machines que l'homme a créées. Cette honte n'est pas partagée de façon égale, mais elle couvre la grande majorité de l'espèce humaine. Ceux qui admirent la technologie et l'intelligence artificielle, ceux qui se sentent dépassés par la technologie... Tous reconnaissent par leur position qu'ils souffrent de leur infériorité face aux machines que sont les ordinateurs. Les laissés pour compte de toutes origines et de toutes natures acceptent leur condition, reconnaissant piteusement qu'ils ne peuvent faire partie de ce monde de sciences, de technologie et d'argent.

S'agglomère à cette honte la gloire des milliardaires issus de l'explosion informatique (inventeurs, fabricants, marchands du web) dont l'image de réussite matérielle cache la réelle prison dans laquelle ils nous font vivre. Seuls les quelques promoteurs des pires catastrophes d'aujourd'hui ont le droit aux étoiles et pensent à la vie éternelle avec l'admiration jalouse du plus grand nombre.

Se sentir bête ou incompetent face à une technologie est chose commune et récente. Ces sentiments sont dus à un changement de la nature de nos outils.

Le ciseau et le rabot n'évolueront pas si vous les désertez

vosre atelier de menuiserie pendant plusieurs années. Vous aurez du mal à les reprendre en main parce que vous aurez perdu en habileté. Mais si vous n'avez pas suivi l'évolution d'un matériel ou d'un outil informatique que vous dominiez il y a quelques années, il est possible que vous deviez tout reprendre à zéro. C'est la grande différence entre un outil manuel et un outil informatique ou encore une machine informatisée. Ils évoluent sans vous au-delà de vos besoins et sans votre consentement. Vous êtes donc esclave de leurs transformations avec la certitude qu'ils vous dépasseront dès que vous cesserez de vous battre pour les maîtriser. L'humain ne peut jouer que les seconds couteaux dans cette compétition perdue d'avance. La machine est conçue pour être l'unique championne. L'intelligence artificielle promet d'apprendre seule. Si la mise au point de ses machines est encore loin, nous en sommes d'ores et déjà majoritairement inférieurs et dépendants. La « honte prométhéenne » prouve aujourd'hui toute son envergure.

La honte se loge également dans notre sentiment d'incapacité à offrir à nos proches autant que les appareils sur lesquels ils se recroquevillent. C'est un phénomène visible partout, y compris dans le comportement amoureux de jeunes couples qui se donnent moins l'un à l'autre que ce que procure l'écran à chacun. Le smartphone est un formidable compensateur de frustration que nous prenons pour une source de plaisir. Cette dualité renforce la honte dans le fait que l'individu ne se sent pas plus qu'un supplétif du plaisir ou du bonheur de son proche et aussi parce qu'il constate que son proche s'échappe dans cet univers réconfortant pour soigner sa frustration. Les parents laissent leurs enfants en bas âge avec des smartphones, car ils savent par expérience qu'ils sont plus tranquilles ainsi. Nous avons honte parce que nous offrons moins et avons en même temps et par là même honte de notre

paresse, de notre manque d'initiative, de notre audace et de notre enthousiasme à surpasser ce que la machine offre.

Pour finir, comme nous l'avons vu, filtré par l'écran, le monde est plus attrayant, moins dangereux grâce à sa « *bibelotisation* » et lorsqu'il cesse d'être attirant, il est moins anxiogène puisque l'on peut le faire disparaître au profit d'un programme réconfortant.

La honte a de beaux jours devant elle. Elle triomphera une nouvelle fois en faisant entrer les pénitents dans le remords éternel d'avoir précipité le monde dans l'abîme à trop vouloir le contempler de loin. Les survivants auront quelques millions d'années pour expier et renaître.

5.1 Comme des Vikings

Une des grandes énigmes qui agitent la communauté des sciences humaines est la disparition des Vikings du Groenland au XVe siècle, après un peu plus de cinq siècles de présence. Les hypothèses sont nombreuses : déclin du commerce, déclin des ressources en fer, réduction de la population qui devient trop limitée pour son renouvellement, déboisement massif, etc. La littérature sur le sujet est plus qu'abondante.

Le seul fait incontestable est que les Vikings issus de la civilisation chrétienne européenne n'étaient pas les seuls habitants du Groenland. Il y avait également des Inuits. Les Inuits possédaient des techniques de chasse plus développées que les Européens émigrés. Ils n'habitaient pas des maisons de pierres, ils n'avaient pas de besoins en bois, n'avaient pas des bateaux aussi grands ni aussi rapides que les Vikings. Ils n'étaient pas éleveurs, ce qui les rendait plus mobiles et plus proches de la nature qui les faisait vivre. Les Vikings vénéraient un dieu unique et construisaient des églises, les Inuits étaient d'une culture chamanique.

Ce qui est avéré, c'est que les Vikings voyaient les Inuits chasser et qu'ils n'ont imité ni leurs techniques de chasse ni leur technique de pêche. Ce qui est certain, c'est que les Inuits sont restés et que les Vikings sont partis.

En considérant ces faits, on peut se demander comment une civilisation aussi avancée que celle des Vikings a pu disparaître d'un territoire possédant des caractéristiques proches de celui qui l'a vue naître. On peut se dire que les

besoins demandés par l'avancement de cette civilisation ne pouvaient être satisfaits par la terre qu'elle avait colonisée. On peut se poser beaucoup de questions. On doit surtout constater qu'ils auraient pu rester en adoptant le mode de vie de ceux qu'ils considéraient comme inférieurs, mais qui était celui qui convenait à la terre sur laquelle ils vivaient.

On peut aussi constater que l'humanité est restée présente au Groenland depuis maintenant plus de 4000 ans. La civilisation viking et sa disparition, si chère aux études scientifiques, sont un des événements qui y a eu lieu. Contrairement aux gros titres des parutions, qui se demandent encore aujourd'hui « comment cette civilisation a pu disparaître ? » C'est un épiphénomène à l'échelle de la présence humaine sur cette île. S'il nous dérange autant, c'est que nous nous reconnaissons dans les Vikings et non pas dans les Inuits. Nous nous reconnaissons dans la « civilisation » et non dans l'essence de l'humanité. C'est pour cette raison que nous reproduisons aujourd'hui les mêmes erreurs que les Vikings du Groenland.

Alors, faisons-nous partie de l'humanité ou uniquement de la civilisation européenne ? Notre modèle intellectuel est-il toujours suffisant pour refuser l'observation et l'adoption d'autres comportements ? Ou est-ce que nous ne voulons pas adopter les comportements de peuples parce que nous les pensons inférieurs ?

5.2 Pourquoi se condamne-t-on ?

Lors du tsunami de 2004, une association de plongeurs a appelé ceux qui avaient fréquenté pendant leurs vacances les endroits idylliques maintenant dévastés de Thaïlande, à venir repêcher les victimes des villages atteints.

En effet, les croyances locales n'autorisent pas les habitants de la côte à manger du poisson pêché après ce genre de catastrophe. Car pour les autochtones, le poisson qu'ils mangent est nourri de la chair de leurs parents. Les survivants allaient donc mourir de faim dans un temps relativement court puisque toute source de nourriture avait également disparu. Les enfants, dont des orphelins, étaient les premiers concernés. D'anciens vacanciers sont donc partis avec leur équipement de plongée pour repêcher les cadavres. Travail pénible et dangereux qui a permis aux rescapés de faire leur deuil et de recouvrer plus rapidement leur survie alimentaire. En rendant service, ces plongeurs sont entrés dans une culture chamanique. Ils ont fait un lien entre les vivants et les morts par les moyens matériels qui leur étaient propres, mais dans une civilisation qui n'était pas la leur. C'est un événement très rare : au-delà des remerciements, mais il a fallu un tsunami.

Tous les accès à ces cultures ne sont pas possibles, même en situation de crise. Non loin de là, des sauveteurs en hélicoptère qui cherchaient d'éventuels survivants sur des îles reculées ont été accueillis par les jets de flèches des tribus locales comme sur l'île de North Sentinel dans les îles Andaman-et-Nicobar. Il est bien possible qu'elles aient subi peu de dégâts, car comme les Badjaos en pareil cas, ces tribus ont dû avoir la prescience de la catastrophe. Les Moken, nomades des mers de Thaïlande, ont mis leurs bateaux à l'abri de la vague, derrière des îles, et n'ont subi aucune perte. Avoir été à leur écoute au lieu de les rejeter, aurait sauvé des milliers de vies ce jour-là.

Lorsque ce genre d'événement de moins en moins rare survient, il y a toujours des récits sur les animaux qui ont eu la prescience de la catastrophe comme les aborigènes d'Australie qui avaient pressenti le cyclone Tracy, mais curieusement les humains sont moins reconnus que les animaux. Pourquoi ne

faisons-nous pas confiance aux sociétés humaines plus anciennes que les nôtres ?

Nous en sommes toujours au même stade que les Vikings du Groenland, mourant de faim et contraint de quitter la terre qu'ils avaient colonisé, car nous sommes incapables de regarder ceux qui forment le socle de l'humanité.

Ce qu'on appelle mondialisation, et qui n'est finalement que l'extension de la pensée capitaliste européenne à l'ensemble de la planète, amène le plus grand nombre à réagir de façon proche, sinon identique. Ce qui entraîne donc des groupes humains différents à réagir de la même façon et en l'occurrence de manière non appropriée à leur environnement proche. Il s'ensuit obligatoirement un défaut d'adaptation. Nos vies, comme celles des Vikings du Groenland, sont figées par un dogme. Nous n'échappons pas à la règle. Notre société est figée par la doctrine capitaliste comme la société viking du Groenland a été figée par ses dogmes culturels (chrétiens) qui l'ont empêché d'imiter les Inuits.

5.3 Un seul modèle

Les populations des pays industrialisés comprennent aujourd'hui que leur croissance est vaine, car elle concourt à leur anéantissement à brève échéance. Ceux des nations en voie de développement ou des pays à forte croissance ne veulent pas le voir. Nous nous interrogeons sur le développement durable et la façon de réagir en adaptant nos valeurs, nos principes de société voire de « civilisation » afin de ne pas subir le destin des civilisations disparues.

Nous sommes à ce point aveuglés par les symboles de grandeur représentés par les constructions monumentales que nous ne concevons toute l'histoire de l'humanité que par les

vestiges grandioses de quelques civilisations disparues dont nous avons fait des mythes et nous regardons les grands empires comme d'illustres réussites alors qu'ils se sont tous écroulés, le plus souvent dans de funestes conditions. Pourtant, nous savons que les sociétés s'écroulent de ne pas avoir su ou pu s'adapter à leurs propres progrès. C'est toujours le manque d'adaptation à un changement qui engendre le déclin. Un déclin est provoqué par le dépassement du point d'équilibre de la croissance, généralement en corrélation avec les ressources du milieu naturel ou d'un approvisionnement vital ou commercial épuisé ou devenu hors de portée. La chute d'une société peut être liée à un dogme politique ou religieux qui, aveuglant autorités et élites, les empêche de s'accommoder d'une situation nouvelle ou encore une idéologie qui oblitère l'acuité suffisante pour comprendre que la société a dépassé son point d'équilibre. Le monde occidental n'en est plus là. Le point d'équilibre est dépassé depuis longtemps et la course à l'effondrement est soutenue par des mécanismes qui font du chaos un profit.

Pendant l'été 2021, le réchauffement climatique a alimenté le dôme de chaleur qui couvre le nord-est des USA et du Canada à cette période, provoquant les catastrophes que l'on sait et des dégâts irréparables sur les écosystèmes. Des températures de 49,5° n'auraient pas pu être atteintes sans l'effet anthropique du réchauffement climatique. La chaleur a détruit des villes et des infrastructures ce qui a un coût et donc génère des profits à court terme (à travers les victimes dédommagées ou suffisamment riches pour reconstruire). Du côté agricole, la région touchée du Canada est productrice de canola (colza OGM). Le manque de la récolte occasionné par cet événement météorologique est de 7 millions de tonnes sur le marché international, ce qui a provoqué une envolée des prix de l'ensemble du colza sur le marché mondial.

Globalement, à travers les marchés financiers internationaux, le système fonctionne très bien en période d'effondrement. Il suffit de remplacer les agriculteurs morts et attendre l'année suivante pour décider de l'orientation de la spéculation. Le système qui promeut les OGM, les rendements par la chimie et le développement par la consommation à outrance profite à plein des catastrophes qu'il engendre. C'est la principale raison pour laquelle il ne faut pas attendre de changements, mais plutôt une accélération et une multiplication du chaos.

Un des plus beaux écrans de fumée censés masquer l'abîme dans lequel nous sommes entraînés est le développement durable, vers lequel le monde se tourne comme la seule et unique bouée de sauvetage. Le concept est devenu omniprésent, dans l'économie durable, les batteries durables, les immeubles durables, etc. À en croire les politiques et morales libérales, nous ferons du développement durable jusqu'à l'immortalité. En quelques années, la durabilité est surtout devenue un nouveau mode de consommation. Axiome pour le moins paradoxal, car le développement véritablement durable appartient à une société capable de stopper son développement pour assurer sa pérennité, ce qui n'est plus notre cas. La durabilité aura vécu quelques années, mais n'est plus suffisante devant l'accélération.

Apparaît alors un concept dont la nouveauté terrifie : la décroissance. Inévitable pour les uns, impossible pour les autres, la décroissance n'est pourtant jamais pensée comme une voie originale, mais comme une réaction à la croissance. De plus, pour que la décroissance soit à ce point terrible, il faudrait que la croissance ait un jour profité à tous. Or c'est loin d'être vrai, y compris dans les pays développés, champions et hérauts de la croissance infinie. Par ailleurs, nous pouvons dire que nous sommes déjà en décroissance dans le sens où l'on sait de façon certaine que la croissance ne profitera plus

jamais à tous. Le leurre de la croissance ne sert plus qu'à garder servile une partie des populations par un espoir sans cesse repoussé d'un avenir meilleur. Mais l'impossibilité d'équilibrer ressources disponibles, entropie, mode de consommation et masse humaine ne fait plus sérieusement débat, y compris dans les partis écologistes libéraux.

La question qu'il faudrait se poser est pourquoi la décroissance n'a jamais fait débat depuis pratiquement un siècle puisqu'elle est apparue en même temps que l'idée de croissance obligatoire pour garder une économie saine. Un mouvement qui se développe et se généralise sur la planète, aussi bien dans le monde capitaliste que dans le monde communiste dès la première moitié du XXe siècle.

L'économiste Arthur Cecil Pigou (1877-1959) propose dès 1920 des taxes pour compenser les effets de la pollution. Il analyse les effets du développement économique à travers des externalités positives ou négatives, c'est-à-dire les effets d'une activité sur un territoire et sa population et propose des compensations pour les externalités négatives. Les coûts sociaux et environnementaux du développement économique ayant pour but l'accumulation de biens matériels pour produire des profits ont été mis en évidence il y a un siècle. Un peu plus tard, J. Mishan enfonce le clou en démontrant que la pollution est un frein à la poursuite du développement (*The Costs of Economic Growth* -1967) et la croissance incompatible avec la santé humaine.

Dans les pays communistes ou dans les dictatures, les opposants à la croissance ont été traités comme des opposants politiques et la plupart du temps emprisonnés. Dans les pays occidentaux, les partis écologistes qui auraient dû porter ces idéaux ont soigneusement cloisonné leur discours pour que la décroissance n'apparaisse jamais, ce qui a rendu compatible l'écologie avec les partis de droite et de gauche qui sont tous

identiquement productivistes et adeptes de la croissance.

Qui peut dire à quel moment de son évolution se situe la durabilité du développement français, anglais, allemand, américain, chinois, russe ? Qui peut estimer à quel moment le développement des campagnes était encore durable et à quel moment le développement des villes ne l'était-il plus ?

Les sociétés des peuples archaïques nous répondent de façon certaine.

Revenons aux Sentinelles (Sentinels) de l'île de North Sentinel de l'archipel des Andamans. L'île est interdite. Ses habitants y vivent reclus par volonté et tuent tous ceux qui s'approchent, refusant tout contact avec les sociétés environnantes qu'ils connaissent au moins par les bateaux et les avions, les modes de pêche qu'ils observent alentour et quelques braconniers qui s'aventurent sur leur île malgré les interdictions. Les anthropologues pensent qu'ils proviennent des premiers hommes à avoir quitté l'Afrique. Ils seraient là depuis 60 000 ans. Sur une île de 70 km². Ils ont trouvé à n'en pas douter, par leur mode de vie, leur point d'équilibre et ne l'ont pas dépassé.

Aucun groupe provenant d'une société se prétendant évoluée ne pourrait survivre sans déboiser, drainer les ruisseaux, domestiquer les plantes et finalement mourir de faim sur cette île pour peu qu'on l'y laisse sans communications commerciales extérieures. Il n'y aura donc jamais de développement durable pour des sociétés comme la nôtre pour qui les Sentinelles font partie d'une société justement non développée.

Seul le non-développement est durable suivant une gestion naturelle de la communauté humaine au sein de son écosystème. La vision chamanique de la vie sur terre est la bonne et les superstitions, les croyances que nous disons fausses sont plus promptes à sauvegarder la vie, contrairement à nos

certitudes scientifiques qui la détruisent.

Nous sommes face à cette réalité. Les Sentinelles comme quelques peuples archaïques encore miraculeusement vivants nous donnent les seuls exemples de développement véritablement durable sur notre planète.

Par définition donc, tout ce qui nous sépare d'eux fait partie d'une évolution non pérenne. Pour tenter d'imaginer intelligemment ce que pourrait être un réel développement durable de nos sociétés en partant de ce qu'elles sont aujourd'hui, nous devons en première instance considérer les quelque 250 millions d'individus des peuples autochtones, dont certains sont toujours cueilleurs-chasseurs comme les seuls et uniques détenteurs du développement durable sur Terre. Ce sont les seuls humains à avoir construit des sociétés viables. Toutes les autres sociétés, tous les autres systèmes se sont écroulés.

5.4 Peuples racines

Nous sommes en train de perdre définitivement les racines premières de l'humanité. Les « natifs », peuples premiers, sociétés archaïques auront certainement tous disparu dans le demi-siècle qui vient. Sauf miracle du dérèglement climatique, ils n'ont aucune chance de survie. Guarani, Matsé, Yanumami, pygmées, Aborigènes, Jarawa, Sentinelles vont mourir avec leurs terres ou disparaître en continuant à se fondre dans un mode de vie appartenant à un autre peuple. Avec eux va mourir le lien premier de l'humanité avec la Terre nourricière.

Il faut une vingtaine d'années pour faire un barbare inculte qui tient sur ses deux jambes, un petit siècle pour faire un homme occidentalisé et environ 3 millions d'années pour faire

un chasseur-cueilleur. Pour se rassurer, on peut compter plus largement en prenant la naissance des mathématiques et de l'écriture pour proposer l'élite intellectuelle comme aboutissement ultime de notre évolution. Il faudrait donc environ 4000 ans pour créer un érudit ce qui nous laisse encore loin des 3 millions d'années qu'il a fallu pour faire naître les premiers chasseurs-cueilleurs. Ce qui nous rend si fiers de notre intelligence est minime comparé au temps de notre évolution. Et paradoxalement, cette intelligence ne nous amène pas à comprendre pourquoi certains de nos semblables sont restés les chasseurs-cueilleurs que nous étions tous.

C'est pour cette raison que notre survie dépend de la leur. Parce qu'ils forment le peuple racine de l'humanité et qu'ils sont détenteurs de la seule conception de vie possible sur Terre à travers les sciences chamaniques. Nous savons observer et copier les insectes, les plantes et les animaux pour nos technologies, nous ne voulons pas imiter les hommes détenteurs du savoir primaire pour faire prospérer nos sociétés. Funeste paradoxe. Chacun de nous est aisément remplaçable. Chacun d'eux est maintenant indispensable. Il faut faire vite, non seulement pour les sauver, car après avoir été menacés par les exploitations minières et forestières, ils sont maintenant menacés par l'effondrement climatique au même titre que les espèces animales et végétales au milieu desquelles ils vivent.

Nous ne savons pas ce qui nous lie. Nous ne savons pas ce qui lie l'Humanité en elle-même. La disparition de ces personnes suit la courbe exponentielle de l'effondrement. Nous sommes terrorisés par la possibilité de voir disparaître notre formidable civilisation, mais personne ou presque ne porte attention à ceux qui ont su vivre sur la même planète que nous depuis 60 000 ans sans « civilisation ». Cette constatation rend certainement caduque la conception même de civilisation,

prise comme normalisation d'un dogme à l'ensemble d'une société.

Si l'on prend comme date de l'effondrement, les premières alertes sérieuses liées à l'emploi industriel des pesticides et au développement de la voiture individuelle, on voit qu'il nous aura fallu à peine plus d'un demi-siècle pour entraîner dans notre chute toutes les sociétés humaines qui ont survécu à tous les bouleversements du monde depuis des millénaires. Nous n'avons rien appris de ceux à qui nous n'avons jamais attribué la dénomination de civilisé. Ils sont pourtant à l'origine de toutes les civilisations puisqu'ils représentent ce que l'humanité était il y a 10, 20, 30 000, 60 000 ans. Tout est contenu dans leur vie, dans leurs mythes et dans leur relation à la nature. Tout est presque inscrit comme au premier jour. Ils ont su adapter leur niveau d'évolution à des écosystèmes pourtant très différents les uns des autres. Si les moyens sont différents, on retrouve pourtant le même regard sur l'environnement qui permet l'adaptation.

Quel aveuglement peut nous conduire à cette bêtise sinon la fascination idolâtre de notre propre pensée ? Comment peut-on encore aujourd'hui être aussi persuadé que l'unique but d'une société est son développement technologique ou industriel ?

6.1 Une nouvelle fracture de civilisation

Dans les premiers mois de l'année 2020, une importante partie de l'humanité s'effrayait du fait qu'elle pouvait être touchée par un seul et même virus. Rien de bien nouveau. L'humain est en proie à nombre de maladies qu'il ne sait pas soigner, mais celle-ci, potentiellement mortelle, se propagea suffisamment vite à l'ensemble du globe qu'elle fit soudainement prendre conscience que nous étions tous liés. Ce qui déclencha un immense chaos. Dès lors, difficile à y voir clair tant les polémiques, mensonges officiels et récupérations politiques ont été nombreux, entraînant eux-mêmes les flots d'informations que l'on sait. Ceci masqua malheureusement les incontestables effets bénéfiques de la pandémie.

En premier furent les effets visibles sur la nature. Dès les premières semaines de confinement, il n'était plus possible de nier notre impact quotidien sur le vivant qui nous entoure directement partout, y compris au cœur des zones urbaines. L'air était plus respirable, l'eau des fleuves s'éclaircissait, dans certains ports immobiles, des dauphins venaient s'enquérir de la situation, dans les rues silencieuses quelques animaux sauvages passaient paisiblement, curieux de découvrir ce monde qui les effrayait quelques jours plus tôt par son bruit, son odeur et son agitation.

Les accidents, dont ceux de la route, diminuèrent drastiquement. Chacun chez soi, le calme partout. Ce moment suspendu aurait dû être un moment de sérénité, un cadeau du destin fait à l'humanité. Mais il n'a pas été ressenti comme tel. Car, dans le même temps, la Covid-19 atteignait les centres

névralgiques de nos sociétés, pulvérisant les certitudes de confort et de sécurité érigées par notre pensée libérale comme les remparts supposés indestructibles de notre civilisation. La société de consommation se taisait soudain, laissant apparaître une nature humaine nue et fragile. Une famille riche occidentale pouvait être atteinte par le même virus qui infectait une famille pauvre à l'autre bout du monde. L'incertitude de la vie avait fait son retour de façon uniforme sur l'ensemble de l'échelle sociale planétaire. L'idéologie libérale ne pouvait plus masquer la réalité de la vie par des promesses de sécurité et de lendemains qui chantent.

Dans l'esprit intime de chacun se formait l'image d'une humanité au corps unique. Les conflits passaient au second plan dans les médias, car de façon ironique, le virus dévoyait les luttes. Un suprémaciste blanc, prêt à tuer pour défendre sa vie, sa famille et son pays a pu être contaminé par un immigré considéré comme son pire ennemi, et mourir sans toucher à son arsenal pourtant prêt à faire feu. La ligne de partage de la haine était diluée. À l'autre bout du spectre des sentiments, un jeune enfant innocent a pu infecter et tuer son grand-père adoré, et détruire ainsi la joie d'une famille unie, sans le savoir ni en être responsable. Chacun où qu'il soit pouvait être contaminé par une personne connue ou inconnue, aimée, haïe ou indifférente. La protection que l'on devait adopter vis-à-vis de l'autre révélait son existence par une nature biologique identique et prévalait sur son échelon social.

Le nombre considérable d'erreurs et de mensonges émit par toutes les autorités nationales et supranationales, augmenté des ajouts complotistes, ce magma associé aux antagonismes sociaux classiques exacerbés par les crises atteste surtout de la perte d'une réalité imaginaire. Notre vérité biologique commune a effacé, pendant un temps certes court, la réalité imaginaire libérale de nos sociétés. Le confort et la croissance

rêvés, l'argent, la toute puissante science se sont écroulés avec les services de santé saturés pour laisser place à la fragilité de notre existence.

Bien sûr, les statistiques et courbes ont vite repris le dessus à travers les médias, imprimant une inquiétude supérieure à la réalité individuelle visible, imposant ainsi une vision globale anxiogène prompte à rassembler une population captive. Ce retour maladroit et précipité de l'autorité ayant pour but de combler le vide de son ignorance sur la maladie n'a pu effacer les instants volés par la vérité biologique. L'année 2020 aura été traumatisante, mais fondatrice d'une nouvelle image de l'humanité.

L'ensemble de l'humanité se conçoit maintenant comme un seul corps potentiellement vulnérable. Aucune pandémie, quelle que soit son importance n'a eu jusqu'à aujourd'hui une telle répercussion.

La première prise de conscience née de la sidération des dégâts de la Seconde Guerre mondiale, couronnée par deux bombes atomiques a eu cet impact fort sur les nations qui connaissaient désormais le risque de l'anéantissement. Une constatation également provoquée par les fractures civilisationnelles de deux sociétés séculaires, l'Allemagne et le Japon. Une idéologie pouvait mener au gouffre en moins de deux décennies y compris dans des pays modernes aux cultures sophistiquées. Ce qui est d'ailleurs logique. Plus une culture est complexe et raffinée, plus elle est fragile puisqu'elle offre un plus grand nombre de possibilités d'attaques et de corruptions idéologiques.

Il y a eu des épidémies plus mortelles dans l'histoire de l'humanité, mais celle de la Covid-19 est la plus importante depuis que l'humanité a pris conscience de son unité. Notre réalité imaginaire a changé en quelques semaines. L'intérêt suscité par ce qui se passe chez les voisins et sur l'ensemble du

globe prouve l'existence du lien entre chaque individu et l'humanité qui est devenue la seule réalité par le présent de notre santé commune.

Tribus, ethnies, races, religions, idéologies, frontières politiques, entreprises publiques ou privées sont des créations nées de nos imaginations pour édifier des projets humains. Chaque société a besoin de projeter une image d'elle-même pour exister, qu'elle soit bonne ou mauvaise. L'image qu'un pays donne diffère de ce qu'il est.

Dire « Nous, le peuple de France nous sommes la France ! » est une affirmation qui n'a aucune réalité biologique. Les frontières politiques définissent les limites de l'autorité de la république et la république est un texte. L'existence de notre pays réside dans cette unique matérialité. Ce qu'on en extrapole est une construction culturelle pour produire du mythe et du roman national. Mais aussi fantasmagorique soit-elle, la réalité imaginaire d'une idéologie a un impact sur la vie de chacun. Défendre l'hôpital public pour assurer le soin de la totalité de la population est un débat d'idées proposé par un choix idéologique. Se défendre contre l'agression de virus n'est pas un débat, c'est une réalité qui devient commune par la contagiosité.

L'absence de solutions face à la maladie dans des sociétés aussi évoluées que les nôtres a provoqué une sidération détruisant la réalité imaginaire de notre société. Quelles que soient les réactions qui en découleront à courts ou longs termes, y compris les violences qu'on peut redouter, ne pourront rien contre cette nouvelle étape de la conscience de l'humanité qui a été franchie. Nous savons maintenant non pas « que les civilisations sont mortelles », mais que l'humanité peut-être violemment agressée en tant qu'espèce et pour certains, ce n'est qu'un début de faible intensité. De cet événement va certainement émerger une nouvelle réalité dans

laquelle biologiques individuelle et collective seront liées. L'impact global laisse supposer un effet profond sur la conscience de l'humanité qui ne pourra plus se satisfaire de la promesse de sécurité et de consommation infinie de l'idéologie capitaliste.

Mais en quoi cet événement intéresse-t-il l'éclosion d'un chamanisme de la Terre ? Peut-être par notre lien unique au vivant...

6.2 Choisir sa réalité imaginaire

L'hégémonie de l'idéologie capitaliste a toujours été tel que le chamanisme ne peut être une réalité que pour un pourcentage réduit d'individus, dont ceux qui y échappent par leur isolement.

Là où le chamanisme cherche des liens biologiques et donc un équilibre entre l'être humain et son entourage, le capitalisme les ignore puisque son but n'est pas la vie de l'individu ni même de la société, mais la productivité des deux pour un profit à court terme.

Les réactions des autorités à l'épidémie sont pleines de sens. Le premier effet de la déclaration de l'épidémie fut la chute des valeurs boursières. L'argent virtuel, la part la plus irréaliste de notre société, a fondu en quelques heures, plusieurs dizaines de milliers de milliards de dollars ont disparu des écrans de contrôle de la planète avant que le coût réel de la pandémie touche les dépenses publiques. La Banque Centrale européenne a injecté à elle seule en urgence 750 milliards d'euros pour compenser les pertes pressenties causées par les futurs effets de l'épidémie.

Ce qu'on aurait dû investir dans la recherche pour être prêt à ce choix paraît un débat juste puisque nous avons les

moyens de nous protéger en matière de connaissance, de chercheur et bien sûr d'argent. Les quelques centaines de milliards de pertes des premiers jours, l'argent public dépensé par la suite lors des confinements sont des sommes bien plus conséquentes que celles qui auraient suffi à faire aboutir des recherches sur les coronavirus. Les alertes des chercheurs sur la dangerosité de l'apparition de nouveaux Covid dataient d'une vingtaine d'années pour les plus anciens.

La colère ne peut que prospérer puisque l'image merveilleuse du futur promis s'écroule pour faire place à la réalité de la maladie et à ses conséquences. Il y a un changement de paradigme qui amène chacun à comprendre que ce qu'il croit a des effets sur le monde véritable. La réalité imaginaire de l'idéologie dominante qu'est le capitalisme dans nos sociétés a montré sa limite. La croissance infinie pour un futur rêvé était une utopie. Une nouvelle maladie qu'on ne sait pas soigner est une réalité.

Ce qu'on choisit de voir du monde, la réalité imaginaire d'une société, produit une vérité physique. Croire au capitalisme produit un certain type de société qui n'est pas la même que la société de ceux qui croient au communisme. Chacun peut l'admettre par l'observation. Cette évidence que toute nation repose sur une réalité imaginaire a été largement occultée par le postulat absurde que le libéralisme ne serait pas une idéologie, mais un consensus que l'on retrouverait à chaque échelon de la société. Ceux qui vivent au bas de l'échelle ont toujours su qu'il n'en est rien, aujourd'hui cette évidence a également disparu pour tous sous l'effet de l'incapacité de faire face à un virus.

Si nous faisons disparaître toute idéologie et acceptons de nous placer non plus au sommet de la création, mais au milieu des espèces qui peuplent la Terre, une autre réalité qui nous rapproche du chamanisme apparaît, y compris pour ceux

coupés de la nature. Cette réalité a été mise en évidence par des recherches faites pour répondre aux précédentes épidémies dues à la zoonose.

6.3 La Zoonose dialogue

Avec l'épidémie de Covid-19, sont arrivés sur le devant de la scène des scientifiques, dont on parlait peu ou pas, et qui pourtant fournissaient depuis déjà plusieurs décennies des résultats de recherches passionnants aux croisements de la génétique, de la biologie, de l'éthologie, de l'économie et d'un certain nombre d'autres sciences se retrouvant convoquées par un domaine émergent de recherche, celui des sciences de la santé et de l'environnement.

À travers les demandes d'organismes pour le développement (l'IRD en France), ces travaux tentent de faire apparaître des formes de développements durables, notamment pour des populations rurales parfois isolées et démunies. Et ce n'est certainement pas un hasard si la problématique de nos existences se retrouve au croisement de la lutte contre la pauvreté, de l'accès à l'eau, de la préservation des écosystèmes, du changement climatique et de l'émergence des nouvelles maladies, puisque nous devons la vie aux ressources naturelles de la planète que les technologies qui nous entourent mettent à mal.

Au hasard d'une épidémie, ces recherches initiées pour protéger les démunis intéressent soudainement les nantis. Connaître la propagation des maladies infectieuses est devenue une urgence à défaut d'avoir été une prévention, ce qu'elle aurait pu être.

Ces études mettent en évidence certaines réactions de la nature contre les attaques humaines. Tout ce qui est vivant se

défend. On sait aujourd'hui que les plantes agressées secrètent des tanins qui les rendent immangeables ou encore des toxines qui les rendent indigestes et dangereuses. Lorsque des cervidés les attaquent, elles sont capables de se défendre ponctuellement et même d'envoyer un message à leurs congénères pour leur permettre d'anticiper l'attaque ce qui obligera le troupeau à aller plus loin chercher sa subsistance.

Ce qu'on connaît des défenses de la nature est relatif à notre capacité d'observation. Il suffit de quelques paires d'yeux pour voir des animaux combattre. Il faut une mémoire plus importante pour comprendre la migration de plantes puisqu'elle se fait lentement. Mais pour comprendre les défenses ponctuelles chimiques des plantes, il nous a fallu attendre les moyens technologiques actuels. On peut objecter que nos ancêtres cueilleurs qui avaient des capacités d'observation très supérieures aux nôtres avaient peut-être remarqué par d'autres moyens ce que nous découvrons aujourd'hui. En passant cueillir leur nourriture après un autre prédateur, par exemple, ou en communiquant avec l'esprit des plantes comme certains de nos semblables savent encore le faire.

Les végétaux ont su créer des milliers de défenses directes ou indirectes. Certaines plantes se camouflent, d'autres abritent et nourrissent des insectes qui les défendent contre leurs prédateurs, d'autres encore dirigent les agresseurs vers des espèces concurrentes. Les arbres qui ont les plus longues durées de vie du règne végétal, développent proportionnellement plus de défenses contre leurs agresseurs que des plantes à durée de vie courte.

Ces études font évoluer notre regard. Essentiellement celui du citoyen coupé de tout contact avec la nature. Car toute personne au contact des plantes et des animaux a déjà observé des phénomènes similaires, sans pour autant bien sûr,

présumer qu'ils s'étendent potentiellement à plusieurs centaines de milliers d'espèces. 298 000 espèces végétales, seulement pourrait-on dire. C'est une estimation qui appartient à celle de la biodiversité terrestre qui oscille au total entre 3 et 100 millions d'espèces terrestres, là aussi, on remarquera la marge d'erreur. Mais 2 millions d'espèces sont aujourd'hui répertoriées, ce qui n'est pas anodin non plus. Ce répertoire exclut d'emblée les bactéries, trop complexes à inventorier.

Lorsqu'on parle d'écosystèmes, on parle donc au mieux de l'infime partie observée. Nous avons une connaissance non négligeable certes, mais concernant une toute petite partie du vivant. Si nous comprenons maintenant relativement bien le comportement des mammifères et des plantes domestiquées, la connaissance du comportement des arbres se développe, mais le rôle des bactéries, des virus et des insectes dans les milliers d'écosystèmes du globe nous échappe dans toutes ses dimensions alors que nous y pénétrons de plus en plus profondément par la déforestation.

Le pangolin d'abord incriminé dans la propagation du SARS-CoV-2 a laissé place à la chauve-souris, parmi d'autres hypothèses sur la source première de la pandémie. La chauve-souris n'est pas nouvelle dans le panthéon de la zoonose puisque certaines espèces (on en compte plus de 1200 et encore, les spécialistes avouent ne pas toutes les connaître) semblent être des réservoirs inépuisables de virus dangereux pour l'homme, dont celui bien connu de la rage. Les chauves-souris nous contaminent directement par des déjections, des morsures, ou contaminent des animaux intermédiaires, sauvages comme les chimpanzés impliqués dans la transmission du virus Ebola, ou des animaux domestiques comme les chevaux pour le virus Hendra.

Il y a une certaine logique à ce qu'on retrouve les chauves-

souris comme vecteur de propagation puisque leur famille forte de 1200 espèces forme une large majorité parmi les 6 500 mammifères répertoriés.

On aurait pu penser que ces transmissions se faisaient de façon fortuite, une mauvaise rencontre, un croisement accidentel, mais ce n'est pas le cas. Les recherches montrent au contraire des conséquences plus ou moins directes de l'implication de l'être humain sur la nature dans l'émergence des virus zoonotiques par la déforestation, mise en cause dans toutes les propagations des maladies infectieuses.

En détruisant les habitats naturels de centaines d'espèces végétales et animales, nous transformons certaines d'entre elles en danger. Soit parce qu'elles se rapprochent de nous comme les chauves-souris, mais aussi parce qu'elles démultiplient leur potentiel de nuisance en se rapprochant de nous, comme pour les moustiques vecteurs de la malaria.

Les études menées après l'épidémie d'Ebola montrent que les foyers de virus sont plus présents dans les zones récemment déforestées d'Afrique de l'Ouest. Les chauves-souris vectrices du virus se sont rapprochées des villages et ont contaminé les humains.

Une soixantaine de virus vivent communément dans la chauve-souris (*Rhinolophus*) qui les supporte parfaitement. L'ensemble des facteurs favorisant le développement des virus et la capacité de ces animaux à les supporter sont relativement bien cernés. Lorsque les virus changent d'hôte, les maladies surviennent potentiellement suivant les capacités des anticorps de leurs hôtes.

On pourrait croire que la transmission se fait à cause d'un changement géographique ou topographique des espèces, mais ce n'est pas aussi limpide, car il existe une autre forme de réaction observée, mais non encore comprise. Certaines espèces dont on supprime l'habitat augmentent leur capacité

de nuisance envers l'homme notamment par la procréation. Des études menées dans 12 pays font apparaître que les moustiques vecteurs d'agents pathogènes humains sont deux fois plus nombreux dans les zones déboisées par l'homme.

Certaines espèces de moustiques augmentent leur capacité de transmettre la malaria à l'humain lorsqu'ils se reproduisent en dehors de leur habitat naturel. L'étude de l'équipe du Pr Patz a été réalisée sur le prélèvement de 5 500 échantillons d'eau le long de lignes d'un kilomètre partant d'une route nouvellement construite. Le nombre de larves de moustique (anophèles) sur une même quantité d'eau est de 17 % le long de la route contre 2 % sur des prélèvements faits sur la même longueur de ligne dans la forêt inviolée. Le déboisement nous met au contact d'espèces déplacées, mais il augmente également la capacité de nuisance de ces espèces malmenées.

Ce qui n'est pas encore prouvé par nos sciences est la cible de la nuisance mise en œuvre.

Est-ce que les moustiques ciblent l'humain qui les a dérangés en augmentant leur procréation à l'abord des constructions humaines qui détruisent son habitat ? Ou est-ce qu'ils fécondent plus lorsqu'ils sentent une source de nourriture proche, en l'occurrence le sang ?

Est-ce que la chauve-souris cible l'homme en qui elle voit un concurrent pour les fruits qu'elle mange ou encore dans lequel elle reconnaît l'espèce qui a délogé sa colonie ?

Ce que nous savons des interactions entre les plantes et les animaux, nous ne le savons pas encore pour les interactions entre différentes espèces et nous-mêmes. Nous mettrons certainement moins de temps à le savoir qu'à l'admettre. Le virus nous apparaît comme le sujet principal du trouble, car il est plus simple à cerner que la complexité de l'écosystème dans lequel il sommeillait.

Si une étude prouve que la charge virale portée par une

chauve-souris augmente lorsqu'elle est au contact de l'être humain, le doute ne sera plus possible. Si par exemple on prouve que la charge virale du virus Ebola est supérieure chez les chiroptères vivant au contact de l'homme dans un habitat qui les stresse, on devra objectiver une attaque consciente de leur part et l'on devra alors prendre en compte, non pas le virus et l'animal porteur comme on le fait actuellement, mais la totalité de l'écosystème dans lequel cet insecte vit. Car jusqu'à aujourd'hui, dans le cas de l'augmentation de la propagation de la malaria aux abords humains, rien ne montre que l'eau dans laquelle les moustiques pondent est différente de celle qu'ils trouvent dans le milieu naturel de la forêt.

Nous faisons des théories et des statistiques pour expliquer que plus nous déforestons, plus le nombre de possibilités d'attraper un virus naturellement dilué dans un écosystème est grand. Mais d'un point de vue chamanique, il n'est pas difficile de voir dans ces exemples que le virus atteint l'être humain qui est à l'origine du chaos.

Les arbres visent l'intestin du cervidé en produisant des tanins pour protéger leurs feuilles et ceci uniquement en percevant les vibrations de sa mastication. Penser que les moustiques, les chauves-souris et tous les autres se défendent en visant l'homme par un virus est donc loin d'être une hypothèse loufoque.

Les animaux et les plantes communiquent entre eux. Notre forme d'esprit en fait toujours des objets, mais nous savons que c'est faux. Le chamanisme nous parle de l'esprit tutélaire d'une plante ou d'un animal ou encore de l'esprit propriétaire des végétaux et des bêtes. Dans notre esprit, il s'agit de grands manitous exotiques. Mais les deux conceptions se rejoignent si l'on se donne la peine de considérer cet esprit comme une conscience commune d'une espèce qui serait un moyen de communication commun à l'ensemble des individus de

l'espèce. La jonction se fait facilement entre science chamanique et science occidentale dans ce domaine.

Comme dans toutes luttes, il y a des gagnants et parmi eu, le pangolin. On peut espérer que les pangolins du monde entier vont ériger une statue à celui de leurs frères, mort sur un marché de Wuhan qui a pu à lui seul rendre dangereux le braconnage et la commercialisation de tous. Même si son rôle n'est plus avéré, il a contribué à la survie de son espèce. Le confort des chauves-souris semble moins assuré entre le camp de ceux qui veulent les éradiquer et le camp de ceux qui préconisent d'en étudier les anticorps.

Ce qui est nouveau avec le SARS-CoV-2 c'est qu'il atteint également les humains très éloignés des écosystèmes perturbés. Peut-être que les stratégies de la nature s'affinent au contact des attaques. La zoonose est un parfait exemple de la conscience de la nature (conscience : échange continu d'informations cohérentes). Car bloquer l'activité humaine de la planète par la transmission d'un unique virus en utilisant un individu d'une seule espèce, issu d'un écosystème complexe, est une économie de moyen propre aux plantes et aux animaux dont les stratégies ciblent le plus souvent un seul agresseur.

Deux des principaux fronts de la déforestation planétaire concernent les forêts amazonienne et sibérienne, deux régions à forte culture chamanique. D'après les scientifiques, les prochaines épidémies viendront de là.

6.4 L'Esprit de propriété

Pourquoi un Inuit perdu au milieu d'un désert de glace raconte-t-il qu'il fait attention à ne pas déranger la nature et qu'il faut savoir préserver l'harmonie de l'univers ? Parce qu'il sait que sa survie dépend de sa

prudence, sinon, il ne le ferait pas. Celui qui a le moins de ressources est toujours celui qui en prend le plus soin. L'autre aspect de ce qu'on nomme respect de la nature tient au doute et à la crainte.

En transmettant le SARS-CoV-2 à l'homme, une chauve-souris a réussi (peut-être, si on le sait un jour) à défendre l'ensemble de son espèce en contaminant très largement celle qui l'attaquait. Il en va de la chauve-souris comme du pangolin, de l'arbre ou du moustique et de toutes espèces animales ou végétales.

Les peuples du chamanisme craignent la nature qu'ils savent ne pas dominer. Ce n'est pas une sagesse, c'est une réalité commune à toutes espèces sauf à une partie majoritaire de la nôtre. La preuve actuelle la plus flagrante est notre incapacité à enrayer les épizooties de nos élevages. Nous pensons soumettre la nature de nos animaux domestiques préformés pour l'industrie, génétiquement modifiés et pourtant des maladies surviennent toujours et encore. Plus nous les asservissons industriellement, plus ils forment de maladies et plus ils nous en transmettent.

La prudence et la crainte sont les raisons du dialogue constant des peuples du chamanisme avec les esprits tutélaires des plantes et des animaux. Les esprits « mères » sont les réels propriétaires des espèces. Encore une fois, avec le chamanisme nous ne sommes pas dans un monde magique doux et de bienveillance et de béatitude, nous sommes dans un rapport réel de propriété. Les animaux et les végétaux ne nous appartiennent pas, car ils appartiennent à quelqu'un d'autre : un esprit. Pangolins, chauve-souris, veaux, vaches, cochons, poules et moustiques viennent nous rappeler ce que les plus précaires des individus de notre espèce n'ont jamais oublié depuis notre éclosion sur la planète. Si nous transgressons les règles de la propriété, nous sommes sanctionnés dans des

proportions souvent réciproques, ici l'étendue de la déforestation et celle de la pandémie.

Les peuples premiers qui vivent dans la forêt ne sont pas réputés pour être plus résistants que nous aux virus puisque nous les contaminons toujours dangereusement de nos microbes lorsque nous entrons en contact avec eux.

Comment se fait-il alors qu'ils soient toujours là ?

Ils auraient dû depuis longtemps succomber aux virus zoonotiques puisqu'ils vivent bien plus près que nous des espèces qui nous contaminent. Ils vivent dans des zones souvent infestées de moustiques, mangent des viandes d'animaux sauvages dont la totalité sont interdites à la consommation y compris maintenant en Chine et dans la plupart des pays d'Afrique, habitent près des chimpanzés, des pangolins, des chauves-souris avec qui ils partagent les mêmes zones pour le ramassage des fruits, des racines, des plantes... etc.

La seule explication actuellement disponible est peu détaillée et c'est toujours la même : ils ont su garder un équilibre entre leurs besoins vitaux et leur écosystème. Notre manque de compréhension de nos semblables sur ce qui pourrait nous être utile est édifiant. On connaît plus ou moins les taux de mortalité des tribus amazoniennes, la longévité des individus des peuples circumpolaires, la fécondité des femmes inuites au XXe siècle, mais on ne sait rien de leurs gestes-barrières contre les vecteurs de virus. C'est un savoir qui pourrait nous être utile.

6.5 *Étiquette, politesses et bonnes manières*

Une anecdote m'a été rapportée par des amis installés au Cambodge et trouve sa place ici. Ils louaient à plusieurs un terrain assez vaste sur lequel ils avaient installé quelques écuries et une carrière pour leurs chevaux. Pour des questions pratiques, ils avaient obtenu le droit de couper au bout du pré quelques arbres qui présentaient des dangers pour leurs montures. Les palefreniers chargés de la propriété avaient procédé à l'abattage et quelques jours plus tard, l'un d'eux vit une ombre bizarre à la lisière du bois. Ils furent alors convaincus qu'ils avaient dérangé des esprits et aucun d'eux ne voulut plus jamais se rendre au bout du champ. Ce qui fit sourire mes amis.

Effectivement, de quoi pouvaient avoir peur les palefreniers ? Qu'un esprit vienne leur chatouiller les pieds pendant leur sommeil ? Que la foudre s'abatte subitement sur eux s'ils revenaient sur les quelques mètres carrés de leur méfait ? La peur était bien liée à l'abattage des arbres.

Un sourire gentil pris pour de la condescendance les a certainement privés d'explications. Il ne faut jamais oublier que dans ce domaine l'homme occidental instruit se livre à la moquerie. Si vous n'avez pas la même couleur de peau, ne parlez pas la même langue et êtes nés dans un patelin inconnu au-delà des mers, il faut montrer patte blanche pour savoir de quoi il en retourne. Y compris avec des Cambodgiens comme ceux-ci, vivant proche de la ville et connaissant le style de vie citadin et occidental.

Lorsque je pressens un terrain propice à la découverte de quelques secrets, je m'efforce en général d'expliquer les pratiques de guérison qu'on trouve en France et quelques histoires bretonnes ou berrichonnes avant de demander innocemment si de telles choses existent aussi chez eux.

C'est ce que j'avais fait auprès d'un petit cercle d'amis sur

une de mes îles favorites des Philippines, ce qui m'a permis de comprendre la nature des maux envoyés par des esprits belliqueux. Après quelques jours de baignade, une otite externe se déclare m'obligeant à consulter un médecin sur une île voisine. Il me place sous antibiotiques pour dix jours, mais l'abcès bien visible continue d'obstruer le conduit, les langues se délient, je serais victime d'un esprit chagrin et le médecin n'y pourra rien.

Je connais ce genre de désagrément comme nombres de plongeurs et c'est ma seconde otite dans cette eau. Mais je suis soumis à certaines questions. On se souvient que lorsque nous étions en promenade dans les collines je me suis éloigné pour me soulager derrière un arbre. Ai-je bien suivi les recommandations qui sont de dire : « Excusez-moi, je ne fais que passer ! Puis, merci de m'avoir laissé faire pipi » je réponds par l'affirmative. J'ai planté ma tente hors du village (après avoir obtenu le consentement de tous), ai-je respecté les règles ? J'ai beau affirmer m'être conformé aux consignes, ce qui est vrai, rien n'y fait. Nous voilà partis chez la « traditional meds » (médecin traditionnel), une femme d'un mètre quatre-vingt taillée comme un Maori (c'est-à-dire faisant le double de toutes ses amies qui l'entourent). Elle a le regard noir et fixe, mais est affable et souriante. Après m'avoir regardé sous ciller une seule fois, elle dit que j'ai jeté de l'eau dans l'arrière-cour de la maison, sans prévenir les esprits qui s'y trouvaient.

C'est vrai que j'ai jeté des seaux d'eau après avoir lavé le couloir. Je fais remarquer que c'était un soir de pluie torrentielle et que je n'en ai donc pas ajouté beaucoup... Selon elle, cela ne change rien et a suffi à ce qu'ils me jettent un mauvais sort. Elle vient deux soirs de suite à la tombée de la nuit demander pardon aux esprits de ma part. Elle n'acceptera aucun argent en dédommagement, je tiens à le préciser. Son but n'était pas là.

Quelques jours plus tard, affranchi par cet événement, mon otite allant mieux, en promenade avec un natif du village, j'ai eu droit à une cartographie assez complète de la nature des esprits présents dans les différents endroits des collines. Lors de cette promenade, je le vis blêmir d'un coup en entendant un cri d'oiseau un peu particulier c'est vrai, comme le hululement d'une chouette qui n'aurait pas eu le bon rythme. Les deux Philippins s'interrogèrent du regard dans le silence jusqu'à ce que l'autre dise non de la tête, exprimant qu'il s'agissait bien d'un oiseau et pas d'un esprit. Mes nuits sous la tente, hors du village, ont amené des questions comme : « Tu as vu des fantômes ? » Sur cette île, tout ce qui hors les habitations humaines est potentiellement le territoire des non-humains, surtout la nuit. (cf. les non-humains Ethnologues quantiques dans « nos racines chamaniques »)

Les personnes de ces anecdotes philippines ne sont pas non plus des individus coupés de tout. Ils ont travaillé à Hong Kong, dans les Émirats, ils parlent anglais, suivent les informations internationales sur CNN. On est très loin des tribus recluses.

La variété, le naturel et l'instantanéité des réponses apportées à mes questions m'ont souvent fasciné. Lorsque le jardin a été envahi de braillards tous les soirs et une partie de la nuit, je fis observer que les esprits de l'arrière-cour semblaient moins enclins à l'attaque envers eux qu'ils ne l'avaient été envers moi un soir de pluie. La réponse frappée de l'évidence fut : « c'est parce que tu es différent, tu les intéresses plus ! » Je n'avais pas grand-chose à ajouter, sinon que j'aurais préféré un accueil moins douloureux.

Après avoir montré que j'avais compris ce qu'on avait le droit de faire ou pas avec les non humains, j'ai donc pu parler librement de ce qu'on pouvait craindre des esprits. Dans les réponses que j'ai obtenues, la malédiction a toujours la forme

d'une maladie pour celui qui a commis une erreur. La victime tombe malade, perd connaissance à cause d'une forte fièvre et se trouve alors au contact des esprits qui l'ont mise dans cet état. Ceux-ci se montrent agréables, tout est convivial, mais il ne faut surtout pas leur céder. Il faut refuser ce qu'ils offrent à boire et à manger au risque de rester avec eux à jamais. Ce qui est leur unique but. Pendant ce temps de dialogue dans le monde des non humains, le médecin traditionnel s'efforce de ramener la victime du côté des humains. Le médecin de l'académie ne peut rien, car que ce soit une maladie connue ou inconnue, ce n'est pas de son ressort, il n'arrivera pas à la soigner.

Dire « excusez-moi ! » puis « merci ! » aux esprits de la forêt lorsqu'on va se soulager derrière un arbre est amusant et j'ai plus d'une fois été repris comme un enfant impoli alors que je ne faisais pas entendre suffisamment haut la formule.

Procéder ainsi pour un Occidental, c'est d'abord faire preuve d'un respect culturel envers ses hôtes, mais au bout de quelques semaines, l'habitude vient et vous change. La forêt devient habitée et surtout, vous savez que vous n'êtes pas chez vous. Vous êtes de passage dans un lieu qui appartient à un ensemble invisible, mais aussi vivant que vos voisins d'immeuble. Un glissement s'est opéré du respect pour les personnes qui vous reçoivent à la forêt qui vous reçoit.

Si vous ne respectez pas les règles avec vos voisins, quelqu'un peut venir frapper à votre porte pour vous les rappeler. Lorsque vous voyez un homme aux traits burinés, portant une machette aiguisée comme une lame de rasoir sur son épaule musculeuse devenir soudain blême à l'audition d'un cri un peu bizarre d'oiseau ou d'un gecko, vous savez qu'il ne faut pas plaisanter. Si vous vous attirez des ennuis, vous serez perçu comme un inconscient, mais vous deviendrez coupable si quelqu'un d'autre pâtit de vos erreurs.

Ce dialogue n'est pas partagé par tous, car la destruction des si fragiles forêts des îles notamment par les mines, y condamne à court terme toute présence humaine. La destruction de l'écosystème réduit les infiltrations d'eau de précipitations pourtant aussi violentes qu'abondantes. Sans les arbres, sans les plantes, l'eau coule alors en torrent jusqu'à la mer sans avoir le temps de s'infiltrer dans la nappe phréatique qui par manque de pression se remplit d'eau de mer entraînant la disparition de l'être humain de ce petit bout de terre en quelques décennies.

Est-ce pour ça qu'il faut être poli avec les esprits lorsqu'on va faire pipi derrière un arbre ? La nature humaine étant ce qu'on en connaît, on est tenté de dire « oui », il est prudent de commencer par l'observation de la politesse.

Le rapport chamanique de l'être à la forêt n'est ni folklorique ni fortuit. S'il peut effectivement être spirituel, il est d'abord pratique.

Si vous voyagez et vous trouvez en forêt auprès d'une population dont vous ne connaissez pas les usages, il est possible que votre comportement les choque sans que vous en ayez conscience. Nous nous trouvons fréquemment confrontés à des différences de politesse, de conduite suivant les cultures qu'on rencontre. On ne dit pas « bonjour » de la même façon partout. On n'embrasse ses amis sur les deux joues que dans quelques pays latins, une coutume qui ne manque pas de sidérer les Japonais fraîchement arrivés. De la même façon, notre comportement face à la nature peut choquer.

Être obligé de dire « excusez-moi » pour faire pipi derrière un arbre peut paraître enfantin et superficiel face aux enjeux de la déforestation massive. Mais ceux qui pratiquent cette politesse utilisent principalement le bambou qui est une herbe et ne détruisent pas autant les forêts.

Dire bonjour aux arbres lorsque vous entrez dans une forêt

n'a rien de mystique ni de spirituel. Complimentez-les lorsque vous les trouvez beaux. Dites « excusez-moi » lorsque vous allez faire pipi derrière au cas où vous dérangeriez un esprit et vous verrez que la nature qui vous entoure va changer. Vous ne verrez plus la forêt de la même façon et de ce changement découlera une conscience différente lorsque vous en serez éloigné, car il y aura eu dans votre vie un changement de dialogue et donc d'échange d'informations avec cette nature. Ces petits gestes chamaniques quotidiens sont là pour nous aider à garder ou à reprendre pieds dans le monde réel.

7.1 « *La Terre est un être vivant* »

La Terre conçue comme un être vivant provient d'une hypothèse forgée entre autres par James Lovelock à travers le concept Gaïa. Il s'agit d'une modélisation de la planète qui rassemble le vivant et la biosphère dans une physiologie dynamique offrant l'image d'un tout animé d'une vie propre.

Bien sûr, des débats et des controverses s'affrontent autour de cette théorie. Les plus intéressantes, pour nous, petits humains, tournent autour de l'homéostasie et de l'homeorhétique. Est-ce que la physiologie de la terre tend à s'autoréguler pour permettre la vie (l'homéostasie), ou est-ce qu'elle subit sous forme d'ondes, des hauts et des bas plus ou moins amples (l'homeorhétique) pour se stabiliser à des niveaux où la vie subsiste, ou s'éteint pour reprendre sous une autre forme ?

L'homéostasie, la première hypothèse a engendré tout un courant de pensées philosophiques qui d'ailleurs existait avant cette théorie pour former une croyance autour d'une conscience de la terre, ce qui en fait un être vivant. On pourrait ajouter : un être qui nous aime bien et nous protège, puisque dans cette hypothèse, elle se régule pour nous permettre de subsister sans trop de heurts.

L'homeorhétique, on s'en doute, nous est moins favorable. Cette hypothèse remporte malheureusement l'adhésion du plus grand nombre des scientifiques d'aujourd'hui et nous promet un avenir sombre à court terme. Il est donc urgent de partager non pas une conscience, mais une représentation juste

de notre planète si l'on veut s'adapter.

Les peuples chamaniques appréhendent leur écosystème par un système de croyances, une cosmogonie, des codes qui définissent le comportement individuel et collectif, le tout transmis à travers une initiation et une discipline quotidienne.

C'est une démarche pratique d'adaptation fondée sur la réalité du monde environnant et non une recherche spirituelle d'harmonie avec la nature. C'est un désir autant qu'une obligation constante d'équilibre qui offre cette harmonie, mais c'est bien l'obligation de l'adaptation qui prédomine dans la démarche. L'harmonie est le résultat. Quelles que soient les conditions auxquelles doit s'adapter le groupe, la culture chamanique organise le discours métaphorique de la façon la plus juste possible pour le rendre efficace auprès de tous.

Lovelock, qui est revenu sur sa théorie de « Gaïa, être vivant », ne dit pas autre chose :

« ... Les métaphores sont plus que jamais nécessaires pour faire comprendre au plus grand nombre la véritable nature de la Terre et les périls mortels qui se profilent à l'horizon. »

« La terre mange avec ses petites bouches ce qu'on lui donne et si on l'empoisonne, elle nous empoisonne. »

La métaphore de ma grand-mère était suffisante pour me faire comprendre à cinq ans la réalité d'une complexité que je mettrai des décennies à appréhender intellectuellement, et encore certainement qu'en partie.

La Terre n'est peut-être pas un être vivant, mais la considérer comme telle à travers une métaphore est nécessaire à notre survie. Car nous sommes incapables, dans notre immense majorité, de concevoir le monde tel que nous le montrent nos sociétés scientifiques. C'est-à-dire de façon complexe et morcelée.

C'est de là que viennent les erreurs de communication de l'écologie politique. Quelques exemples :

15 à 37 % de la biodiversité disparaîtrait d'ici à 2050. Savez-vous combien d'espèces animales et végétales cela représente sur la planète ?

75 000 millions de tonnes de sable marin sont extraites chaque année pour la construction. Pouvez-vous dire quel est le poids du sable que recouvre votre serviette sur votre plage de vacances ?

294 000 km² de forêts ont disparu en 2017. Ce qui est égal à 13 ou 15 millions d'hectares chaque année. Êtes-vous capable de calculer à l'œil le nombre d'hectares d'un paysage que vous admirez ?

Savez-vous ce que représentent 36,4 milliards de tonnes de gaz ? Émission mondiale du CO₂ dans l'atmosphère.

20 milliards de tonnes de déchets déversés dans les océans chaque année... Qui est capable de se représenter une masse de 20 milliards de tonnes ?

Aussi louables que soient les efforts des ONG pour transformer ces chiffres en terrains de football ou en nombre de camions poubelles par seconde, la statistique scientifique reste interprétable uniquement par ceux dont c'est le métier. Nous ne sommes pas aptes à intégrer les statistiques tant à cause de leur taille qu'à cause de leur prolifération.

Les données et l'avalanche constante de catastrophes anxigènes, le morcellement de l'information profitent à la destruction de notre lieu de vie en éparpillant le message primordial. Un éclatement amplifié par les réseaux sociaux et les médias qui s'abreuvent de catastrophes dans une surenchère de dénonciations de scandales. C'est leur vocation. Un média qui annoncerait en boucle qu'il faut arrêter de faire des enfants pour réduire la population, manger deux fois moins pour réduire son empreinte sur la Terre et éviter de se déplacer serait voué à une disparition rapide en cessant de répondre aux quêtes d'un bonheur normé.

La complexité du monde ne peut que nous échapper tant que nous la matérialisons comme nous le faisons. La preuve en est que les premiers scientifiques lanceurs d'alerte, ont commencé à militer sur les risques de pollution liés aux énergies fossiles en 1966. Les premiers à avoir alerté sur les dangers des pesticides l'ont fait dès les années 1950. Ils ont tous été entendus, peut-être même plus qu'ils le sont aujourd'hui, mais leurs actions n'ont servi à rien.

Dans son explication des mécanismes du métabolisme de la Terre, Lovelock évoquait la production constante de gaz à la surface de la Terre. L'oxygène et le méthane sous l'effet du rayonnement solaire donnent du dioxyde de carbone et de la vapeur d'eau qui entrent également dans la composition d'une atmosphère propre à la vie.

Le CO₂, dont l'augmentation par nos émissions se chiffre en millions de tonnes, réduit la qualité nutritionnelle de notre alimentation. Les végétaux (225 espèces analysées) fourniront de moins 3 % à moins 17 % de nutriments dans les décennies à venir. Lorsque nous regardons notre assiette, il suffit d'en séparer 10 ou 15 % pour comprendre ce qui va falloir ajouter pour le même apport nutritionnel. Cette part est due à notre implication dans le métabolisme de la planète. L'industrialisation et le transport de notre nourriture diminuent son pouvoir nutritif comme le fusil éloigne le gibier.

Il faut trouver nos repères dans une explication simple des mécanismes. L'esprit chamanique est la seule réponse pour comprendre un écosystème, aussi large, éclaté et dénaturé soit-il. Les schémas des peuples du chamanisme restent opérationnels pour concevoir l'écosystème de la Terre. Aussi éloignée de nos villes que soit la parcelle de terre qui nous nourrit, nous devons en être responsables si nous voulons continuer à vivre. Il en va de même pour toute notre consommation.

Ceux qui pleurent devant leur télévision en regardant des ours blancs devenus gris en équilibre sur des glaçons en guise de banquise ne réalisent pas que l'écran plat — full HD grand format — sur lequel ils regardent ce triste spectacle est directement responsable de ce qu'ils voient. L'exploitation à outrance de notre addiction à l'information est également coupable des catastrophes dont nous nous abreuvons.

Les images produites pour le public sont par principe inversées afin de former une image conforme à la société voulue. L'objectif de notre société est de vous faire acheter l'écran plat le plus cher possible et de vous le faire remplacer le plus souvent possible par le dernier modèle encore plus performant. S'il vous sert à pleurer sur l'effondrement de la planète, tant mieux, il est fait pour ça !

« L'alternatif » est le plus beau symbole de notre époque. C'est un terme qui s'oppose aujourd'hui au « traditionnel » !

Tout ce qui provient d'une autorité centrale publique ou privée est traditionnel. Serait donc traditionnel l'ensemble de notre système administratif, notre système économique et nos modes de consommation. À l'opposé, ce qui est humain, géré quotidiennement dans un développement cohérent sur un territoire approprié — c'est-à-dire exactement ce que font tous les peuples premiers et toutes les sociétés chamaniques depuis la nuit des temps, mais aussi, ce que faisaient nos grands-parents il y a un peu plus d'un siècle — serait alternatif.

« Sauver la planète » est une fiction de Buzz l'Éclair pour faire des entrées au cinéma, vendre des DVD et des abonnements. Diviser notre consommation par trois, quatre ou dix est la réalité de ce que nous pourrions faire aujourd'hui même. Il suffit de regarder ce que l'on possède pour comprendre que ça n'a pas été fabriqué par magie. La stratégie du pollueur-payeur est une transaction entre forces politiques qui n'a eu et n'aura jamais aucun effet sur notre vie.

Les grandes victoires de la politique écologiste ont toutes été vaines à l'échelle de la planète. Car aucun parti politique, y compris écologiste, ne peut toucher à la consommation. Dire qu'il faut diviser notre consommation revient à perdre les élections. En se coupant des généreux donateurs tout autant que des électeurs. Tout le monde adore Pierre Rabhi, mais personne n'est prêt à suivre ses préceptes. La frugalité, réduire sa consommation, ses déplacements, accepter la décentralisation, la délégation des pouvoirs, le partage du pouvoir, créer des coopératives, faire confiance, se faire confiance, voir des fermes retrouver leur autosuffisance et des communautés se développer autour d'elles, faire un bien commun de ce qu'on a et accepter une alternative « low tech » à la croissance... Tout ceci serait un bon début pour s'ouvrir à cet esprit de la nature et de notre propre nature dont nous nous sommes éloignés. En réduisant notre rayon d'action, nous augmentons nos chances d'une vie harmonieuse. C'est le chemin qui pourrait faire de l'humanité occidentale et occidentalisée une tribu cohérente, consciente de sa place sur Terre.

Méditer face à un nœud autoroutier vous change plus profondément qu'une séance de yoga. Mais c'est laid, ça pue et donc personne ne le fait. C'est pourtant un conduit dans lequel nous passons sous forme de flux, subordonnés aux voies de communication et aux véhicules que nous avons conçus et créés, devenant ainsi une particule, une cellule vivante de la Terre avec laquelle nous formons un tout.

7.2 *Se protéger de nous-mêmes*

L'arbre est vénéré dans pratiquement tous les chamanismes de la planète à part peut-être chez les Inuits dont une des caractéristiques est de vivre « hors des arbres ». Il est vénéré comme pilier du ciel, il sert d'échelle entre le ciel et la terre, de moyen de communication entre les esprits célestes, les hommes et les esprits souterrains. Il est considéré le plus souvent comme une entité supérieure à l'homme, car il est plus grand, plus fort et surtout vit plus longtemps que lui. Il est source de vie, car il abrite et favorise la vie animale, végétale et minérale en retenant le sol et l'eau dans le sol par ses racines.

Dans notre vision panthéiste et non pratique du chamanisme, nous prenons ce respect envers les arbres comme une vénération alors qu'il s'agit avant tout d'une prudence revêtue d'une apparence sacrée entretenue par des métaphores. Le sacré et la métaphore sont les meilleurs outils pour enseigner une tradition orale. Nous devrions nous en soucier puisqu'aujourd'hui l'information passe au plus grand nombre par la voix et l'image.

Lorsque les Amérindiens disent que les arbres font partie de leur famille, il suffit de se poser la question : à quoi servent les membres d'une famille ?

Avant tout, à s'entraider et à protéger les plus vulnérables. En dehors de nos constructions et de quelques cavernes, seuls les végétaux sont susceptibles de nous fournir abris et protection à la fois contre les précipitations et un soleil trop chaud. Il faut donc peu d'observation pour se rendre compte que notre existence leur est subordonnée. Mais cette évidence n'est plus partagée que par une minorité d'humains et le

développement des mégapoles n'infléchira pas cette progression.

Devant la multitude de stratégies utilisées par les plantes pour se défendre, devant la complexité du comportement des espèces, la prudence des peuples premiers semble avoir toujours été la seule démarche valable. Mais elle a été depuis des siècles combattue par une idéologie impérialiste plaçant l'activité humaine au-dessus des lois de la nature.

La déforestation du Nouveau Monde a été intégrée au discours impérialiste dès Christophe Colomb. L'idée était alors déjà de réguler le climat trop chaud de ces latitudes par l'abattage des forêts afin de favoriser l'agriculture. L'interventionnisme sur la nature n'a jamais cessé depuis. La seule tribu qui ne respecte pas la vie des arbres et voit dans ces êtres vivants des planches pour faire des meubles et des éléments perturbateurs de l'agriculture et de la circulation, c'est nous !

Les Européens ont été les premiers à concevoir la nature comme un objet. Les jardins à la française donnent un exemple parfait de cette conception. Sans renier notre passé qui pourrait continuer d'exister par les gravures, peintures et photos, changer l'ordonnancement des parcs de nos châteaux afin de montrer à la nature notre évolution provoquerait une grande bouffée d'air pur, surtout pour nous. La première remarque d'un Indien d'Amazonie devant la photo d'un jardin à la française est : « Pourquoi faites-vous ça aux arbres, ils souffrent ! »

L'apparition presque concomitante des « réserves naturelles biologiques intégrales » interdites à toute présence humaine avec la découverte du risque zoonotique montre un retour de nos comportements à un peu d'humilité et de prudence. La terre n'est pas notre jardin, nous l'apprenons à nos dépens et une nouvelle fois sans aucune écoute pour nos

semblables qui n'en ont jamais douté.

Aucune des meilleures équipes mixtes de biologistes, éthologues, environnementalistes ne s'engagerait à modéliser ou à reproduire artificiellement quelques milliers d'hectares de forêts primaires en affirmant que c'est sa réplique exacte. Il faut aussi accepter les limites de notre immense savoir et surtout arrêter de vivre dans sa fascination.

À l'échelle régionale, nationale ou mondiale s'ouvrent des programmes de développements respectueux de la nature qui suivent le cours chaotique des alternances politiques. L'intérêt d'un programme comme One Health est certain. On ne peut qu'espérer qu'il amène le plus grand nombre à réintégrer la conscience de son écosystème.

Les réserves naturelles les mieux protégées sont aujourd'hui interdites à toute incursion humaine. C'est une très courte victoire de la nature au regard de la superficie des aires protégées, 1,6 % pour la France en 2020 avec la volonté de 10 % en 2030. Et encore faudra-t-il que chaque réserve soit suffisamment vaste pour recréer l'ensemble de son écosystème afin que la démarche soit cohérente, car nous ne sommes pas la seule espèce à endommager la forêt par manque de prédateurs. Ces zones d'exclusion signent l'incontestable échec de notre développement incompatible avec la Terre Mère. Si la seule solution possible pour laisser la nature vivre est d'en interdire l'accès à tout humain, on ne peut pas se vanter de la qualité de nos relations avec elle.

Pour rester optimiste, il faut considérer ce nouveau geste comme un retour à l'humilité : nous ne connaissons pas tout de la nature, nous ne sommes pas capables de tout modéliser, nous lui laissons donc des espaces vierges de notre présence pour qu'elle prospère sous son unique contrôle.

Le chamanisme nous enseigne que la sagesse est de ne rien prendre à la nature sans contrepartie. Nous ne devrions donc

entreprendre aucune action sans en connaître les retombées. Nous devons aujourd'hui combattre les défauts de notre culture vieille de plusieurs siècles pour rétablir un dialogue complet et cohérent avec la nature, reconstruire les échanges d'informations avec notre écosystème pour retrouver notre place.

7.3 Capter la bonne information

Si nous pensons souvent et à juste titre que l'intelligence ne peut rien résoudre sans conscience, il reste à définir ce que pourrait être cette conscience qui manque tant à notre intelligence. La grande différence entre des tribus amazoniennes et des citadins occidentaux est que les premiers font partie de la conscience de la forêt alors que nous en sommes à chercher les liens possibles et la nature de cette conscience.

Quelles que soient les espèces, les interactions se font par un échange d'informations. Chez les végétaux, nous trouvons des échanges par des vibrations, vibration d'un ver, d'une mastication, par la couleur à travers le camouflage, par la chimie en produisant des poisons contre l'agresseur ou en diffusant des odeurs de camouflage, par la forme, en prenant la forme du prédateur de ses agresseurs. Chez les animaux, on trouve nombre d'échanges basés sur les mêmes éléments auxquels s'ajoutent des éléments de dialogue plus instantané à travers le comportement physique, physiologique, le souffle, les cris qui annoncent à l'entourage les intentions d'un individu... etc.

Ces échanges complexes sont un dialogue entre les individus d'une même espèce, mais également entre les espèces. L'ensemble de cette circulation d'informations est

homogène dans un écosystème puisque chaque information est une réponse à une reproduction, à une agression ou à une collaboration. Et chaque information est comprise par différentes espèces végétales et animales. C'est ici que bute notre idée de l'intelligence contre la conscience. Il faudrait que ces espèces qui communiquent entre elles soient dotées d'intelligence pour qu'on admette qu'elles ont une conscience. Pour faire court, on peut dire qu'elles n'ont besoin ni de l'une ni de l'autre et que les échanges d'informations leur suffisent. Mais il faut alors aussi admettre que l'ensemble de ces échanges homogènes, constants et cohérents forment une conscience dont l'intelligence dépasse de beaucoup la nôtre par le flux d'informations qu'elle génère.

Les chamanes et souvent les peuples qui les entourent ont choisi de dialoguer au cas par cas avec les esprits dont ils ont besoin au moment utile. En utilisant les mêmes moyens vibratoires : des sons, des mouvements, de la couleur soutendus par une intention. Les chants, les danses, les différents instruments servent à ce dialogue qui est entendu et compris par différentes espèces comme les protéodies de Joël Sternheimer sont entendues par les tomates. Faire partie de son écosystème est donc un choix accessible si l'on veut se donner la peine du dialogue par le respect et la compréhension.

7.4 Cristalliser savoir et racines

Accepter que nous fassions partie d'un tout vivant, rouage d'un ordre naturel dans lequel il convient de vivre sans rien déranger, est la discipline qui incombe à l'être humain, d'après le chamanisme. Nos racines sont une permanence de nos relations avec la nature et avec l'univers à

travers cette nature. Elles sont notre intégration et notre adaptation harmonieuses au monde. Nous n'avons guère d'autres choix.

Le développement promu par un dogme, qu'il soit religieux, philosophique ou politique, impose obligatoirement sa volonté à la nature, en coupant la société de la terre qui le nourrit. L'idéologie du développement rend notre société aveugle à la réalité de son écosystème en l'amenant à croire que tout est sa propriété. Ce dogme n'a pas changé depuis des siècles, il a simplement changé d'autorité de tutelle, passant des mains de l'église à celle des philosophes, des philosophes aux politiques pour finir dans celles des financiers.

Les peuples chamaniques ont développé avec la nature une relation sans dogme à travers une science que nous commençons tout juste à découvrir.

L'effondrement rend aujourd'hui ce dogme caduc, car nous sommes, suivant toutes constatations, arrivés au bout de la forme d'évolution qui l'a fait naître. L'intérêt pécuniaire de quelques-uns est le dernier moteur de cette démarche qui n'a plus aucun sens pour les peuples qui le subissent. Nous devons aujourd'hui cristalliser l'immense savoir scientifique que nos sociétés ont acquis sur nos racines chamaniques. Bon nombre de chercheurs ont ouvert des voies. Ils n'ont malheureusement pas encore construit les voies de communication entre les dieux et les hommes, mais ces voies ouvertes entre les sciences dures et le chamanisme font déjà dialoguer les esprits intellectuels avec les esprits de la nature, ce qui est prometteur.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, Claude Levi-Strauss démontrait que la magie du chamanisme et la science occidentale étaient issues des mêmes structures mentales et qu'elles se complétaient. Ce sont donc uniquement les dogmes de nos sociétés (et peut-être aussi notre construction cognitive) qui empêchent la fixation de notre savoir scientifique sur nos

racines ancestrales.

Vous n'êtes pas obligés de croire que la Terre a une conscience, mais vous ne pouvez pas non plus penser que nous sommes la seule espèce, respirant, buvant et mangeant à ne pas être intimement liée aux racines profondes de la vie sur Terre. S'il existe une conscience humaine, non individuelle, mais commune et dont chaque individu fait partie, alors la Terre organise cette conscience d'une façon ou d'une autre comme les arbres se nourrissent de la terre et subissent les colères du ciel. Nous pouvons donc la faire évoluer en contribuant à son organisation.

Nous sommes à un moment clef de notre évolution. L'effondrement est un avertissement sans précédent fait à l'humanité puisqu'il résulte essentiellement de l'action de sociétés humaines dominées par la même idéologie qui se décline sous différentes formes du libéralisme au capitalisme d'État. Ce qui entraîne partout sur le globe une seule et même construction des esprits : efficacité, productivité, exploitation, profits... etc.

Les attaques contre le chamanisme et ses pratiques sont constantes et l'ont toujours été. Mais les religions, les états, les industries, les multinationales, le commerce et l'argent n'en sont jamais venus à bout, ce qui laisse de l'espoir. Puisque le chamanisme se réinvente avec le milieu naturel dans lequel il vit, il est urgent, en même temps que d'agglomérer les sciences autour d'expériences chamaniques comme le rêve, la communication avec les animaux, les plantes et les éléments, d'accéder à de nouvelles métaphores de notre monde en évolution.

Nous avons mis la Terre en colère. L'humanité tangué sur son socle. Nous ne calmerons la Terre que par le respect de la nature et par respect de nous-mêmes. Les deux ne font qu'un. Notre propre respect, en tant qu'individu, est identique au

respect que nous avons de l'humanité. Si nous respectons la nature de notre corps alors nous respectons l'Humanité, si nous respectons l'Humanité, alors nous respectons la Terre. Ce schéma peut se lire également dans l'autre sens. Celui qui respecte la Terre respecte son propre corps. Cristalliser notre connaissance scientifique à notre naissance chamanique permettra de nous enraciner à nouveau dans la Terre qui est notre unique support.

Tout cela, nous le savons de façon instinctive, et donc organique, car le savoir que notre cerveau ne prend plus en compte à cause de notre manque d'ouverture spirituelle, reste inscrit cent mille milliards de fois en nous. Ce savoir est inscrit dans l'ADN de chacune de nos cellules.

Table des matières

VERS UN CHAMANISME DE LA TERRE **1**

III VERS UN CHAMANISME DE LA TERRE **5**

1 — Les Milliards de petites bouches de la terre	6
1.1 <i>Mamilène et ses pochons en plastique</i>	6
1.2 <i>Tous des Buzz l'Éclair</i>	9
1.3 <i>Plastiques et tabous</i>	12
1.4 <i>Petite histoire du morcellement</i>	16
1.5 <i>Où est donc passé le 7e continent ?</i>	20
1.6 <i>Plastiques et eaux</i>	23
2 — La Distance et la surface	27
2.1 <i>Les Bienfaits de l'auto-administration</i>	27
2.2 <i>Des écolos sans terre</i>	29
2.3 <i>Révolutions en cours</i>	33
2.4 <i>Y a-t-il du nouveau depuis le 7 mars 1884 ?</i>	37
2.5 <i>Croisements</i>	39
2.6 <i>Et pourtant, on l'a toujours su</i>	41
3 — Aucune transaction	43
3.1 <i>Transactions</i>	43
3.2 <i>La Place de l'humain (dans la nature)</i>	46
3.3 <i>La Place de la nature (dans l'être humain)</i>	54
4 — Les liens cassés	60
4.1 <i>Notre lien énergétique avec la Terre</i>	60
4.2 <i>Progrès et développement</i>	62
4.2.1 <i>Le Fusil</i>	62
4.2.2 <i>La Roue</i>	63
4.2.3 <i>De la roue à l'automobile</i>	65
4.2.4 <i>Routes</i>	67
4.3 <i>La Science, bombe à fragmentation de la terre</i>	70
4.3.1 <i>La Science comme représentation du monde</i>	72
4.3.2 <i>L'exemple du modèle soviétique</i>	74
4.3.3 <i>La superstition comme principe de précaution</i>	76
4.3.4 <i>Quelques algues dessinent nos comportements</i>	77
4.4 <i>Recoller les morceaux</i>	81

4.5	<i>Les deux visages de notre paralysie</i>	83
5 —	Éveil chamanique.....	91
5.1	<i>Comme des Vikings</i>	91
5.2	<i>Pourquoi se condamne-t-on ?</i>	92
5.3	<i>Un seul modèle</i>	94
5.4	<i>Peuples racines</i>	99
6 —	Un grand corps malade	102
6.1	<i>Une nouvelle fracture de civilisation</i>	102
6.2	<i>Choisir sa réalité imaginaire</i>	106
6.3	<i>La Zoonose dialogue</i>	108
6.4	<i>L'Esprit de propriété</i>	114
6.5	<i>Étiquette, politesses et bonnes manières</i>	117
7 —	Cristallisation	123
7.1	<i>« La Terre est un être vivant »</i>	123
7.2	<i>Se protéger de nous-mêmes</i>	129
7.3	<i>Capter la bonne information</i>	132
7.4	<i>Cristalliser savoir et racines</i>	133

Ce texte a été chargé depuis le site :
<https://essais.philippe-rouquier.com>

Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez rémunérer son auteur en vous rendant
à cette adresse :

https://essais.philippe-rouquier.com/texte3_l-ame-de-la-terre

De l'air, du silence et de l'eau - © philippe rouquier - 2022

© Philippe Rouquier, 2022 - Droits réservés

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »